

W FRÈRE WULF

LE DERNIER ÉPOUVANTEUR

3



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

W^{FRÈRE} WULF

LE DERNIER ÉPOUVANTEUR

3

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Marie-Hélène Delval

JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

Joseph Delaney (1945-2022) était un auteur britannique de romans pour la jeunesse. Avant de devenir écrivain, il a été apprenti ingénieur et professeur d'anglais. Il a vécu une majeure partie de sa vie dans le Lancashire. Le folklore de cette région l'a notamment inspiré pour l'écriture de *L'Épouvanteur*, sa première série, qui est très vite devenue culte. Il a également écrit les séries à succès *Aberrations*, *Frère Wulf* et *Arena 13*.

Ouvrage publié originellement par Puffin Books,
un département de Random House Children's Books
sous le titre *Brother Wulf : The Last Spook*
© 2022, Joseph Delaney pour le texte
Illustration de couverture : Blaise Jacob

© 2023, Bayard Éditions pour la traduction française
18, rue Barbès 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-5515-8
Dépôt légal : avril 2023
Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Reproduction, même partielle, interdite

OceanofPDF.com

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Le Récit d'Alice

1 - CE PÉDANT D'ÉVÊQUE

2 - VITE ! OU VOUS ÊTES MORTS !

3 - LA MEILLEURE CRACHEUSE DE PENDLE

4 - QUELQUE CHOSE DE TROUBLANT

5 - LE TEST

6 - L'APPEL DE LA CLOCHE

7 - LA FEMME DE RALPH

8 - LA CHANSON DE DANNY

9 - LE NAVIRE DES DÉMONS

10 - TOUT ÇA POUR RIEN

11 - MON PÈRE, LE MALIN

12 - LA BALLADE DE JENNY CALDER

13 - ÉCRIT SUR UN MIROIR

14 - PAUVRE TOM

Le Récit de Wulf - Presque trente ans plus tôt

15 - UNE PORTE MYSTÉRIEUSEMENT CLOSE

16 - PISSEUR

17 - DES LOUPS TENDINEUX

18 - RENIFLEMENTS DERRIÈRE LA PORTE

- [19 - ÉCRIT SUR UN MIROIR](#)
- [20 - LE CLOCHER POINTU](#)
- [21 - RIEN À PARDONNER](#)
- [22 - LA CHAMBRE AUX CAGES](#)
- [23 - TU NE ME FAIS PAS PEUR, SORCIÈRE !](#)
- [24 - DU SANG DE DÉMON](#)
- [25 - UNE ÉPÉE](#)
- [26 - LE JUMENT TENDINEUX](#)
- [27 - LA FORTERESSE D'OSSEMENTS](#)
- [28 - FESTIN SANGlant](#)
- [29 - CROCS ET DENTS](#)
- [30 - NON SERVIAM !](#)
- [31 - UN TRAQUEUR DE L'OBSCUR](#)
- [32 - LE PIÈGE](#)

Le Récit d'Alice

OceanofPDF.com



CE PÉDANT D'ÉVÊQUE

Ce pédant d'évêque commençait à me taper sur les nerfs.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Le temps et le chagrin avaient usé ma patience. J'avais eu une longue vie ; pas toujours une bonne vie, loin de là : j'étais née dans le clan Pendle, ma mère était la sorcière Lizzy l'Osseuse et je ne souhaite à personne d'être élevée par des sorcières.

Mais mon nom étant Alice Deane, je devais tirer de cette situation le meilleur parti possible. C'est ce que j'ai fait. J'ai même été la plus puissante sorcière du Comté. Ces jours sont derrière moi, désormais.

J'étais assise près de la porte, au fond de la chapelle, la tête baissée, le visage dissimulé par mon capuchon. Parmi les quelques personnes qui m'entouraient et priaient à genoux, deux ou trois étaient encore plus vieilles que moi.

L'évêque trônait sur une haute chaise, dos à l'autel, la mine arrogante, tout enflé de son importance. Il s'agitait contre le dossier de son siège de bois, aussi à l'aise qu'une grenouille dans une poêle à frire. Ce n'était pourtant pas à cause de la chaleur. On était à la fin de l'automne, les courants d'air glacés qui parcouraient la chapelle devaient s'insinuer sous sa soutane et lui geler les fesses. Cette idée me fit sourire.

Je n'avais pas souri depuis bien longtemps.

L'évêque se tenait là pour entendre les doléances des paroissiens. Il était de son devoir d'écouter son troupeau. Chaque semaine, il se rendait dans une église différente. Et son visage revêche disait assez combien cette tâche lui déplaisait. Il n'avait visiblement qu'une hâte : retourner au monastère de Kersal et s'attabler devant un copieux souper de venaison avant de se glisser dans un lit bien chaud.

J'étais là depuis presque une heure, et une dizaine de requérants avaient déjà imploré son aide. Chacun avait eu droit à la même réponse :

– Nous prions pour vous.

Tous avaient parlé d'un gros problème qui se posait, d'un grave danger qui menaçait, et les prières n'y pourraient rien.

Telle était la raison de ma présence.

Soudain, la porte de la chapelle s'ouvrit violemment. Le bois gonflé par l'humidité racla les dalles mouillées, et deux hommes entrèrent. L'un d'eux était un moine que je ne connaissais pas ; il referma le battant derrière eux pour arrêter les courants d'air. Puis, sa soutane trempée collée à son corps maigre, il marcha à grands pas vers l'évêque. Un jeune fermier, très grand et les joues rougies, le suivait en trotinant.

Arrivé face à l'évêque, il voulut prendre la parole, mais le moine l'arrêta d'un geste et parla à sa place :

– Voici John Ashton, de la ferme Glover. Il a de petits enfants, Monseigneur, et le démon les a réclamés tous les trois ; il exige qu'ils soient livrés à la tour noire avant minuit. On les y emmène, à l'heure où je vous parle. John Ashton vous supplie d'intervenir.

Cette nouvelle me fit trembler. Si la chose était vraie, nous n'avions plus beaucoup de temps.

L'évêque ferma les yeux et joignit les mains comme pour prier, ainsi qu'il l'avait fait pour chacun des précédents solliciteurs.

Les enfants du fermier seraient traînés jusqu'à la tour noire par les gens du coin, trop contents de protéger leurs intérêts. Car, si l'ordre n'était pas exécuté, le démon furieux passerait sa colère la nuit même sur les fermes et les villages avoisinants. Il y aurait de nombreuses victimes.

Bien entendu, il ne s'agissait pas d'un démon – ce n'était que vocabulaire de prêtre –, mais d'une autre créature de l'obscur, tout aussi dangereuse.

John Ashton s'était agenouillé. Tête baissée, il attendait la réponse de l'évêque.

– Nous priérons pour vous, mon fils, déclara enfin celui-ci. Si Dieu le veut, nos prières seront entendues.

Malgré la richesse de l'Église et malgré ses acolytes armés – dont un groupe l'escortait –, le prélat était incapable de fournir une aide véritable. Je savais que si rien n'était fait, le monastère lui-même serait bientôt abandonné ; ce n'était qu'une question de jours. Salford devenait bien trop dangereux pour les moines. Cette créature extrêmement puissante terrorisait la région. Quand elle jetait son dévolu sur un lieu ou un individu, mieux valait se tenir hors de son chemin. Elle était friande de chair humaine, et son appétit ne faisait que grandir.

Le fermier, toujours agenouillé, se mit à sangloter. Le pauvre homme voyait déjà ses enfants morts.

Mais il ne me connaissait pas. Il ignorait qu'Alice Deane était assise dans la chapelle, à quelques pas derrière lui. Il ignorait que les choses étaient en train de changer et que Salford serait bientôt un endroit différent. Du moins, je l'espérais.

À cet instant, des coups violents furent frappés contre la porte. L'évêque fit signe au moine, qui redescendit l'allée centrale, tourna la poignée de métal et ouvrit de nouveau le lourd battant.

Un vieil homme pénétra dans la chapelle. Muni d'un bâton et d'un grand sac de cuir, il portait un long manteau à capuchon qui ne ressemblait pas à un habit de moine. Posant le sac à ses pieds, il repoussa sa capuche, révélant un visage émacié, une barbe blanche et une chevelure grise mal peignée.

L'angoisse me serra le cœur.

C'était Tom Ward.

Tom était épouvanteur. Il avait pour tâche de combattre les créatures de l'obscur – gobelins, fantômes, spectres et sorcières – et de protéger le Comté. En vérité, il ne menait plus ce combat depuis longtemps, ayant déjà bien du mal à garder un souffle de vie.

Il y avait urgence, c'est pourquoi Tom m'avait envoyée devant lui, tandis qu'il s'efforçait de terminer le voyage. Son visage était buriné par des années d'exposition aux éléments, son dos courbé, son corps maigre fragilisé par le grand âge. Cependant, ses yeux conservaient l'éclat de la jeunesse. Son regard aiguisé parcourut l'assemblée avant de se fixer sur l'évêque. Au lieu de s'approcher de l'autel, il resta près de la porte. Mais, quand il voulut parler, il se mit à tousser. Ses quintes me déchiraient et j'avais grand-peine à les supporter. L'évêque, qui s'impatientait, se tapotait nerveusement le genou. Enfin, Tom retrouva l'usage de la parole :

– La région est confrontée à un problème sérieux, une menace de l'obscur qui aurait dû être traitée depuis longtemps. Je suis ici pour vous aider.

Le pompeux personnage secoua la tête avec mépris :

– Rentre chez toi, vieil homme ! Le problème sera réglé par nos prières.

Ce fut au tour de Tom de secouer la tête.

– Vos prières n'y suffiront pas, déclara-t-il d'une voix qui avait retrouvé toute sa fermeté. C'est un travail d'épouvanteur.

Empourpré de colère, l'évêque bondit sur ses pieds. Comme s'il s'adressait à un tas d'immondices plutôt qu'à mon cher Tom, il cracha :

– Voilà vingt ans que j'aurais dû te jeter en prison, Épouvanteur !

Son double menton tremblant à chaque mot, il poursuivit :

– Après un bref procès, tu aurais été condamné au bûcher pour avoir fricoté avec l'obscur et usurpé le rôle légitime du clergé. Maintenant, nous entrons dans un nouvel âge de ténèbres. Le pouvoir de l'Enfer grandit, ses janissaires parcourent le pays, et ni les prêtres ni les épouvanteurs ne sauront les arrêter. Seules une prière incessante et la grâce de Dieu peuvent nous sauver. Alors, rentre chez toi, tant que tu en es encore capable !

Il y avait beaucoup de vrai dans les paroles de l'évêque. L'obscur avait gagné en puissance. Certains croyaient même que le Malin, que les prêtres appellent le Diable, s'apprêtait à reprendre le pouvoir.

La chose paraissait pourtant impensable. Bien des années auparavant, Tom avait joué un rôle important dans sa destruction. Mais un dieu ou une déesse n'est jamais totalement éradiqué. Il suffit que certains croient encore

en eux pour qu'ils retrouvent lentement leurs forces. Le retour du Malin était peu probable, pas impossible.

On en avait vu des signes inquiétants. La première mise en garde nous était venue d'une sorcière morte, Grimalkin. Jadis la tueuse du clan Malkin, elle avait été tuée par Golgoth, le Seigneur de l'Hiver, l'un des Anciens Dieux. Mais Grimalkin était forte ; elle avait acquis suffisamment de pouvoir pour revenir occasionnellement sur la terre pendant les heures nocturnes. Elle le faisait de sa propre volonté, sans avoir besoin d'être convoquée.

Elle nous était souvent venue en aide, à Tom et à moi. Mais depuis qu'elle nous avait prévenus du retour du Malin, je n'avais plus eu aucun contact avec elle. Malgré toutes mes tentatives, elle ne répondait pas à mes appels ; je commençais à craindre que le Malin ne l'ait détruite. Elle avait été l'une de ses plus redoutables ennemies et lui avait fait beaucoup de mal dans le passé.

Tom Ward ne bougea ni ne répliqua. Il était encore à bout de souffle après son long voyage depuis Chipenden. Quittant mon banc, je m'approchai de lui. Mes souliers pointus claquèrent sur les dalles, et ce bruit me plut. Il me rappelait qui j'étais. Je repris ma place habituelle à gauche de Tom, tout contre sa hanche.

Je lui souris, et il me rendit mon sourire.

Puis, fixant ce pédant d'évêque, je repoussai mon capuchon pour qu'il voie mon visage. Je ne souriais plus. Il tenta de soutenir mon regard, mais fut forcé de baisser les yeux.

J'usai de ma magie, et toutes les flammes des chandelles vacillèrent et s'éteignirent, plongeant la chapelle dans le noir.

C'était un tour des plus faciles. Mais pour toute autre personne que Tom, c'était la chose la plus effrayante qu'elle eût jamais vue. Cris de panique et gémissements de terreur s'élevaient déjà alentour. Je ne laissai donc pas l'assistance dans l'obscurité trop longtemps. Je rallumai les chandelles une à une, et chaque flamme s'éleva en feulant comme un chat en colère.

Rappelez-vous, rappelez-vous bien ! Mon nom est Alice Deane. Et tant que j'aurai un souffle de vie, personne ne me marchera sur les pieds. Ni sur ceux de Tom.

– Je n’aime pas les prêtres, lançai-je à pleine voix. Et je déteste particulièrement les évêques stupides qui se croient plus importants qu’ils ne sont. Mais nous ne sommes pas ici pour discuter avec vous. Nous désirons parler à ce jeune homme, là, le père des trois enfants en danger.

Je pris alors le bras de Tom pour lui transmettre un peu de ma force. Le changement fut immédiat. Son dos se redressa, son visage s’anima, son sang courut plus vif dans ses veines. Il avait rajeuni de dix ans.

– John Ashton ! appela l’Épouvanteur d’une voix forte, qui rebondit en écho sur les murs de la chapelle. Si vous voulez aider vos enfants, suivez-nous...

Tom se retourna, ouvrit la porte. Et tous les deux, nous sortîmes dans l’obscurité. Avant que l’évêque ait eu le temps de le lui interdire, le jeune fermier bondit sur ses pieds et traversa la chapelle en courant pour s’élancer derrière nous.



VITE ! OU VOUS ÊTES MORTS !

Dehors, l'air était glacial et il faisait très sombre, les nuages cachaient la lune et les étoiles. Mais l'obscurité ne me gênait pas. Ma vue est plus perçante que celle d'un chat.

Je marchais aux côtés de Tom Ward, qui avait déjà pris la route du nord. La troupe au service de l'évêque, une bonne vingtaine de moines et de mercenaires, était postée à côté de la chapelle, lourdement armée. C'est à peine s'ils m'avaient jeté un regard.

Quelques années plus tôt, j'aurais eu droit à des sifflets et des remarques égrillardes : j'étais jeune et jolie, alors. À présent, j'ai les cheveux blancs, et si ma silhouette est restée droite et fière, je suis plus maigre qu'autrefois. Les vieilles sont invisibles aux yeux des jeunes gens, ils ne leur accordent pas même un regard. Les humains ne sont pas les seuls à tomber dans cette erreur, les créatures de l'obscur la commettent également. C'est parfois un atout que d'être sous-estimée. On remporte ainsi la victoire sans trop de peine. Et, parfois, j'apprécie cette espèce d'invisibilité. Ça m'évite de gaspiller ma magie.

J'entendis alors le fermier qui courait derrière nous. Nous nous arrê tâmes pour lui laisser le temps de nous rattraper.

– Vous vouliez me parler ? Me voici ! Vous pouvez m'aider ? Vous pouvez *vraiment* m'aider ? demanda-t-il anxieusement, s'adressant à l'Épouvanteur, pas à moi. Nos pauvres enfants n'ont jamais fait de mal à personne. Ma femme en devient folle ! Pourquoi nous ? Pourquoi ce démon s'en prend-il à notre famille ?

Tom resta un instant silencieux. Il réfléchissait, cherchant à ne pas alarmer le jeune père plus que nécessaire.

– Il ne s'agit pas d'un démon, expliqua-t-il enfin, mais de ce que nous appelons un semi-homme. Et celui-ci est un des plus dangereux de son espèce. À sa force et à sa sauvagerie s'ajoutent les dons hérités de sa mère, une sorcière ; il use de magie noire avec une puissance inhabituelle. Le plus urgent est donc de libérer vos enfants avant qu'ils soient enfermés dans la tour noire. Si nous y réussissons, vous les ramènerez à la maison, et nous nous occuperons de ce monstre. Suivez-nous, nous verrons ce que nous pouvons faire.

Sans attendre de réponse, Tom se remit en marche, forçant l'allure en dépit de ses muscles douloureux et de sa respiration difficile. Au bout d'un moment, il dut se sentir mieux, car il reprit le pas de course qui lui était habituel au temps de sa jeunesse. Il avait protégé le pays pendant plus d'années que ma mémoire ne pouvait les compter. Mais cette nouvelle tâche menaçait d'être rude.

Un semi-homme doté de telles capacités magiques était un adversaire particulièrement dangereux. Nous avons été avertis du problème, et nous nous serions rendus à Salford beaucoup plus tôt si Tom n'était pas tombé gravement malade. J'avais dû mettre en œuvre toutes mes connaissances en herbes et en magie pour le sauver. Il était resté pendant deux mois entre la vie et la mort, chaque souffle menaçant d'être le dernier. Et, quelques jours seulement après avoir quitté son lit, il avait fait ce voyage épuisant jusqu'ici, dans les faubourgs de Salford.

Nous entendîmes d'abord des pleurs d'enfant, aussitôt suivis par une brutale réprimande.

– Cesse de chouiner ! Tais-toi ou je te botte les fesses ! aboya une voix masculine.

Il y eut une trouée dans les nuages, et la lune éclaira brièvement la scène de sa lumière pâle.

Cinq hommes marchaient devant nous. Deux d’entre eux portaient des gamines aux longs cheveux qui devaient avoir trois ou quatre ans, les filles du fermier. L’aîné, un garçon de deux ou trois ans plus âgé, était tiré par un gros homme qui lui flanquait un coup de pied tous les dix pas.

Réprimant sa colère, Tom serra plus fort son bâton. Mais c’était à moi d’intervenir ; lui, il ferait son affaire du semi-homme, sauf si je réussissais à l’en dissuader. Il n’était pas encore prêt à affronter un tel adversaire. Soudain, John Ashton, qui marchait quelques pas en arrière, s’élança. Je le saisis par le coude quand il passa près de moi pour le forcer à s’arrêter. Je dus me dresser sur la pointe des pieds pour lui chuchoter une formule à l’oreille tant il était grand. Il se calma aussitôt, et je sentis son angoisse et sa colère retomber. Il hocha la tête et reprit sa place derrière nous.

Le ciel s’éclaircissait. La lune sortirait bientôt de derrière les nuages. Nous approchions d’un bosquet ; au-delà, la silhouette de la haute tour de pierres noires, le repaire du semi-homme, se découpait sur le ciel.

Je lançai à mi-voix un autre sort pour nous préparer à la confrontation. En dépit de leur comportement brutal, ceux qui emmenaient les enfants n’étaient pas de mauvais hommes. Ils avaient simplement très peur pour leurs propres familles.

Alertés par la magie flottant dans l’air ou par le bruit léger de nos pas, ils prirent soudain conscience qu’ils étaient suivis. Ils s’arrêtèrent et nous firent face.

– Lâchez ces enfants et retournez chez vous ! leur lança Tom. Nous nous occupons de la créature de la tour.

Celui qui semblait être le chef, le gros type rougeaud qui avait mené le petit garçon à coups de pied, lâcha un rire et menaça Tom du poing. Les autres posèrent les fillettes à terre, réjouis d’avance à l’idée du spectacle qui se préparait.

– Dieu merci, nous voilà sauvés ! ironisa le gros type.

Puis, sur un ton mauvais, il ajouta :

– Je ne vois ici qu’un pauvre épouvanteur décati, qui tient à peine sur ses jambes. Garde tes belles paroles, le vieux, et laisse-nous protéger nos familles ! Si ces gosses-là ne périssent pas, ce seront les nôtres. Quelles seraient tes chances là où l’évêque et sa troupe sont incapables d’agir ?

Avant que Tom ait eu le temps de répliquer, je m’avançai vers les trois hommes et leur jetai à la figure le sort que je leur avais préparé. Il tenait en six mots :

– Filez ! Vite ! Ou vous êtes morts !

Ces mots, je m’en étais servi bien des années plus tôt, à Chipenden, pour disperser une bande de garçons qui menaçaient Tom. Il n’était alors qu’un jeune apprenti de treize ans.

Et le sort agit exactement comme je l’escomptais. Il ne nous en fallait pas davantage.

Les cinq hommes firent demi-tour et s’enfuirent en panique, balançant les bras et dérapant dans l’herbe humide, le visage tordu de terreur.

Le jeune fermier tomba à genoux pour serrer dans ses bras ses enfants qui avaient couru vers lui ; le père et les gamins étaient tous en larmes.

– Merci ! Merci ! s’exclama-t-il en s’adressant à moi.

À cet instant, je n’étais plus une vieille dame invisible.

– Inutile de nous remercier, dis-je en souriant. Maintenant, c’est à nous de jouer.

Laissant la petite famille derrière nous, nous marchâmes vers la tour. Le vrai travail allait commencer.

Nous approchâmes de la lisière du bois. Sans lâcher son bâton, Tom passa son bras gauche autour de mes épaules ; moi, je lui enserrai la taille de mon bras droit. C’était si bon de le sentir tout contre moi.

– Te sens-tu prêt pour cette tâche ? demandai-je. Tu es loin d’avoir retrouvé tes forces, le vieux. Tu devrais peut-être me laisser faire ?

Je savais que le mot « vieux » ne l’offenserait pas, nous avions presque le même âge. C’était une badinerie entre nous, un terme d’affection. Certes, même pour plaisanter, Tom n’utilisait jamais cet adjectif pour moi. Il avait déclaré un jour que je ne serais jamais vieille à ses yeux, et que, lorsqu’il plongeait son regard dans le mien, j’étais toujours la jeune fille qu’il avait rencontrée à Chipenden plus de cinquante ans auparavant.

– Tu sais quoi ? me demanda Tom. Je te propose un arrangement. Tu vas affaiblir le semi-homme ; alors, je le tuerai. Qu'en dis-tu ?

– Je n'ai pas d'objection, répondis-je en souriant.

Et je lui pressai tendrement la taille.

OceanofPDF.com



LA MEILLEURE CRACHEUSE DE PENDLE

Tandis que nous marchions sous les arbres, je rassemblai mes pouvoirs.

Le peu qui m'en restait était précieux, j'espérais que cela suffirait. J'avais été une sorcière extrêmement puissante, mais ma magie avait lentement diminué. J'avais mis au monde notre fille, Tilda, et combattu de redoutables créatures de l'obscur, j'en avais payé le prix. La vieillesse et le chagrin avaient fait le reste.

La tour de pierre était carrée, aussi haute qu'un donjon. Elle avait appartenu à un chevalier local jusqu'à ce que le semi-homme s'en empare pour en faire son repaire. Je me demandais s'il nous faudrait frapper à la porte de chêne pour attirer au-dehors notre bestial adversaire.

Ce fut inutile. La porte s'ouvrit si brutalement qu'elle claqua contre le mur. Et le semi-homme nous fit face.

Je passai à l'attaque, bondissant vers la créature puante. Malgré mon âge, je suis encore capable de sauts d'au moins la moitié de ma taille. J'étais jadis la meilleure sauteuse de Pendle, et une excellente cracheuse. J'ai peut-être l'air de me vanter, mais c'est la vérité.

Je bondis donc tout en abattant la lame de mon poignard.

D'un geste vif, je tranchai l'oreille gauche du semi-homme.

Il n'apprécia pas. Avant que son oreille ne soit tombée dans l'herbe, il était sur moi et me saisissait l'épaule gauche. Ce fut une erreur. Ne touchez jamais l'épaule gauche d'une sorcière ! Son corps réagit avec violence. Il m'a fallu du temps pour faire entrer ça dans la tête de Tom. Il a fini par comprendre et se montre plus avisé désormais.

Mon épaule gauche envoya presque la moitié de ma magie disponible dans le corps de la bête. Je pensais que cela suffirait à l'abattre.

J'avais tort.

Je n'aime guère revenir sur ce qui se passa ensuite, mais ce ne fut pas bon du tout. Il ne me restait que peu d'énergie pour me défendre ; la créature m'attrapa par la jambe gauche et me projeta violemment contre un arbre. Le choc aurait dû m'éclater le crâne et répandre mon cerveau sur le tronc. J'eus tout juste assez de magie pour atténuer le coup en partie et sautai sur mes pieds.

Le semi-homme me frappa alors du plat de son énorme main, m'envoyant valser à terre. Tombée sur les genoux, je sentis le goût du sang dans ma bouche et, cette fois, je fus incapable de me relever. Mon adversaire s'élançait déjà, prêt à me saisir entre ses griffes.

Je perçus une bribe de ses pensées, la pestilence de ses intentions. Il allait m'arracher les membres l'un après l'autre.

Un grand cri détourna alors son attention, et sa tête pivota dans cette direction. Tom se tenait un peu plus bas sur la colline. Le bâton levé en position de défense, il se préparait à subir l'assaut de la bête.

– Tu en as assez fait, me lança-t-il. À mon tour !

L'angoisse me serra le cœur, mais il avait raison. J'avais dépensé presque toute ma magie. Jadis, j'aurais envoyé le monstre rouler dans la pente d'une chiquenaude. Maintenant, je ne pouvais que préserver mes ultimes forces au cas où nous devrions battre en retraite pour rester en vie et revenir un autre jour. Un jour qui se ferait attendre, car il me faudrait des semaines avant d'être capable de reprendre la lutte.

À contrecœur, je rampai un peu plus loin pendant que Tom Ward se positionnait face au monstre. Au regard brûlant que celui-ci lui jeta, je compris qu'il ne se servirait pas de magie noire. Il emploierait la force brute

contre l'Épouvanteur et le démembrerait à mains nues. Même s'il préférerait des proies plus jeunes, il arracherait la chair de sa victime pour célébrer sa victoire, comme le font toujours les semi-hommes.

Avec un rugissement sauvage, il dévala la pente vers Tom, qui levait calmement son bâton en bois de sorbier. Aurait-il assez de force pour en frapper son adversaire ?

Il y eut un déclic. Tom avait relâché la lame rétractable tout en continuant sa lente levée du bâton.

Plus vite ! Plus vite ! pensai-je.

Pour tuer un semi-homme, il faut lui percer le front et lui enfoncer la lame tout au fond du cerveau. J'avais encore en mémoire la première scène de ce genre à laquelle j'avais assisté. Nous étions prisonniers d'un de ces monstres du nom de Tusk, Tom et moi. Et Vieux Gregory, son maître, était venu à notre secours. Il devait avoir l'âge actuel de Tom, à l'époque, mais ses forces étaient restées intactes ; il n'avait pas souffert d'une infection des bronches comme celle qui avait presque tué mon pauvre époux. Le semi-homme l'avait chargé exactement de la même manière, et le vieil Épouvanteur l'avait frappé en plein front. Le coup était imparable ; la créature était morte avant que son énorme masse ait touché le sol.

Le cœur me manqua quand les deux adversaires entrèrent en collision. Tout se passa si vite que je ne vis même pas si la pointe de la lame avait touché sa cible.

L'élan du semi-homme fit basculer Tom, et la bête tomba sur lui de tout son poids. Avec un cri d'effroi, je m'élançai vers eux, dans l'espoir désespéré de sauver Tom.

Mais j'avais tort de m'affoler. Le semi-homme était mort. La lame enfoncée dans son crâne jusqu'au manche lui avait transpercé le cerveau. Tom, allongé sous le cadavre, gémissait doucement, les yeux fermés. Je le tirai par le poignet pour le dégager. Puis je m'agenouillai près de lui et lui tapotai le visage en lui chuchotant une formule à l'oreille.

À mon grand soulagement, il finit par ouvrir les yeux et me sourit avant de se mettre à tousser. Il lutta longtemps pour reprendre son souffle, et je craignis qu'il ne s'étouffe. Mais au bout d'un moment, la quinte cessa, et il inspira profondément.

– Je n’ai pas perdu la main, hein ? plaisanta-t-il en se redressant. Merci d’avoir affaibli la bête.

Comme nous revenions en longeant les sommets de Long Ridge, Chipenden se dessinant déjà au loin de l’autre côté de la rivière, je me sentais toute ragaillardie. L’automne résonnait encore de chants d’oiseaux, le soleil brillait. Nous étions presque à la maison, et nous avions fait exactement ce que nous avions à faire. Une dangereuse entité de l’obscur n’était plus, nous nous en tirions l’un et l’autre sans blessure sérieuse. Nous étions en vie, prêts à affronter une nouvelle journée.

– Je vais nettement mieux, Alice, grâce à toi, me dit Tom. Encore quelques jours, et je serai redevenu moi-même.

Oui, il allait mieux. Il marchait à grands pas, visiblement heureux. Pour la première fois, je caressai l’espoir qu’il se remette complètement. Je savais qu’il désirait revenir à Chipenden, mais pas pour s’y trouver confronté à un problème que nous avions laissé derrière nous et qui attendait notre retour.

Tom n’avait aucune envie que la fille vienne de nouveau l’importuner. Je l’appelais *la fille*, car jusqu’à présent, elle ne nous avait pas dit son nom. Elle était sûrement déjà là, campée près des saules du carrefour, guettant notre retour. C’était une brune aux yeux foncés, maussade mais déterminée, je peux au moins lui accorder ça. Elle n’avait visiblement aucune intention de renoncer.

Chaque fois qu’elle avait abordé Tom, il l’avait chassée d’un geste en détournant les yeux ; il refusait de lui parler. Elle voulait devenir son apprentie, mais pour Tom, il n’en était pas question. C’était une fille, et un apprenti épouvanteur doit être le septième fils d’un septième fils. Ce qui compliquait la chose, c’est que Tom avait une fois, dans sa longue carrière d’épouvanteur, accepté une apprentie. Elle s’appelait Jenny Calder, et déclarait être la septième fille d’une septième fille. Tom l’avait formée un temps. Malheureusement, elle était morte d’une infection, suite à l’attaque d’une sorcière d’eau.

Cette mort l’avait profondément affecté ; par la suite, il n’avait plus pris aucun apprenti. Il avait refusé tous les candidats, et il y en avait eu un

certain nombre. Vieux Gregory, son ancien maître, qui avait formé en son temps plus de trente garçons, aurait fermement désapprouvé cette attitude.

Un épouvanteur se doit d'instruire quelqu'un pour prendre sa suite, c'est un devoir absolu. Le seul encore en activité dans le Comté était Tom. Tous les autres étaient morts ou s'étaient installés ailleurs. L'Épouvanteur Johnson était parti traquer les sorcières dans le nord, mais nous n'avions aucune nouvelle de lui depuis des années. Il était probablement mort lui aussi. Mais, comme c'était un dur à cuire, on ne pouvait être sûr de rien.

Si Tom ne changeait pas d'avis, la conséquence était évidente.

Tom Ward serait le dernier épouvanteur.

OceanofPDF.com

QUELQUE CHOSE DE TROUBLANT

Mon gros sac de provisions sur l'épaule, je remontais du village. Il était presque midi quand j'arrivai au carrefour des saules, et la fille était encore là, assise sous la cloche qu'on actionne pour appeler l'Épouvanteur.

Je lui souris, et elle me sourit en retour. Aussitôt, je frissonnai malgré la chaleur du soleil. Je venais de déceler dans ce sourire quelque chose de troublant, une expression effrontée qui me rappelait Jenny. Celle qui avait été l'apprentie de Tom était morte depuis bientôt quarante ans.

L'idée me frappa soudain qu'il avait une raison de plus de refuser cette fille. Avait-il remarqué lui aussi cette ressemblance ?

Je fus tentée de m'approcher d'elle pour lui parler, puis je me ravisai. Tom m'avait demandé de ne surtout pas l'encourager. Plus vite elle repartirait, mieux ce serait pour tout le monde. Je n'avais rien à redire à ça ; néanmoins, j'étais désolée pour elle.

Je franchis le trou dans la haie et entrai dans notre jardin. Kratch, le gardien des lieux, grogna quelque part, mais c'était une manifestation de bienvenue, pas une menace. Nous nous entendions bien, le chat-gobelin et moi.

J'entrai directement dans la maison pour déposer le sac sur la table de la cuisine. Puis je ressortis dans le jardin, à la recherche de Tom. Ça sentait bon l'herbe coupée, et une faux était appuyée contre le banc face aux collines. Tom avait fauché la pelouse pour la première fois depuis l'été, signe qu'il retrouvait son énergie.

Le vaste jardin était divisé en trois sections. Dans celle-ci, la plus agréable, l'Épouvanteur avait l'habitude d'enseigner à ses apprentis, du moins les rares jours où il ne pleuvait pas sur le Comté. Dans la deuxième, des saletés de gobelins étaient retenus sous de lourdes dalles de pierre ; dans la dernière, des sorcières étaient emprisonnées dans des fosses.

Je me laissai guider par un bruit affaibli par la distance. Une sorcière telle que moi peut habituellement flairer la présence de qui elle cherche, mais ça n'agit pas sur les épouvanteurs : en tant que septième fils de septième fils, ils sont en partie immunisés contre la magie noire.

Je restai un moment sous le couvert des arbres pour observer Tom sans le déranger. Il s'entraînait à lancer la chaîne d'argent, la projetant encore et encore contre le poteau qui servait de cible. Les épouvanteurs doivent s'exercer régulièrement pour conserver leur habileté, ce que j'avais interdit récemment à Tom à cause de sa maladie.

Je comptai chaque tentative. Il lança la chaîne dix fois, et dix fois elle atteignit son but. Il n'avait pas mis longtemps à retrouver sa forme.

Comme il ramassait la chaîne après sa dixième réussite, je sortis du sous-bois. Il se retourna, vint vers moi en souriant, et nous nous étreignîmes. J'étais bien, dans ses bras. La vieillesse n'avait en rien affaibli notre amour ; nous étions plus proches que jamais.

– Comment te sens-tu ? lui demandai-je. Tu as gardé le coup de main, on dirait !

– J'ai encore l'œil vif, sourit-il en me tenant à bout de bras. Et je respire de mieux en mieux. Encore une semaine ou deux, et je serai redevenu moi-même. Malheureusement, le climat du Comté ne me vaut rien. Plus on vieillit, moins on supporte le froid et l'humidité. Enfin, je suis guéri. Ne t'inquiète pas, Alice. Grâce à toi, je suis en forme, et j'ai encore de belles années devant moi.

À cet instant, la cloche sonna. Quelqu'un, au carrefour des saules, requérait l'aide de l'Épouvanteur.

Je ramassai son sac qu'il avait laissé dans l'herbe :

– Je vais le rapporter à la maison pendant que tu descends voir de quoi il est question, dis-je.

Il acquiesça, laissa tomber la chaîne d'argent dans le sac, s'empara de son bâton et se dirigea vers le carrefour.

Nous savions tous les deux pourquoi je m'étais chargée de son sac. Cela l'obligerait à repasser par la maison avant d'entreprendre une nouvelle tâche. Car, s'il considérait qu'il y avait urgence, il partirait aussitôt. Je voulais lui préparer quelques sandwiches et m'assurer qu'il n'aurait pas besoin de moi. Quand il était en plein travail d'épouvanteur, il se contentait généralement de quelques bouchées de fromage ; mais, après sa maladie, il aurait besoin d'une nourriture plus substantielle.

Le temps que je coupe des tranches de pain et que je les garnisse de fromage, de tomates et de jambon, Tom était de retour.

– Un cas grave ? demandai-je. Tu veux que je vienne avec toi ?

Il secoua la tête :

– J'apprécie toujours ton aide quand il y a du danger ; là, ce n'est sans doute rien de méchant. Des coups frappés à la porte de derrière, à minuit, à la ferme Fletcher, en bas de Long Ridge. Je serai de retour avant le soir. Tout ira bien, ne t'inquiète pas !

Je lui souhaitai bonne route et attendis dix minutes avant de le suivre discrètement. Pas question de jouer les enquiquineuses, mais je ne voulais pas prendre de risque. Les sorcières avaient fêté Halloween la semaine précédente, ce qui augmentait toujours la perniciosité de l'obscur.

En passant par le carrefour des saules, je notai que la fille n'était plus là. Avait-elle enfin abandonné ? À mon avis, elle avait plutôt emboîté le pas à Tom.

Je me rappelai ce qu'il m'avait dit sur Jenny. Elle agissait exactement comme cette fille, elle le harcelait et ne le quittait pas d'une semelle. Il n'avait pas cédé jusqu'à ce qu'elle prouve sa valeur en lui dévoilant le repaire secret de la dangereuse créature qu'il poursuivait.

Je partis donc vers le sud d'un bon pas. Bientôt, laissant derrière moi Chipenden et les collines, j'atteignis la large vallée de la Ribbel. J'apercevais au loin les pentes verdoyantes de Long Ridge.

J'avais toujours été une bonne marcheuse, et l'âge ne m'avait guère ralentie. J'aurais pu rattraper Tom aisément, mais je préférais garder mes distances. Il ignorerait que je le suivais, ça valait mieux. Je ne voulais surtout pas blesser sa fierté. Je sentis alors devant moi la présence de la fille : le moment était venu de mettre les choses au point. Certaines questions méritaient des réponses. Si celles-ci me satisfaisaient, je laisserais cette obstinée tenter sa chance auprès de Tom. J'avais peu d'espoir de le voir changer d'avis, mais elle avait le droit d'essayer.

Je la rejoignis à environ un mile de la ferme Fletcher. Elle s'était dissimulée dans un petit bois, ayant visiblement l'intention d'arrêter Tom à son retour. Elle me tournait le dos, et j'avançai lentement sans faire plus de bruit qu'un chat guettant un oiseau.

J'avais usé d'un sort léger par sécurité, mais ce fut moi qui fus surprise. Je n'étais plus qu'à trois pas quand la fille se retourna pour me faire face, les sourcils froncés.

– Toi et moi, nous avons à parler, jeune fille, dis-je en souriant. Et d'abord, comment t'appelles-tu ?

Même renfrognée, elle était jolie ; elle me fixait d'une mine plus sombre qu'un nuage d'orage monté de la baie de Morecambe.

– Je n'aime pas qu'on m'espionne, gronda-t-elle, l'œil flamboyant.

– Vraiment ? susurrai-je avec un regard qui aurait dû la faire disparaître au fond de ses chaussures.

Guère impressionnée, elle me rendit mon regard sans ciller. Puis, avec un haussement d'épaules, elle s'éloigna tranquillement en faisant craquer le tapis de feuilles mortes.

Je n'avais rien contre elle, mais on ne me traite pas comme ça. Je lui jetai un sort, assez fort pour qu'elle ne m'ignore pas. Une sorte de filet s'abattit sur elle, qui lui plaqua les bras contre le torse et la stoppa net. C'était aussi efficace que la chaîne d'argent utilisée par Tom contre les sorcières, à la différence que le filet était invisible.

Je la vis se raidir quand elle se sentit piégée, mais elle n'émit aucun son. Je la contournai pour lui faire face, et elle me fixa d'un air de défi.

– Je t'ai parlé poliment, dis-je. Maintenant, je te le demande à nouveau : comment t'appelles-tu ?

– Libère-moi, siffla-t-elle avec colère.

Je secouai la tête :

– Tu seras libre quand tu auras répondu à mes questions.

– Tu commets une grosse erreur, Alice Deane. Laisse-moi tranquille !

Elle me surprit doublement.

Une première fois en me désignant par mon nom. Bien sûr, elle aurait pu l'apprendre de n'importe qui ; tout le monde, au village, savait que la sorcière Alice Deane vivait avec l'Épouvanteur Tom Ward. Mais elle l'avait prononcé comme si elle me connaissait personnellement.

Une seconde fois quand elle se libéra du sort. Elle secoua seulement les épaules, et le filet se délita comme s'il n'avait jamais existé.

Cependant, au lieu de s'enfuir, elle me sourit :

– Je vais te dire mon nom, mais tu ne me croiras pas.

– Dis toujours.

– Je m'appelle Jenny Calder.



LE TEST

— Pourquoi as-tu emprunté ce nom ? répliquai-je en dissimulant mon irritation. C'est bien la dernière chose qui persuaderait Tom de travailler avec toi. Tu as sûrement entendu parler de cette apprentie ; la pauvre fille est morte il y a bien longtemps. Cette perte l'a beaucoup affecté, il ne s'en est jamais vraiment remis, et n'a plus jamais pris un autre apprenti.

– Je n'ai pas emprunté ce nom, c'est *le mien*. Je m'appelle Jenny Calder.

Je secouai la tête, consternée :

– Quelle étrange coïncidence, tu ne trouves pas ?

Elle haussa les épaules :

– Ce n'est pas une coïncidence. Je suis la Jenny Calder qui est morte suite à l'attaque d'une sorcière d'eau. Je suis de retour. Je reviens continuer ce que j'avais commencé. Je veux redevenir l'apprentie de Tom. Je veux terminer ma formation pour devenir épouvanteur.

Je faillis la gifler, mais mon sang se figea. Toute sorcière sait détecter le mensonge ; on ne nous trompe pas facilement.

Cette fille disait la vérité.

Ou, du moins, elle *pensait* dire la vérité.

Et ses yeux... Bleu le gauche, brun le droit. Encore une coïncidence ? La Jenny que j'avais connue possédait le même signe particulier.

Je respirai donc profondément pour retrouver mon calme.

– La Jenny Calder qui fut l'apprentie de Tom est morte depuis presque quarante ans, repris-je, et tu n'es qu'une gamine. Comment expliques-tu ça ?

– Je suis morte, puis je suis née de nouveau il y a tout juste quinze ans. Nous revenons toujours...

– Qui revient toujours ?

– Les personnes dans mon genre.

– Quel genre ?

– Les *Samhadre*, les *Anciens*. Nous arpentons la terre depuis des temps immémoriaux.

Je lui accordai un sourire. J'avais entendu parler des Samhadres. Certains les appellent les Féetauds. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'un mythe, une légende transmise de génération en génération. Les épouvanteurs n'y accordent aucun crédit, et pas un ouvrage de la bibliothèque de Tom n'y fait allusion. Mais cette fille ne racontait pas d'histoire, elle croyait vraiment à ce qu'elle disait.

– Permits-moi quelques questions, dis-je. Voyons si tu es vraiment celle que tu prétends être. Où vivait la première Jenny ?

– Dans la maison d'un cultivateur, au nord de Grimsargh.

– Et tu vivais avec tes parents ? ajoutai-je, espérant la piéger.

– Avec mes parents *adoptifs*. Ma mère m'avait abandonnée quand j'étais bébé en me déposant dans une touffe d'orties, et ils m'ont recueillie.

– Une touffe d'orties ? C'était cruel.

– Ma mère s'est montrée cruelle pas amour. Elle ne voulait pas être vue et n'osait pas s'approcher de la maison. La brûlure des orties m'a fait crier ; c'est ce qui les a alertés.

– En ce cas, qui étaient tes vrais parents ?

Cette question était cruciale. Cette fille aurait pu apprendre l'adoption de Jenny en interrogeant les gens du voisinage ; mais le secret de sa véritable

parenté – du moins à ma connaissance –, Jenny ne l'avait confié qu'à Tom. Plus tard, il me l'avait révélé.

– J'ai rencontré ma vraie mère juste avant sa mort. Se sachant condamnée, elle était venue me trouver pour me dire qui j'étais. Car elle était une Samhadre, et j'ai hérité de ses dons ; le même sang coule dans mes veines. J'aurais voulu la revoir pour en apprendre davantage, mais la maladie l'a emportée avant qu'elle ait pu me parler de nouveau.

Ces informations étaient presque impossibles à découvrir par imposture ; elle ne mentait pas. Pourtant, je n'étais pas encore pleinement convaincue. Je lui posai donc une question dont seuls Tom et la vraie Jenny connaissaient la réponse :

– Un épouvanteur de Chipenden met toujours ses apprentis à l'épreuve en les conduisant dans une maison hantée, à Horshaw. Il les fait descendre dans la cave à minuit pour y affronter les fantômes qu'elle recèle. As-tu réussi ce test ?

– Non, j'ai échoué. Je suis partie en courant.

– Alors, comment se fait-il que Tom ait accepté de te prendre en apprentissage ?

– Au bout d'un moment, il est venu me chercher, dans l'intention de récupérer son briquet à amadou que j'avais emporté dans ma fuite. Il y tenait beaucoup : son père le lui avait offert peu de temps avant de mourir. Puis il m'a demandé pourquoi je m'étais enfuie ; il m'avait crue assez brave pour ne pas craindre les fantômes. Et je le lui expliquai : c'était à cause de ce que j'avais ressenti face aux ombres du mineur et de sa pauvre femme. La croyant infidèle, il l'avait étranglée par jalousie. Mais quand il lui avait creusé une tombe dans la cave, il avait regretté son acte, car il l'aimait. Elle gisait à terre, terrifiée et paralysée, incapable de parler, de lui signaler qu'elle était consciente et qu'elle l'aimait toujours. Oh, leur angoisse, leur désespoir à tous deux ! Ils s'aimaient tellement ! Il l'enterrait vivante sans le savoir, et il l'aimait ; elle suffoquait, et elle l'aimait...

La fille étouffa un sanglot, les yeux brillants de larmes.

– Un de mes dons est l'empathie, poursuivit-elle. Je partageais exactement ce qu'ils éprouvaient. Ce n'est pas la peur qui m'a poussée à fuir ; je n'ai pas pu supporter une douleur aussi intense.

J'acquiesçai avant d'ajouter :

– Tom t’a donné une seconde chance. De quoi s’agissait-il ?

– Il m’a conduite dans un bois hanté par les ombres de soldats pendus pendant la guerre. J’ai réussi le test, et Tom m’a acceptée en tant qu’apprentie.

– Eh bien, jeune fille, assez de questions pour aujourd’hui ! Rentrons à Chipenden, nous parlerons de tout ça avant le retour de Tom. Viendras-tu avec moi ?

Elle sourit :

– J’ai hâte de revoir la maison. J’y ai laissé tant de souvenirs heureux !

Nous fîmes donc demi-tour et quittâmes le bois avant de continuer vers le nord en traversant la rivière à gué. Nous marchions en silence ; un bavardage poli aurait troublé mes réflexions.

La fille avait dit la vérité, ça ne faisait aucun doute. Mais c’était peut-être ce qu’elle *croyait* être la vérité, et cette idée me tourmentait.

Peut-être était-elle un tulpa, une créature façonnée par quelque ennemi pour nous nuire.

Que je vous explique.

Je n’avais pas vu ma fille Tilda depuis presque trente ans. J’en voulais au compagnon qu’elle s’était choisi, un garçon du nom de Wulf. Ce dernier n’était plus vraiment humain. Il avait été tué par un serviteur de l’obscur, mais il avait le pouvoir de transférer son âme dans des tulpas qu’il avait créés. L’un d’eux avait exactement son ancienne apparence, même s’il avait vieilli au même rythme que Tilda.

La dernière fois que je les avais vus, tant d’années plus tôt, ils avaient tous les deux seize ans. Ils s’étaient connus presque au sortir de l’enfance et ils avaient partagé bien des aventures. Mais plus le temps passait, plus mon instinct maternel et protecteur devenait impossible à contenir.

Alors j’étais intervenue. J’avais dit les mots qu’il ne fallait pas. Je n’avais réussi qu’à les chasser. C’était en grande partie ma faute, je le reconnais. Depuis, je n’avais plus eu de nouvelles. Ils avaient probablement franchi la mer, et j’en souffrais terriblement. C’est en partie la cause de mes cheveux blancs. Bien du temps avait passé, mais la douleur que me causait cette séparation était toujours aussi vive.

Wulf possédait une forme de magie personnelle, très différente de celle pratiquée par les sorcières du Comté. Et, comme je le disais, il savait créer des tulpas.

Un tulpa est un être conçu par la pensée et qui prend chair. Certains, appelés « tendineux », marchent et parlent et, si on leur a donné une forme humaine, ils se croient réellement humains. N'importe qui conversant avec eux les croira tels, car ils ont reçu assez de connaissances pour paraître crédibles.

Il était donc possible que cette fille qui pensait être Jenny Calder soit en réalité un tulpa. Peut-être était-elle envoyée par Wulf ou par quelqu'un doué des mêmes pouvoirs. Il restait un seul moyen de m'en assurer. Tom l'avait utilisé bien des années plus tôt contre l'être qui se prenait pour Bill Arkwright, un épouvanteur qui travaillait près du canal au nord de Caster. Il lui avait simplement dit : « Vous êtes un tulpa. »

Cela avait suffi à le détruire. Quand un tulpa prend conscience de ce qu'il est, il ne supporte plus de vivre. Celui-là s'était désintégré aussitôt. Telle était donc mon intention, mais je voulais d'abord savoir ce que Tom en penserait.

De retour à la maison, je préparai des sandwiches au fromage avec une tisane chaude, et nous prîmes notre collation à la table de la cuisine. Kratch n'avait pas réagi quand nous avions traversé le jardin. Il avait donc pensé que c'était bien Jenny ; il ne menaçait que les étrangers.

Un gobelin pouvait-il être dupé aussi facilement qu'un humain ? C'était envisageable.

– Il va accepter de me reprendre ? s'inquiéta la fille.

– C'est à lui d'en décider. Mais mieux vaut que je lui parle d'abord. Si tu montais dans ton ancienne chambre ? Je t'appellerai quand nous en aurons discuté.

– Je serai contente de retrouver cette chambre. Mon nom est-il encore sur le mur, là où je l'avais ajouté aux autres ?

La maison avait brûlé des années auparavant. Elle avait été restaurée, mais cet ancien mur avait résisté. Chaque apprenti de John Gregory avait gravé son nom dessus, et Jenny avait ajouté le sien, en tant que première apprentie de Tom Ward.

– La pièce est restée telle quelle, dis-je.

Elle quitta la cuisine, et ses pas résonnèrent dans l'escalier. Elle connaissait le chemin.

Environ une heure plus tard, la porte de derrière s'ouvrit et Tom entra. Je connaissais tous les petits bruits qui accompagnaient son retour : son bâton qu'il appuyait contre le mur, le sac qu'il posait à côté, et le léger soupir de contentement qu'il poussait toujours avant d'entrer dans la cuisine. Il ne semblait pas trop essoufflé malgré sa longue marche. Ses poumons guérissaient.

– Comment ça s'est passé ? m'enquis-je.

À sa mine, je devinais déjà que les choses n'avaient pas bien tourné.

– Je n'ai pas pu régler le problème, avoua-t-il. Je vais devoir y retourner. C'est peut-être un phénomène nouveau. Le fermier dit qu'on cogne à la porte chaque dimanche à minuit. Il a ajouté une précision qu'il avait omise lors de notre première conversation, sans doute par peur de l'expliquer à haute voix. Il avait parlé de coups, mais c'était autre chose. De profondes rayures marquent la porte, faites par des griffes puissantes. Et le pire, c'est qu'elles sont roussies, comme si ces griffes avaient brûlé le bois.

On était lundi, ce qui nous laissait un peu de temps avant que le phénomène se reproduise.

– Tu y retourneras donc la semaine prochaine ? supposai-je.

– Oui, et j'aurai besoin de toi, Alice. Tu sentiras peut-être quelque chose qui m'a échappé. On aura plus de chance de résoudre ce problème à deux.

J'acquiesçai avant d'ajouter :

– Pour le moment, nous avons un autre problème à régler. Tu sais, cette fille qui veut devenir ton apprentie ? Eh bien, nous avons eu une longue conversation, et elle prétend être Jenny Calder.

Tom blêmit de colère, comme je m'y attendais. Mais avant qu'il ait pu dire un mot, je lui rapportai tout ce qu'elle m'avait révélé.

– Elle ne ment pas, Tom. Elle croit à chaque mot qu'elle prononce. Serait-elle un tulpa ? Qu'en penses-tu ?

– C'est une possibilité. Mais qu'est-ce qu'un tulpa viendrait faire ici ? Et un tulpa créé par qui ?

– Wulf ? suggèrai-je sans grande conviction.

Tom secoua la tête :

– Non, Alice, je ne crois pas. Je sais que les choses n’avaient pas bien tourné entre vous, mais c’était un bon garçon. Il n’enverrait pas un tulpa avec l’apparence de Jenny pour me tourmenter.

– Qui d’autre, alors ?

– Va savoir ! Étant ce que nous sommes, nous avons tous deux bien des ennemis. Les épouvanteurs ne sont guère aimés ; quant aux sorcières, elles sont aussi craintes que détestées. L’association des deux a de quoi mettre les gens en fureur. Il y a sûrement dans les parages pas mal d’entités capables de créer un tulpa. Jusqu’à ce que Wulf rencontre Hrothgar, nous ignorions l’existence de ce tulpa géant manipulé par Circé. Il peut y en avoir d’autres, à travers le Comté, qui nous regardent d’un sale œil.

Hrothgar avait formé Wulf. Il se tenait bien caché dans un entre-monde qu’il avait créé. Il était très puissant, très vieux et empli d’expérience. Moi-même, au plus haut de mon pouvoir, je n’aurais pu entrer chez lui sans y avoir été invitée.

– Il y a un moyen de le savoir, Tom. Il faut l’interpeller.

– Ce ne serait pas une bonne chose, objecta-t-il. Si cette fille est vraiment un tulpa, le choc sera trop douloureux. Ce n’est pas une mort paisible...

– Il faut pourtant le faire, insistai-je.

– Suppose qu’elle soit une tendineuse, soupira Tom. Elle serait conçue à partir de poussière, de feuilles mortes, de brindilles et peut-être de sang. C’est ce qu’elle redeviendrait en se désintégrant. Le mieux serait donc de faire ça dans le jardin.

Cette perspective ne le réjouissait visiblement pas.

Certains tulpas, les « spectraux », sont créés par la seule imagination ; tel n’était pas le cas des tendineux, et je comprenais le désir de Tom d’éviter les dégâts que causeraient les restes d’un tulpa dans la maison. Mais son malaise était pénible à voir.

– Appelle-la, dit-il. Et nous l’emmènerons en promenade.

Arrivée en bas de l'escalier, la fille posa sur Tom un regard brillant d'espoir.

– Me reprendras-tu comme apprentie ? demanda-t-elle.

– Il faut d'abord que nous en parlions, répondit-il. Allons dans le jardin...

Sur ces mots, il se dirigea vers la porte, s'emparant de son bâton au passage. C'était une sage précaution. Si elle était un tulpa envoyé pour nous nuire, elle pouvait attaquer n'importe quand.

Tom la conduisit vers le banc ; je marchais quelques pas derrière eux, me préparant à ce qui allait arriver. Je rassemblai également ma magie pour défendre Tom au premier signe de menace. Si cette fille était un tulpa, elle pouvait être douée d'une grande force et investie de dangereux pouvoirs, qu'elle utiliserait sous le contrôle de celui ou de celle qui l'avait créée.

Le temps était doux, en cet automne ; néanmoins, le soleil baissant à l'horizon, la température fraîchissait. Le paysage de collines était grandiose, les ombres des nuages se poursuivaient sur les pentes verdoyantes.

– Assieds-toi ! ordonna Tom.

La fille s'assit et lui sourit.

– Tu n'es pas la fille que j'ai connue, déclara-t-il alors d'une voix dure.

Le sourire de la fille s'effaça.

– Tu es un tulpa !

La fille parut saisie de convulsions. Le visage dans ses mains, elle émit des sons étranges. Des sanglots lui secouaient les épaules. Je voulus détourner le regard, mais je m'obligeai à garder les yeux sur elle, attendant avec effroi le spectacle de sa désintégration.

L'APPEL DE LA CLOCHE

Il me fallut quelques instants pour comprendre. Ce n'était pas une manifestation de douleur ou d'angoisse à la découverte de sa véritable identité et à l'idée de sa prochaine disparition. Elle ne commençait pas à se désintégrer. Je n'en eus la confirmation que lorsqu'elle écarta les mains.

Des larmes roulaient sur ses joues. Des larmes de rire.

Elle était secouée par un fou rire.

– Comme tu te trompes ! lança-t-elle à Tom. Oh, je ne t'en veux pas d'avoir pensé ça ! Rappelle-toi : j'étais avec toi, il y a bien des années, quand tu as interpellé le tulpa qui se prenait pour Bill Arkwright. Même si cela nous avait choqués tous les deux, tu avais eu raison de le faire. Mais pas cette fois. Je suis vraiment Jenny Calder. Je suis de retour et je veux redevenir ton apprentie.

J'échangeai avec Tom un regard étonné. Je vis passer sur son visage une succession d'émotions : stupeur, plaisir, espoir, joie. Si c'était bien l'apprentie qu'il avait perdue il y avait si longtemps, cela signifiait beaucoup pour lui.

Nous revînmes à la maison, tandis que Tom lui posait de nouvelles questions. Nous ne pûmes détecter aucune faute dans ses réponses. Nous

dînâmes tôt, et Tom lui suggéra de monter se coucher.

– Tu m’envoies au lit pour bavarder tranquillement avec Alice, hein ?

Tom haussa les épaules en souriant.

– Bien sûr, Jenny, dit-il, utilisant son nom pour la première fois. On a pas mal de choses à se dire. Toi, tu as besoin d’une bonne nuit de sommeil dans un lit confortable, après avoir dormi si longtemps à la belle étoile. Je compte sur toi pour être bien réveillée demain matin. Ne sois pas en retard au petit-déjeuner, ton entraînement reprendra tout de suite après.

Elle plongea son regard dans celui de Tom :

– Alors, tu me reprends ?

– Oui, tu es de nouveau mon apprentie.

Des larmes de joie lui mouillèrent les yeux :

– Merci, Tom !

Et elle monta se coucher.

Une décision aussi rapide me surprit. J’avais espéré qu’on en discuterait ensemble avant.

– Il va falloir la surveiller de près, fis-je remarquer après avoir entendu la porte de la chambre se refermer. Elle pourrait très bien être autre chose, une entité encore jamais rencontrée. Tu sais comme moi que le pouvoir de l’obscur grandit. Ses membres n’ont sûrement pas oublié ce que nous leur avons fait subir par le passé. Sur la liste de tous ceux qu’ils souhaitent détruire, nous sommes tous les deux en tête.

– Nous resterons vigilants, m’assura Tom. Elle dit probablement vrai en affirmant être une des Samhadre, bien que je n’aie rien trouvé dans ma bibliothèque à leur sujet.

– Il n’y a peut-être rien dans tes livres d’épouvanteur, mais les sorcières de Pendle connaissent des légendes sur ces Anciens.

– Et que racontent-elles, ces légendes ?

– Qu’ils naissent et renaissent sans cesse ; ce qui est mauvais pour nous, les sorcières, car ils nous pourchassent. Que nos clans se sont donc unis pour les combattre et qu’ils les ont presque tous anéantis, du moins dans le Comté. Certains peuvent avoir survécu.

– Elle est donc bien ce qu’elle déclare être.

– Elle t’a déjà convaincu, à ce que je vois ! Je ne te le reproche pas, Tom, mais sois prudent, s’il te plaît ! Après toutes ces années, je ne voudrais pas te perdre à cause d’un sale tour que nous jouerait l’obscur ! Comme disait toujours Vieux Gregory : « Sois sur tes gardes ! » Ne prends pas le moindre risque, promis ?

– Promis, Alice ! Si nous anticipons tous deux le danger, celui-ci sera diminué de moitié. Mais je dois laisser une chance à cette fille. J’ai ignoré mon devoir depuis trop longtemps. Sans apprenti, je serai probablement le dernier Épouvanteur. Jenny m’offre une chance de redresser la situation.

Le danger, je l’anticipais déjà, et son approche se précisa dès l’après-midi du lendemain. Profitant du soleil, Tom était dans le jardin et enseignait à son apprentie la technique du lancer de chaîne. Or, la source de la menace ne fut pas celle que j’avais imaginée. J’étais montée à la bibliothèque, où je m’occupais parfois à reclasser les livres. Chaque année, nous en acquérions de nouveaux, souvent des donations faites par les familles de personnes défuntées. Ces ouvrages étaient rarement intéressants pour un épouvanteur – on n’y trouvait rien sur les spectres, sorcières et autres entités –, mais certains contenaient des renseignements précieux sur la longue histoire du Comté. Je les feuilletais avant de les ranger sur les étagères que j’avais réservées à cette catégorie.

Alors que je lisais l’autobiographie d’un habitant de Silverdale, qui avait vécu là cinquante ans plus tôt, je remarquai un changement dans la bibliothèque, l’absence d’un bruit familier.

L’horloge s’était arrêtée.

Une grande horloge ancienne était installée dans un coin depuis plus de vingt ans. Tom l’avait reçue en paiement pour avoir résolu un problème particulièrement délicat de maison hantée. Sa façade basse était vitrée ; le balancier, à l’intérieur, ne bougeait plus.

Je me levai, ouvris la petite porte et relançai le battant de cuivre. L’horloge se remit en marche ; je l’observai quelques minutes, le temps de m’assurer qu’elle fonctionnait normalement.

Néanmoins, je restai perturbée, comme si j’avais reçu un avertissement. J’imaginai qu’un long bras invisible avait traversé le jardin et, échappant à

la surveillance du gobelin, s'était introduit dans la bibliothèque pour arrêter l'horloge.

Ce tic-tac soudain silencieux m'évoquait un cœur qui aurait cessé de battre. Après tant d'années de bonheur, notre temps ensemble, à Tom et à moi, arrivait-il à sa fin ?

Chassant cette pensée d'un haussement d'épaules, je descendis dans le jardin, déjà décidée à ne pas en parler à Tom. Inutile de l'inquiéter à cause d'un vague pressentiment qui ne reposait sur rien.

Il était toujours près du poteau d'entraînement, avec la fille qui jetait la chaîne encore et encore pour acquérir le mouvement parfait. J'entendais leurs voix au loin.

Je fis un détour par mes plantations d'aromates. Mes herbes continuaient de pousser, mais les premières gelées arrêteraient bientôt leur croissance. Je cueillis quelques feuilles, juste de quoi redonner des forces à Tom et protéger ses poumons d'une possible rechute.

C'est alors que j'entendis sonner la cloche au carrefour des saules. Je reniflai, et ce que je sentis ne me plut pas. Nous, les sorcières, nous flairons généralement les personnes que nous côtoyons, ce qui nous fournit de précieux renseignements. Il existe une autre manière de faire, qui n'est pas toujours aussi fiable.

On l'appelle le *long-flair*, et il indique ce qui *pourrait* arriver, sans toutefois plus de certitude que lorsqu'on scrute l'avenir dans un miroir. Vous croyez voir clairement les choses ; puis, dix minutes plus tard, quelqu'un prend une décision ou pose un acte inattendu, et le futur s'en trouve modifié. En vérité, rien n'est jamais fixé. Nous intervenons sur notre avenir à chaque instant, aussi je n'accorde guère de confiance au long-flair, même si je continue de le pratiquer par habitude.

Or, parfois, il vous donne une indication différente. Ça se produit rarement, mais ça arrive. Il vous met en garde contre quelque chose qui ne changera pas ou très peu. Qui ne *pourra* pas changer.

Je flairai un danger. De quelle sorte, je n'en avais pas la moindre idée. Mais quelle que fût la tâche à laquelle la cloche appelait Tom, cela n'augurait rien de bon.

Il se dirigeait déjà vers le carrefour en compagnie de la fille. Et je décidai aussitôt que, dans tous les cas, je devais aller avec eux. Même si cela

semblait de prime abord simple routine, je ne laisserais pas Tom me tenir à l'écart.

Il y avait danger, j'en étais sûre, et Tom aurait besoin de mon aide. La cloche ne sonnait pas comme à l'ordinaire. Son appel était un avertissement.

– Nous avons deux tâches en perspective, déclara Tom qui revenait du carrefour, en rentrant dans la cuisine avec la fille. Nous nous lèverons donc dès l'aube demain matin. Avec un peu de chance, nous en aurons terminé avant la nuit. Nous irons au sud-ouest de Priestown, du côté du grand marécage marin, sur la rive sud de la Ribble.

– Deux tâches ? demandai-je. Il y avait deux personnes, au carrefour ?

– Non, une seule, un garçon. J'ai invité le jeune Danny à passer la nuit à la maison, mais les œillades que Jenny lui adressait l'intimidaient.

– Je ne lui faisais pas de l'œil ! protesta Jenny en cognant familièrement l'épaule de Tom.

Leur bonne entente m'inquiéta. Tom semblait avoir déjà baissé la garde.

– Alors, deux tâches au même endroit ?

– Pas exactement, mais peu éloignées. Les deux seront payées par le patron de l'auberge du Taureau Noir, à Churchtown. La première est assez ordinaire : un fantôme qui hante les rues d'un village du nom de Banks. L'autre est plus problématique ; ça se passe dans l'auberge. Et ça ressemble exactement à ce que nous avons trouvé à la ferme Fletcher. Des coups frappés à la porte à minuit et des griffures dans le bois.

– Alors, je viens avec vous, déclarai-je d'un ton sans réplique.

Tom ne tenta pas de protester, il savait qu'il perdrait son temps. Quand j'ai décidé quelque chose, personne ne se met en travers de ma route, pas même lui.



LA FEMME DE RALPH

Le soleil était à peine levé quand nous nous mîmes en route. Mais l'excellent petit-déjeuner que le gobelin nous avait préparé nous avait mis en forme et nous marchions d'un bon pas.

Après avoir franchi la Ribble à gué près du village de Ribchester, nous longeâmes la rive sud de la rivière.

Nous continuâmes ensuite vers le sud pour éviter Priestown. Les hautes flèches blanches de la cathédrale luisaient au soleil. Cette ville était l'une des plus dangereuses du Comté, pour un épouvanteur comme pour une sorcière, et pas seulement à cause des agissements de l'obscur. Les Inquisiteurs y avaient leur siège, et si nous tombions entre leurs mains cruelles, nous serions torturés et, après un procès expéditif, envoyés au bûcher.

Certes, à cette époque, nous ne risquions plus guère d'être inquiétés. Au cours des vingt années précédentes, l'obscur n'avait cessé de monter en puissance ; effrayés par les créatures qui hantaient le Comté, les Inquisiteurs ne s'aventuraient que rarement hors de la relative sécurité de leurs églises et de leurs monastères.

Tom et la fille marchaient côte à côte, épaule contre épaule, et je les suivais à vingt pas, surveillant leurs arrières. Ils bavardaient gaiement,

visiblement heureux d'être ensemble. Cela ne me troublait pas, au contraire. Depuis que Tom avait accepté l'idée que cette fille était Jenny, il était tout ragaillardi. Malgré les épreuves terribles qu'il avait vécues en combattant l'obscur, la perte de sa première et unique apprentie avait été sa pire expérience en tant qu'épouvanteur. À présent qu'il la pensait de retour, son moral était au plus haut.

Moi, je n'étais pas aussi facile à convaincre. Je restais sur mes gardes, anticipant la moindre attitude suspecte. Si cette jolie tête ne recelait aucune mauvaise intention, tout irait bien. Dans le cas contraire, elle me trouverait prête.

Ayant laissé Priestown assez loin derrière nous, nous fîmes une pause pour manger les sandwiches au fromage et au jambon que j'avais préparés. Quand nous repartîmes, le ciel se couvrait. Il n'y avait presque pas de vent et, bientôt, le brouillard monta.

Sur notre droite s'étendaient les marais proches de la mer, à notre gauche un grand lac aux rives marécageuses hérissées de roseaux. Nous devions donc avancer avec précaution. Mais j'étais contente de laisser Tom ouvrir la voie. Les épouvanteurs étaient rarement sollicités dans cette région ; Tom s'était tout de même rendu deux ou trois fois à Ormskirk. Il était également passé par le hameau de Crossens, qui était sur notre chemin. Le terrain difficile nous ralentissait. Deux fois nous dûmes faire demi-tour pour contourner un sol trop spongieux, et, même sur le sentier principal, nous avions de la boue jusqu'aux chevilles.

Nous atteignîmes Crossens en début de soirée, avant le coucher du soleil. Le hameau ne comprenait qu'une dizaine de cottages et une chapelle ; mais peu après, quand le brouillard se dissipa, Churchtown nous apparut. Son église paraissait beaucoup trop grande pour une bourgade de cette taille. Elle présentait également deux éléments inhabituels : elle était surmontée d'une flèche, un quart moins haute que celle de la cathédrale de Priestown, mais curieusement fine et pointue ; et elle était désaffectée depuis longtemps. De lourdes planches de bois condamnaient le portail. La plupart des fenêtres étaient cassées, de même que deux vitraux qui avaient pourtant dû coûter fort cher.

Churchtown était bâtie au bord du marais, dont la mer recouvrait régulièrement les algues à marée haute, mais de profonds chenaux menaient à l'estuaire de la Ribble, où une dizaine de bateaux de pêche étaient

amarrés. Notre entrée dans le village nous valut des regards curieux mais pas particulièrement hostiles. Ici, les habitants savaient tout sur tous, et la visite de l'Épouvanteur était attendue.

Trouver le Taureau Noir ne fut pas difficile. Les poutres de ses colombages étaient peintes en noir, et ses murs chaulés de blanc reflétaient la lueur du soleil couchant. Situé tout au bout de la place du village, c'était un bâtiment massif flanqué de vastes écuries.

– Je n'aurais pas cru qu'on avait besoin d'un relais de poste, ici, dis-je à Tom.

– Détrompe-toi ! La diligence quotidienne reliant Liverpool à Ormskirk y fait halte. Elle transporte des passagers et du poisson frais à livrer dans la journée. En été, deux diligences desservent Priestown chaque jour.

À notre arrivée, un homme sortit de l'auberge pour nous accueillir.

– Je suis Henry Jackson, le patron du Taureau Noir, annonça-t-il d'un ton quelque peu affecté.

C'était une bonne chose qu'il se soit présenté, car je ne l'aurais jamais pris pour l'aubergiste. Ceux que je connaissais portaient habituellement un tablier taché de bière sur une bedaine à rendre jaloux le plus ventripotent des évêques, à force de trinquer avec la clientèle. Henry Jackson était un petit homme élégant, vêtu comme un riche propriétaire terrien d'une chemise blanche, d'une veste courte sur un pantalon noir et de souliers bien cirés.

– Je suis Tom Ward, l'Épouvanteur de Chipenden. Voici Jenny, mon apprentie, et ma femme, Alice.

Tom me présentait toujours comme sa femme, auprès des étrangers. Bien que nous n'ayons jamais reçu la bénédiction de l'Église, nous étions mari et femme. Il nous suffisait de nous l'être déclaré l'un à l'autre.

– Ne perdons pas de temps, dit l'aubergiste avec un regard en biais sur nos chaussures boueuses. Je vais vous montrer les marques.

Nous menant à l'arrière de la maison, il nous conduisit jusqu'à la porte endommagée.

– J'ai observé à peu près le même phénomène dans une ferme où j'ai été appelé récemment, commenta Tom.

Le bois présentait des rayures profondes, visiblement faites par des griffes, et des traces de brûlé ; on en sentait aussi l'odeur.

– Vous avez donc déjà vu une chose semblable ? demanda Henry Jackson.

Tom hocha la tête :

– Oui, à la ferme Fletcher, près de Long Ridge, pas très loin de chez nous.

– Et vous avez résolu le problème ?

– Pas encore. On m'a dit que ça recommençait chaque dimanche à minuit. Je prévois de me rendre à nouveau sur les lieux en temps et en heure. Mais puisque je suis là, je vais m'occuper de votre cas.

– Chez nous, ça se passe aussi chaque semaine, mais le vendredi.

– Dans deux jours, donc. En ce cas, je vais traiter d'abord une autre affaire, au village de Banks, m'a-t-on dit.

Henry acquiesça :

– Voilà des années que ça dure, et jusqu'à présent, personne ne s'en était vraiment inquiété. Puis les choses ont changé. Il y a deux fantômes, maintenant, et quelque chose de pire. Mais je vais vous présenter un témoin qui vous en parlera mieux que moi. Il ne va pas tarder à venir réclamer son souper. À propos de souper... Accepterez-vous de loger dans mon établissement ?

– Volontiers, du moins si vous avez de la place. Deux chambres, c'est possible ?

– Tout à fait possible. Nous n'avons guère de clients, depuis ces coups contre ma porte. Le bruit est si fort qu'il réveille la moitié du village. Aussi, monsieur Ward, solutionnez mon problème, et je vous offre le gîte et le couvert en plus de votre salaire. Qu'en dites-vous ?

– C'est très généreux de votre part, monsieur Jackson, le remercia Tom.

Et le marché fut conclu avec une poignée de main.

Cette négociation faite, Tom et moi montâmes dans notre chambre, et Jenny dans la sienne, plus petite. Ils étaient loin, les jours où nous aurions volontiers dormi dehors tous les deux. Comme le disait souvent Tom, le

Comté était humide, même à la belle saison, et le froid vous gelait jusqu'aux os.

Les chambres étaient confortables. Après avoir fait un peu de toilette et bavardé un moment, nous descendîmes l'étroit escalier qui menait à la salle à manger. Elle ne comprenait que quelques tables, sur le côté du bar, et nous pûmes examiner la pièce encore vide, avec ses fenêtres ornées de rideaux et ses chandeliers de fer fixés aux murs. Le bon feu qui flambait dans l'âtre eut vite fait de nous réchauffer.

La nourriture était simple mais abondante. On nous servit un ragoût cuit dans une sauce épaisse, que nous fîmes passer avec un verre de bière chacun. La salle se remplissait peu à peu – rien que des hommes du coin –, et Henry Jackson s'activait au bar à servir de nombreuses pintes. Il portait toujours sa tenue impeccable, chemise blanche et veste courte, qui détonnait avec celle de ses clients. À en croire leurs bottes, leurs lainages épais et leurs cirés, la plupart semblaient être des pêcheurs.

Alors que je ramassais avec mon pain une dernière bouchée de sauce, un jeune ménestrel entra et alla se placer devant l'une des larges fenêtres.

– Tu as vu, Jenny ? la taquina Tom. C'est ce charmant Danny qui te plaisait bien !

Avant que Jenny ait pu répliquer, le dénommé Danny gratta sa guitare et entama une chanson de marin.

Quelques personnes se retournèrent pour le regarder. C'était un beau garçon aux cheveux blonds et au visage avenant. Il jouait bien, mais sa voix n'avait rien d'extraordinaire, et il semblait parler plutôt que chanter. À la fin de la troisième chanson, Henry Jackson applaudit bruyamment, et ses clients se hâtèrent de l'imiter.

Henry se pencha alors vers nous :

– Monsieur Ward, Danny est le témoin dont je vous ai parlé. Il a écrit une chanson sur ce qu'il a vu.

S'adressant au jeune ménestrel, il demanda :

– Dis-leur comment tu as intitulé cette chanson, Danny !

– Elle s'appelle *La Femme de Ralph*, répondit-il.

Il joua les notes de l'introduction, et toute la salle fit silence pour l'écouter.

OceanofPDF.com

LA CHANSON DE DANNY

C' était une ballade au rythme mélancolique, et la voix du jeune homme se fit plus grave, plus sonore, sur son accompagnement de guitare.

*Blanc fantôme, elle suit la ruelle,
Mais je n'en ai aucun effroi.
Bien que mon âme soit sa proie,
J'ai été conduit jusqu'à elle.*

*Elle vient pour son époux, Ralph,
Le contrebandier mort en mer.
Il s'est noyé, disent les commères.
Mais la femme de Ralph n'y croit pas.*

*Je la vois, là, près de l'étang,
Avec ses yeux remplis de larmes
Et le chagrin qui lui tord l'âme*

Et son amour toujours vivant.

*Lorsqu'elle m'aperçoit près d'elle,
Elle sanglote encore plus fort.
Car elle sait bien que je suis mort,
Même si je n'ai pas de linceul.*

*Mes cheveux sont mouillés, mes vêtements trempés,
Et mes chaussures sont remplies d'eau.
J'ai dans la bouche un goût de sel
Et de la vase plein les oreilles.
Moi, contrebandier mort en mer,
Fantôme je suis désormais.
Son amour m'a ramené à terre
Mais il n'est plus temps d'en parler.*

*À travers le marais nous allons
Tous deux, ensemble, main dans la main.
Mais voici le rivage, enfin,
Et sur le sable nous marchons.*

*Ce n'est pas une belle histoire,
Ni une fable de bonheur.
Un navire attend dans le soir,
Et sa vue m'emplit de terreur.*

*Ses gréements déchirés pendent.
Les matelots sont sur le pont,
Leurs yeux sont vides, leur chair fond,
Et je suis celui qu'ils attendent.*

*Je dois payer pour mes péchés,
Pour contrebande et brigandage.
Déjà, bras et jambes enchaînés,
Je rejoins ce macabre équipage.*

*Laissant ma femme sur la plage,
Je vogue vers un monde inconnu.
Pour chaque faute je dois tribut,
Bien triste est mon dernier voyage.*

Tout le monde applaudit, y compris Tom, la fille et moi ; mais les applaudissements des marins pêcheurs manquaient étrangement de vigueur, et Danny cessa de chanter. Appuyant sa guitare contre le mur, il rejoignit les buveurs au bar. Henry Jackson lui servit une assiettée de ragoût avec une pinte de bière.

– Alors, la chanson raconte ce qu’il a vu ? demanda Jenny en levant les sourcils.

Tom haussa les épaules :

– Ou ce qu’il *pense* avoir vu. Les témoignages de ce genre ne sont habituellement guère fiables. Peut-être a-t-il brodé dans le but de créer une belle chanson. Il évoque non seulement deux fantômes, ce qui est plutôt inhabituel, mais aussi un bateau empli de morts. C’est une bonne histoire, qui ne décrit pas forcément le problème à régler. Il va falloir lui parler.

Le souhait de Tom fut vite exaucé, car après avoir vidé son assiette, Danny s’avança vers notre table, sa pinte de bière à la main.

– Puis-je me joindre à vous ? demanda-t-il poliment.

– Bien sûr ! l’invita Tom avec un geste de la main. Voici ma femme, Alice. Et tu as déjà rencontré Jenny.

– Heureuse de te rencontrer, Danny, dis-je en inclinant la tête.

Le jeune homme approcha une chaise et s’assit en face de Tom. Cependant, ce fut Jenny qui parla la première :

– J’ai aimé ta chanson, Danny. Surtout les derniers couplets.

– Merci ! Un compliment fait toujours plaisir.

– Moi aussi, cette chanson m’a plu, reprit Tom. Mais je voudrais te demander... Dans ce texte écrit pour captiver les auditeurs, quelle est la part de vérité et la part d’invention ?

– J’ai ajouté des éléments pour faire une bonne chanson, reconnut Danny en souriant. Par exemple, j’ai choisi le point de vue de Ralph, le noyé, mais je n’ai aucune idée de ce qu’il pouvait ressentir. Quand j’ai vu son fantôme, il n’a pas prononcé un mot ; je ne suis même pas sûr qu’il s’agissait de lui. Mais j’ai bien vu deux fantômes et un grand bateau.

– Et Ralph était vraiment contrebandier ?

– Certains disent contrebandier, d’autres pirate. Mais ce n’était peut-être qu’un pauvre matelot qui s’est noyé. On appelle l’endroit où il m’est apparu « ruelle de la femme de Ralph », parce qu’on y a vu marcher un fantôme pendant plus d’un an. Les gens croient qu’elle attend le retour de son mari, disparu en mer. D’après ce qu’on raconte, elle arpentait déjà cette ruelle quand elle était en vie, espérant contre toute espérance qu’un jour, elle le verrait revenir. Et maintenant qu’elle est morte, elle refait le même trajet.

– Avais-tu déjà vu son fantôme ? voulut savoir Tom.

– Oui, à plusieurs reprises. Ma mère habite en haut de la ruelle, et je lui rends souvent visite. J’ai aperçu cette femme à six ou sept reprises, ces dernières années. Sauf que, cette fois-là, c’était différent. Jusqu’alors, ce n’était qu’une vague forme grise presque invisible. Or, l’autre jour, elle était lumineuse. J’ai traversé la ruelle pour mieux voir...

– Tu n’as pas eu peur ? s’enquit Jenny. Il faut du courage pour faire ça, surtout quand on est seul.

– J’étais si gonflé de bière que je ne me rappelais même pas à quoi ressemble la peur, avoua Danny avec un sourire. D’ailleurs, cette femme fantôme n’a jamais fait de mal à personne. Elle est seulement plongée dans son chagrin, c’est ce que tout le monde pense. Mais j’avais à peine traversé la rue qu’un deuxième fantôme est apparu. Il était habillé comme un marin, et l’eau dégoulinait de ses vêtements. Pourtant, en approchant, j’ai constaté que le sol était sec, du moins aussi sec qu’il peut l’être par une fin d’automne...

– Et, donc, tu les as suivis ? l’interrompit Tom.

– C’est ce que j’ai fait, oui. J’étais trop saoul pour être prudent. Je les ai suivis jusqu’au chemin qui mène à l’estuaire en traversant le marais. C’est là que j’ai vu le bateau, et cette fois, la peur m’a pris.

– Tout était tel que tu le décris dans ta chanson ?

– Pas exactement. Par exemple, le détail des yeux vides et de la chair qui fond, c’était pour la rime. Mais le plus terrifiant, c’est que les hommes d’équipage ne regardaient pas Ralph et sa femme. Ils me regardaient *moi*.

– Et tu es parti en courant ?

– Pas tout de suite. J’étais comme paralysé, mes jambes ne m’obéissaient plus. L’équipage m’avait tout l’air d’une bande de forbans, et je n’aimais pas leur façon de me dévisager. Ils avaient une apparence humaine, mais à mon avis, c’était des démons, des créatures qui n’appartiennent pas à notre monde.

J’utilisai le long-flair, celui qui interroge l’avenir, si subtilement que personne ne s’en aperçut. Et, de nouveau, je sentis le danger. Il venait de ce bateau spectral.

– Ralph est-il monté dans le bateau, comme tu le suggères dans ta chanson ? demanda Tom.

– Non. Ça, je l’ai inventé. Ils ont simplement disparu, l’équipage et les deux fantômes. Je me suis soudain senti libre de mes mouvements et j’ai couru sans m’arrêter jusqu’à la maison de ma mère. Mais ce n’est pas tout. Avant cette nuit-là, il pouvait s’écouler des semaines avant que la femme de Ralph revienne hanter la ruelle. À présent, les deux fantômes s’y promènent *chaque nuit*. Je ne suis pas seul à les avoir vus, et les gens ont peur. Il faut que ça cesse !

– C’est pour ça que nous sommes là, déclara Tom. Acceptes-tu de nous guider jusqu’à l’endroit où les fantômes apparaissent ?

– Cette nuit ? demanda Danny.

– Non, dis-je, prenant la parole pour la première fois. Mieux vaut attendre demain.

Je connaissais Tom : il voudrait s’acquitter de cette tâche le plus tôt possible. Mais il avait besoin de reprendre des forces.

– Nous avons marché toute la journée et nous sommes fatigués, expliquai-je. Nous serons plus à même de traiter ce problème demain après une bonne nuit de repos.

– Demain soir, donc, accepta Danny. Les fantômes se manifestent habituellement un peu avant minuit. Retrouvons-nous ici vers dix heures, ça nous donnera largement le temps de nous rendre sur place. Juste une chose... Je vous montrerai volontiers l'endroit, mais, après, vous vous débrouillerez seuls. Je ne veux plus jamais m'approcher de ce bateau !

– C'est entendu ! accepta Tom en souriant.

Sur ces mots, Danny nous quitta, et nous montâmes nous coucher.

Nous marquâmes un arrêt devant la chambre de Jenny.

– Tu as déjà vu comment on renvoie des fantômes vers la lumière, dit Tom, tu t'y es essayée toi-même. Mais cette fois, ils sont deux, ce qui complique la tâche, sans parler du bateau et de son sinistre équipage. Tu me laisseras donc faire. Contente-toi d'observer attentivement comment je m'y prendrai, pour le reporter ensuite dans ton cahier. Tu auras bien assez vite l'occasion d'affronter toi-même ce genre de manifestation.

Un large sourire étira la bouche de Jenny :

– Compris, maître ! J'obéirai.

Jenny Calder s'était toujours montrée effrontée. Vieux Gregory n'aurait jamais toléré une telle attitude de la part d'un apprenti. De toute façon, il n'aurait jamais accepté de former une fille. Tom, lui, ne parut nullement perturbé. Il prit la chose comme une plaisanterie. D'ailleurs, c'en était une.

– Dors bien, la taquina-t-il en retour, et méfie-toi des gobelins qui mordent la nuit !

Avec un petit rire, elle entra dans sa chambre et referma la porte.

J'avais craint que le voyage n'ait trop fatigué Tom. Mais il semblait en forme et, à peine la tête sur l'oreiller, il s'endormit. Moi, je restai étendue un long moment, à réfléchir. Avant notre arrivée, je m'inquiétais davantage de la créature de l'obscur qui avait labouré de ses griffes la porte de l'auberge et probablement celle de la ferme Fletcher. À présent, cette préoccupation était passée au second plan.

Ce qui me tourmentait, c'était les deux fantômes hantant la ruelle de la femme de Ralph et le bateau sinistre. Je n'arrivais pas à me les ôter de la

tête.

Le bateau, surtout. Je n'avais rien flairé d'aussi menaçant depuis plus d'un an.

OceanofPDF.com

LE NAVIRE DES DÉMONS

Après un petit-déjeuner tardif, la journée s'étira tranquillement, et nous dînâmes tôt. Tom et moi parcourûmes les alentours pour nous repérer, tandis que Jenny allait de son côté. La marée étant basse à midi, nous suivîmes un sentier vaseux à travers le marais jusqu'à la berge de la rivière. On voyait l'eau au loin, au fond du large estuaire ; de larges flaques scintillaient au soleil, l'air était chargé d'une odeur d'iode.

De l'autre côté de la rivière, on apercevait des maisons, trop distantes pour qu'on puisse bien les distinguer. C'était peut-être le village de Lytham ou un hameau situé près de l'Étang Noir. Je savais qu'ils étaient quelque part sur la rive nord, face à la mer d'Irlande.

À notre retour, la fille était assise sur un banc, devant l'auberge, en grande discussion avec Danny. Elle semblait douée pour se faire des amis. Mais elle quitta le garçon dès qu'elle nous vit, et nous entrâmes pour souper.

Alors que nous terminions notre plat de poisson aux petits pois, elle demanda :

– Quelque chose ne va pas, Alice ? Tu m'as regardée d'un drôle d'air, quand je parlais avec Danny. Ça te déplaisait, de me voir avec lui ?

Cette fille était décidément aussi directe qu'effrontée.

– Tu peux parler avec qui tu veux, jeune fille, ça ne me pose pas de problème.

– J'espère que tu le penses vraiment, reprit-elle d'un air triste.

Puis elle poursuivit en baissant la voix :

– Ma première vie a été si courte, je n'en ai pas beaucoup profité. Et qui sait ce que l'avenir me réserve ! Je veux profiter du temps qui m'est donné. J'aime être avec Danny, je suis heureuse en sa compagnie.

– Et quand tu devras le quitter pour repartir à Chipenden, tu seras heureuse ? lançai-je non sans provocation.

– Ne t'inquiète pas pour ça, répliqua-t-elle. Je repartirai à Chipenden quand le moment sera venu.

J'acquiesçai d'un signe de tête ; il n'y avait rien à ajouter. Jusqu'à preuve du contraire, cette fille était ce qu'elle prétendait être ; je devais l'accepter et m'efforcer de vivre en bons termes avec elle. Je notai que Tom s'était tenu en dehors de la conversation. Autant il se montrait intraitable face à l'obscur, autant il détestait les conflits, surtout avec les membres de sa famille. J'avais été très déçue qu'il ne me soutienne pas au temps où je me querellais avec ma fille et Wulf. Il s'était simplement efforcé d'apaiser les choses. Il était comme ça, et rien ne le ferait changer.

Nous nous mîmes en route à dix heures comme nous l'avions décidé, sous la conduite de Danny. Nous avions d'autant plus besoin de lui que la nuit était noire, sans lune ni étoiles pour éclairer notre chemin. De lourds nuages couvraient le ciel et des lambeaux de brouillard rampaient déjà à nos pieds.

Nous entrâmes dans Banks presque sans nous en apercevoir. Le village, plongé dans l'obscurité, ne comptait qu'une dizaine de maisons de chaque côté d'une route étroite ainsi qu'une auberge abandonnée, à en croire ses fenêtres et sa porte condamnées par des planches.

Nous tournâmes dans une ruelle, et Danny chuchota :

– C'est là. Les fantômes apparaissent généralement un peu plus loin, sous les arbres à gauche...

Gardant donc notre gauche, nous suivîmes le jeune homme en ralentissant le pas.

– Où est la maison de ta mère ? s'enquit Tom à voix basse.

– Plus loin, tout en haut de la rue. J'y courrai dès qu'on aura vu les fantômes.

Pointant le doigt, il souffla alors :

– Oh, regardez ! En voilà un !

Je distinguai une silhouette féminine lumineuse, à quelques pas, sous les arbres. Sa robe lui descendait aux chevilles et ses longs cheveux lui recouvraient les épaules. Bien que sans couleur, le spectre brillait avec une intensité inhabituelle.

– Je vous laisse ! lança Danny en nous saluant de la main.

Et il fila à toute vitesse.

Tom avança de quelques pas pour se placer sur la route du fantôme. Je voyais mieux la femme, maintenant. Jolie, âgée de trente ans à peine, mais son visage dévasté n'était qu'un masque de chagrin et les larmes lui coulaient jusque sur le menton.

Tom lui parla d'une voix douce et calme :

– Je dois te parler. Je suis ici pour t'aider et soulager ta peine. Un autre endroit t'attend, où tu seras en paix.

L'apparition ne répondit pas. Poursuivant son chemin comme s'il n'y avait personne devant elle, elle passa à travers le corps de Tom et continua d'avancer.

Tom se tourna vers Jenny :

– Ce n'est pas un fantôme ! C'est une ombre !

Un fantôme est une âme restée prisonnière de cette terre. En employant les mots appropriés, un épouvanteur réussit habituellement à la libérer. Un fantôme écoute ce que lui dit un septième fils de septième fils. Celui-ci lui demande de se rappeler un moment heureux de son existence ; cela suffit généralement à le faire disparaître. Tom était très doué pour ça, il avait sûrement perdu le compte des âmes en souffrance qu'il avait renvoyées vers la lumière.

Une ombre est tout autre chose. C'est ce qui reste de l'esprit d'un défunt déjà parti dans l'autre monde. C'est un fragment oublié d'un être chargé d'un tourment insupportable ou coupable d'un crime odieux. Le mineur et sa femme, dans la cave où Tom avait mis Jenny à l'épreuve, étaient des ombres. Et on ne communique pas avec les ombres. Elles suivent éternellement le même chemin, elles n'ont ni pensée ni réaction.

Un épouvanteur n'a aucune influence sur elles. Voilà qui ne plairait pas à Henry Jackson.

– Attendons encore un peu, dit Tom. Voyons si autre chose se passe, comme Danny l'a raconté.

L'ombre de la femme ne parcourut qu'une courte distance avant de revenir sur ses pas. Elle nous frôla, nous dépassa, totalement ignorante de notre présence. Puis elle s'enfonça sous les arbres, chaque pas l'éloignant un peu plus.

La femme de Ralph n'était plus qu'une enveloppe sans âme hantant la ruelle, répétant simplement le parcours qu'elle avait fait tant de fois quand elle attendait le retour de son mari. Mais comment les deux entités pouvaient-elles se retrouver, puisque Ralph s'était noyé bien loin d'ici ? Je ne me l'expliquais pas.

C'était un cas tout à fait nouveau.

Nous suivîmes l'ombre à distance. Soudain, une autre silhouette lumineuse apparut, celle d'un homme en habit de marin. Je pensais qu'ils s'arrêteraient, mais ils ne marquèrent qu'une brève pause avant de continuer, côte à côte, à une allure plus rapide. L'homme était-il une ombre, lui aussi ? Nous ne le saurions qu'en nous approchant.

Nous continuâmes à les suivre. Puis je ne les vis plus. Ils avaient quitté la ruelle pour emprunter le sentier menant au marais.

Nous prîmes le même chemin. Tom allait en tête, suivi par Jenny, et je fermais la marche. Nos chaussures chuintaient dans la boue et, parfois, une branche de la haie, sur ma droite, s'accrochaient dans mes cheveux. Il faisait si sombre que je ne voyais presque rien, sinon la forme lumineuse des deux esprits devant nous.

Nous marchions depuis une dizaine de minutes quand le ciel s'éclaircit comme si la lune s'apprêtait à apparaître. Or, nous allions vers le nord, ce qui n'était pas la bonne direction pour un lever de lune, et, de toute façon,

les nuages étaient bien trop épais. Un nœud me tordit l'estomac, car je devinais ce qui provoquait cette lueur.

Le bateau fantôme approchait.

Tout à coup, il fut devant nous, bien plus grand que je l'avais imaginé, avec ses trois mâts, ses gréements et ses voiles ferlées. Nous atteignîmes alors le bout du sentier vaseux.

Les deux silhouettes que nous avions suivies avaient disparu. Mais le bateau était là, amarré à un ponton de bois délabré. Sa lueur avait diminué, il était maintenant éclairé par une lumière d'un jaune maladif.

L'équipage nous fixait, et la description que Danny nous en avait faite était exacte. D'apparence humaine, c'étaient des êtres grossiers et échevelés, aux vêtements en lambeaux. Mais ce furent leurs regards qui captèrent mon attention. Ils luisaient de malveillance. Les membres d'équipage de ce navire nous haïssaient et nous voulaient du mal.

Mais qu'étaient-ils ? Des fantômes, des ombres ou autre chose ?

Danny les avait qualifiés de démons, un mot que les épouvanteurs emploient rarement car il est trop imprécis ; il recouvre des entités très diverses comme les bugganes, les harpies et les strigoï, ces vampires roumains.

Ces êtres démoniaques sont beaucoup plus puissants que les gobelins ; comploteurs et doués de parole, ils ont l'art de tromper les humains. Certains grandissent en puissance dans l'espoir de devenir des dieux, tandis que d'autres s'affaiblissent avant de disparaître. Le Fléau, qui fut emprisonné dans la crypte de la cathédrale de Priestown et retenu par une grille en argent, avait été un démon de ce type. Ayant été un dieu, il désirait le redevenir. Avant qu'il y réussisse, j'avais aidé Tom et Vieux Gregory à le détruire, au temps de ma jeunesse. À présent, je devais me concentrer sur ce qui se passait ici et maintenant.

Je comptai une vingtaine de ces silhouettes humaines émettant une lueur maléfique. Et s'ils étaient vraiment des démons, ils représentaient la plus dangereuse menace que notre monde ait connue depuis bien des années.

L'un d'entre eux attira soudain mon attention. Dominant tous les autres, il portait un manteau noir fermé au col, et son capuchon tiré bas sur le front dissimulait son visage. On ne voyait que ses yeux qui semblaient des boules de feu. Près de la créature encapuchonnée se tenait un autre démon de haute

taille doté de trois yeux, le plus gros au milieu du front. La créature au manteau noir leva alors la main pour retirer son capuchon. En découvrant son visage, je sursautai si violemment que je manquai perdre l'équilibre. Je reconnaissais cette face malveillante et ce large front d'où pointaient deux cornes incurvées.

C'était le Malin.

OceanofPDF.com

TOUT ÇA POUR RIEN

Un coup de tonnerre éclata au-dessus de nos têtes et, d'un coup, le bateau disparut.

Nous restâmes figés, fixant en silence l'espace vide. Pas un remous n'agitait l'eau étale, à croire qu'aucun bâtiment n'avait jamais été amarré au ponton. Immatériel comme l'ombre passée au travers du corps de Tom, il s'était dissous dans la brume.

Mais les entités qui s'étaient tenues sur le pont n'étaient pas des ombres, j'en étais certaine.

Tom fut le premier à retrouver la parole.

– Il ne fait pas bon s'attarder ici, déclara-t-il. Retournons à l'auberge et voyons quelles décisions prendre.

Nous regagnâmes le Taureau Noir d'un pas lourd. Arrivée dans la ruelle, je rejoignis Tom qui marchait en tête pour glisser ma main dans la sienne.

J'avais peur. Affronter le semi-homme à Salford s'était révélé très dangereux. Mais tout me criait que ce qui nous attendait était bien pire.

De retour à l'auberge, nous montâmes l'escalier le plus discrètement possible. Tom fit signe à son apprentie de nous suivre dans notre chambre. Là, nous nous assîmes tous deux sur le lit tandis que Jenny s'installait sur l'unique chaise.

– La femme dans la ruelle était sans conteste une ombre, commença Tom. Son compagnon, j'en suis moins sûr. Quant à l'équipage du navire, j'en doute. Ces êtres nous regardaient, ils étaient conscients de notre présence. En les qualifiant de démons, Danny ne doit pas être loin de la vérité. Les fantômes n'ont pas pour habitude de se regrouper ainsi.

Je m'étonnai que Tom ne mentionne pas la présence du Malin.

– Ce sont des sortes de démons, je n'ai pas d'incertitude là-dessus, approuvai-je. Une parfaite compagnie pour le Malin.

Tom ouvrit des yeux stupéfaits :

– Tu as vu le Malin ?

– Pas toi ?

Tom secoua négativement la tête. Le regard de Jenny passait de lui à moi, et j'y décelai une lueur d'effroi.

– Il était au milieu de l'équipage, dis-je. Il les dépassait en taille et ses yeux rougeoyaient, même si son visage restait dans l'ombre de son capuchon. Quand il l'a repoussé, dégageant cet énorme crâne, ces cornes... Je l'aurais reconnu n'importe où. C'était bien le Malin. Il est de retour, impossible de le nier.

Le Malin avait été jadis le plus puissant des Anciens Dieux et le maître de l'obscur. Tom l'avait détruit bien des années auparavant ; mais si des humains continuent de croire en une telle entité, celle-ci est alors capable de revenir.

– Et toi, Jenny, s'enquit Tom, tu l'as vu ?

– Non, seulement ces horribles marins, avec leurs regards effrayants. L'un d'eux avait un troisième œil, énorme, au milieu du front. J'étais terrifiée, mais je n'ai pas vu ce qu'Alice décrit.

– Il ne s'est peut-être montré qu'à toi, Alice, supposa Tom. En ce cas, pourquoi ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je avec un haussement d'épaules. Ce dont je suis sûre, en revanche, c'est que nous devons

retourner à Chipenden tant qu'il en est encore temps.

Les sourcils de Tom se froncèrent :

– Ça m'est impossible, Alice, tu le sais bien. Je n'ai jamais abandonné un travail en cours.

– Cette fois, c'est différent, tu ne le vois donc pas ? D'ailleurs, tu ne peux rien pour la femme ni pour son compagnon, qui est probablement une ombre lui aussi. Quant à ce navire spectral, comment comptes-tu t'en occuper ? Les hommes d'équipage ne sont pas de vrais fantômes, tu ne les persuaderas pas de partir vers la lumière. Ce sont des êtres démoniaques et immatériels contre lesquels ton bâton n'aura aucune efficacité. Alors, si le Malin est vraiment de retour...

Je le laissai méditer sur cette idée. Tom avait joué un grand rôle dans la destruction du premier des démons. S'il avait échoué, le Malin réincarné aurait arpenté la terre, créant une nouvelle ère d'obscurité. Désormais, cette menace planait de nouveau au-dessus de nous.

– As-tu capté quelque chose, Jenny ? l'interrogea Tom. Un indice de ce qu'ils avaient en tête ?

Cette fille avait-elle le même don d'empathie que la Jenny qui avait été l'apprentie de Tom quarante ans plus tôt ?

Elle secoua la tête :

– Ces monstres, sur le bateau, transpiraient la malveillance et la haine, mais je n'ai rien perçu de leur véritable nature ni de leurs intentions.

– Nous avons besoin d'une bonne nuit de sommeil, conclut Tom. Nous y verrons peut-être plus clair demain matin. Une chose est sûre : nous devons être là la nuit prochaine pour affronter l'être qui laboure de ses griffes la porte arrière de l'auberge.

Il se leva et sourit à Jenny :

– Va te coucher ! Nous reparlerons de tout ça demain.

La fille ne protesta pas. Elle nous souhaita une bonne nuit et se retira dans sa chambre.

Tom referma la porte derrière elle avant de pousser un long soupir.

– Eh bien ? fis-je.

– C’est seulement que... Alice, si le Malin est vraiment de retour, ça signifie que ma longue vie d’épouvanteur n’a été qu’une imposture. Tout ça pour rien !

Tant d’amertume me surprit :

– Tu es fatigué, Tom. Tu as accompli de grandes choses, au moins autant que Vieux Gregory, ce qui n’est pas peu dire. Non seulement tu as protégé le Comté du Malin pendant plus de quarante ans, mais tu as détruit nombre d’entités malveillantes. Tu as grandement fragilisé l’obscur, et ce n’est pas rien.

Il m’adressa un pauvre sourire :

– C’est vrai, Alice. Mais à peine suis-je venu à bout d’une créature de l’obscur qu’une autre surgit, encore plus puissante. Et maintenant, l’être le plus redoutable qui puisse exister semble de retour. Si c’est le cas, à ma mort, les choses seront pires qu’au temps où je suis devenu l’apprenti de John Gregory.

Mes efforts pour lui remonter le moral restèrent sans effet. Cependant, en dépit de ces tristes pensées, il s’endormit rapidement. Son organisme affaibli avait grand besoin de sommeil.

Ce fut moi qui restai éveillée la moitié de la nuit, l’esprit tout entier occupé par ce qui nous attendait.

Le petit-déjeuner fut silencieux ; au moins Jenny n’avait-elle pas perdu l’appétit ! Elle engloutit ses œufs au bacon comme si elle n’avait rien mangé depuis un mois.

Alors que nous nous apprêtions à remonter dans nos chambres, Henry Jackson s’approcha. Il empoigna une chaise et se joignit à nous d’autorité.

– Comment s’est passée la nuit dernière, monsieur Ward ? s’enquit-il. Avez-vous résolu le premier de nos petits problèmes ?

– J’ai le regret de vous dire qu’il ne s’agit pas d’un petit problème, répondit Tom. Je ne peux rien faire au sujet d’au moins un des deux esprits qui hantent la ruelle de Banks : ils sont ce que nous appelons des ombres. Ils sont inoffensifs, mais aucun épouvanteur ne saura les éloigner. Ce qui me préoccupe, c’est le bateau fantôme. Je n’ai encore jamais affronté un problème de ce genre, autant d’entités de l’obscur réunies en un même

endroit. Il existe sûrement un moyen d'en venir à bout. Mais, pour le moment, j'ignore comment procéder.

Jackson parut contrarié :

– C'est très décevant, monsieur Ward. J'en attendais davantage d'un épouvanteur aussi expérimenté et réputé que vous. Au moins avez-vous l'honnêteté de reconnaître vos limites. Et mon problème personnel ? Après cet échec, tenterez-vous tout de même de le régler ?

– Je ferai de mon mieux. Nous nous en occuperons cette nuit même.

– J'espère que vous aurez plus de succès, cette fois, dit Jackson, un soupçon d'ironie dans la voix.

Et sans rien ajouter, il se leva et regagna sa cuisine.

– Sa remarque était déplacée et grossière, s'exclama Jenny. Les gens n'ont pas la moindre idée de la difficulté de tâches comme les nôtres.

– Il est simplement inquiet pour son commerce, relativisa Tom. Mais tu as raison, Jenny. La plupart des gens n'imaginent pas les dangers que nous courons, et pas seulement nous, mais les communautés qui nous entourent. C'est peut-être mieux comme ça, sinon ils en perdraient le sommeil.

Tom s'efforçait simplement d'être compréhensif, ne voyant pas l'intérêt de se quereller avec Henry Jackson ; mais moi, j'avais été à deux doigts de lui dire ses quatre vérités.

– Eh bien, reprit Tom, il nous reste pas mal de temps avant la nuit. J'aimerais jeter un nouveau coup d'œil à ce ponton où nous avons vu le bateau amarré, mais cette fois à la lumière du jour.

Malgré le brouillard de la veille, le temps était au sec depuis une bonne semaine. Cependant, les averses typiques de la région étaient de retour, et nous marchâmes vers Banks sous une pluie battante.

Arrivée devant le ponton, je ne pouvais chasser de ma mémoire l'image du bateau fantôme. Les yeux flamboyants des marins continuaient de brûler dans ma tête. Je ne m'effraie pas aisément, mais j'étais heureuse de revoir les lieux à la lumière du jour, qui tiendrait éloignés les sinistres visiteurs de l'obscur.

L'estuaire était calme, l'eau seulement ridée par la pluie. En regardant vers la terre, je remarquai une chose qui n'avait pas attiré mon attention la

nuît précédente, cachée qu'elle était par les arbres et l'obscurité.

À présent, je la distinguai clairement. De l'autre côté du ponton s'élevait une bâtisse en bois qui penchait, comme prête à s'écrouler. Ce devait être un ancien entrepôt où on gardait les marchandises déchargées des bateaux. À en juger d'après le délabrement du quai, ses poutres brisées et ses planches à moitié pourries, commerce et prospérité avaient déserté les lieux depuis longtemps.

Nous approchâmes de l'entrepôt sans échanger un mot, en marchant dans un épais tapis de feuilles pourrissantes. Nous avions visiblement tous la même idée en tête : nous trouverions au moins là un abri contre la pluie.

À l'intérieur, il régnait une forte odeur de moisi. Il me fallut un moment pour que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Ce fut Jenny qui le vit la première. Elle poussa une exclamation en désignant le plancher.

Des empreintes allaient de la porte jusqu'au mur du fond, non pas des traces de boue mais des brûlures. Et elles n'avaient pas été faites par des chaussures ou des bottes.

Une forme de sabots s'était gravée dans le bois.

Le Malin était venu ici.

MON PÈRE, LE MALIN

Lorsque le Malin a un enfant avec une sorcière, leur rejeton peut avoir – sauf exception – deux apparences. Soit c’est un mâle et c’est un semi-homme, soit c’est une fille douée d’un haut potentiel de magie noire.

Je suis fille du Malin, il ne me servirait à rien de le nier. Avec une mère comme Lizzy l’Osseuse, ma destinée était toute tracée. Ayant été élevée par des parents adoptifs, j’ai longtemps ignoré la vérité sur mes origines. Lizzie m’a enseigné les arts obscurs pendant deux ans, mais ensuite, j’ai poursuivi seule ma formation.

J’aurais pu finir dans un des plus grands clans de Pendle. Bien que mon nom d’adoption soit Deane, je suis véritablement une Malkin. Une chose m’a sauvée : ma rencontre avec Tom Ward et la naissance de notre amitié. Je l’ai beaucoup aidé, mais il m’a aidée bien plus encore. Ma vie a commencé quand nous avons lié connaissance. Je l’ai déjà dit et je ne cesserai de le redire, car il n’y a rien de plus vrai.

Notre combat contre le Malin a duré des années. Et le premier signe de sa présence sur cette terre fut des marques de brûlures en forme de sabots sur des planchers, exactement semblables à celles que nous venions de découvrir dans l’entrepôt. Tom n’avait certainement pas mis ma parole en

doute quand j'avais déclaré avoir vu le Malin sur le bateau ; mais, maintenant, nous en avons la preuve.

Le Malin était de retour.

Certes, il représentait un danger pour nous et pour tout le Comté. Malgré tout, la situation n'était pas aussi grave qu'on aurait pu le penser. Aucun visiteur de l'obscur n'est capable de marcher sur terre à la lumière du jour. Et même après la tombée de la nuit, leur passage ne peut qu'être bref, par exemple quand ils sont convoqués par un conventus de sorcières. Néanmoins, si les clans parvenaient à se mettre d'accord, ils pourraient permettre au Malin d'apparaître à sa guise, même aux heures diurnes. Lors de leur dernière tentative, le Malin avait été détruit juste à temps pour empêcher qu'elle réussisse.

Or, il était de retour, plus puissant que jamais.

Tom et moi serions sa cible, c'était certain. Il chercherait à se venger en nous éradiquant. Je craignais qu'il ne nous ait attirés à Banks dans ce seul but. Je n'avais qu'un désir : quitter les lieux et regagner Chipenden au plus vite. Je le suggérai de nouveau à Tom ; comme je m'y attendais, il refusa.

Nous prîmes le chemin du retour, trop préoccupés pour parler. D'ailleurs, il n'y avait pas grand-chose à dire. Tout le Comté était menacé.

Quand nous entrâmes dans la ruelle, la fille demanda à Tom la permission d'explorer les environs un moment au lieu de rentrer directement à l'auberge.

– Sois bien prudente, Jenny, lui recommanda-t-il, et ne reste pas seule trop longtemps.

Je m'interrogeai à nouveau sur la personnalité de Jenny. Qu'est-ce qui la poussait à faire ça ? Moi, je n'avais qu'une envie : m'en aller d'ici, et j'aurais cru qu'elle ressentait la même chose.

Elle repartit donc dans l'autre direction. Cependant, son absence fut de courte durée. Elle revint à l'auberge moins d'une demi-heure après nous.

Il ne nous restait qu'à attendre la manifestation de la créature qui labourait et brûlait la porte de derrière à coups de griffes.

Halloween approchait, et cette date me rendait toujours nerveuse. Étant moi-même sorcière, je ne savais que trop à quel point elle renforçait les

pouvoirs de l'obscur. Malheureusement, je ne me sentais pas plus solide pour autant ; je rassemblai de mon mieux mes forces magiques. Il ne m'en restait plus beaucoup. J'espérais que ce serait suffisant.

Nous aurions pu nous séparer, Tom et la fille guettant à l'extérieur et moi à l'intérieur, près de la porte. Mais Tom ne voulut pas en entendre parler. Nous étions donc postés tous les trois dehors, dans la nuit froide, près du haut mur de pierre qui clôturait la cour. Le double portail qui ouvrait sur l'extérieur était verrouillé et renforcé par une barre de fer.

Il ne restait plus que quelques minutes avant l'arrivée de notre visiteur importun, Henry Jackson ayant déclaré que le tapage commençait sur le coup de minuit.

La cour était vide, à part quelques tonneaux à bière soigneusement alignés. C'était une de ces belles nuits claires comme on en a parfois dans le Comté ; la lune presque pleine nous offrait une vue parfaite sur la cour et la porte.

La température avait baissé rapidement après la tombée du jour, comme toujours en fin d'automne, et je commençais à frissonner. Je m'inquiétais pour Tom, je craignais qu'il n'attrape un rhume qui pourrait tourner en une affection plus grave.

Il n'y avait pas un souffle de vent, notre haleine montait en buée dans l'air froid. Soudain, un grognement bestial retentit dans le ciel, juste au-dessus de nous ; une violente bourrasque nous gifla, renversant deux des lourds tonneaux de bois et les envoyant rouler sur les dalles.

Après quoi, tout se passa très vite. Quelque chose nous avait rejoints dans la cour, quelque chose d'invisible. Il n'y eut ni griffures ni brûlures contre la porte. Au lieu de ça, un coup formidable brisa la serrure et envoya le battant rebondir contre le mur intérieur.

La créature apparut alors. Elle mesurait bien huit pieds de haut, et son corps était recouvert de fourrure. Elle nous faisait face, ses longs bras musculeux levés, ses énormes griffes déployées. On aurait pu la prendre pour un ours gigantesque, à deux détails près.

Sa face glabre était humaine, avec une large bouche, un long nez osseux et deux petits yeux cruels. Et des cornes jaillissaient de son large front. Ces cornes n'étaient pas spiralées comme celles des béliers et du Malin, mais longues et pointues. Des armes redoutables qui pouvaient donner la mort.

J'entendis alors le déclic de la lame rétractable, et Tom courut droit sur la créature, son bâton pointé vers le poitrail massif. D'un geste vif, la bête empoigna le bâton et l'arracha des mains de Tom qui perdit l'équilibre. La bête brisa le bâton en deux et jeta les morceaux loin de lui. Puis il abattit sur Tom les griffes acérées de sa main droite.

Tom roula sur lui-même, évitant de justesse le coup mortel. Mon cœur rata un battement, et je m'élançai. Plus j'approcherais de la créature, plus efficace serait ma magie.

C'est alors qu'une deuxième bourrasque m'envoya un tonneau dans les jambes. Je basculai par-dessus et n'eus que le temps de protéger ma tête de mes mains pour qu'elle ne s'écrase pas contre les dalles.

Je bondis sur mes pieds dans l'espoir de venir en aide à Tom.

Mais quelqu'un m'avait devancée.

Jenny s'était jetée sur la bête à la seconde où elle allait plonger ses griffes redoutables dans la gorge de Tom. Sa promptitude me laissa pantoise.

Bien que sa tentative ait échoué, Tom avait attaqué avec une vigueur d'homme mûr. Sans l'incroyable rapidité de son adversaire, il l'aurait frappé avec sa lame d'argent.

Quant à la fille, sa vitesse était stupéfiante. Elle semblait voltiger au-dessus du sol avec une grâce de danseuse. La lame de son bâton s'enfonça jusqu'à la garde dans l'œil gauche de la créature. Le sang jaillit, et la bête hurla. Jenny fit tourner la lame dans la plaie, la retira et l'enfonça dans la gorge velue.

J'étais près d'elle, à présent, et je lus sur le visage de la fille une intense concentration mêlée à une férocité telle qu'on en voit rarement sur une face humaine.

Jenny frappa pour la troisième fois, visant l'œil droit.

La lame n'atteignit pas sa cible. Avec un rugissement sauvage, la bête disparut.

Et la nuit redevint tranquille.

Tout en aidant Tom à se relever, je dis à la fille :

– Bravo, Jenny ! Tu l'as sauvé.

Pour la première fois, je l'avais appelée par son nom.

Comme nous rentrions à l'auberge, Henry Jackson vint à notre rencontre avec une lanterne.

– Es-tu blessée, petite ? demanda-t-il d'un air atterré, en découvrant le visage de Jenny couvert de sang.

Celle-ci lui adressa un large sourire :

– Ce n'est pas mon sang. Je lui ai crevé un œil.

– Votre apprentie a fait le gros du travail, on dirait, commenta Jackson, tandis que Tom reprenait son souffle, appuyé sur moi, les deux morceaux de son bâton brisé à la main.

– Elle s'est bien débrouillée, reconnut-il.

– Beau boulot, en effet ! Quand on n'est plus de la première jeunesse, on a besoin d'un bon apprenti pour faire les choses à notre place.

Un tel manque de respect me fit blêmir. J'évite généralement de rendre la monnaie de leur pièce aux impudents qui auraient mieux fait de se taire. Là, je ne pus m'en empêcher. Je lançai un sort, léger mais très efficace.

– Je crois que vous avez eu un petit accident, monsieur Jackson, dis-je en fixant la tache sombre qui s'élargissait sur le devant de son pantalon.

Ses yeux s'écarquillèrent de gêne et de surprise.

L'écartant alors sans ménagement, je m'engageai dans l'escalier.

LA BALLADE DE JENNY CALDER

De retour dans notre chambre, je remplis une cuvette d'eau et, à l'aide d'une éponge, je nettoyai de mon mieux le visage et les cheveux de Jenny. Puis je m'assis près de Tom sur le lit.

– Tu as vraiment fait du beau travail, Jenny, dis-je. Quelle vitesse ! J'ai cru que tu n'arriverais pas à temps pour sauver Tom, mais si !

Elle haussa les épaules :

– Je suis comme ça, c'est tout.

La Jenny que j'avais connue bien des années plus tôt avait déjà développé deux aptitudes particulières – et peut-être d'autres ; auquel cas, elle les avait bien cachées. D'une part, elle savait se rendre presque invisible. Ce n'était pas une *véritable* invisibilité, mais l'art de ne pas être repérée, ce qui était tout aussi utile. D'autre part, elle avait le don d'empathie.

Si cette incroyable rapidité était un troisième don, combien d'autres en possédait-elle ?

– Je ne pense pas l'avoir détruit, reprit-elle. Vous croyez qu'il va revenir ?

Elle marqua une pause avant de demander :

– C’était la même créature qu’à la ferme Fletcher ?

– J’en suis presque sûr, soupira Tom. Elle n’attaque pas le même jour, vous vous rappelez ? Mais la vraie question est : celui qui l’a envoyée l’enverra-t-il de nouveau ?

– Tu parles du Malin ?

Tom secoua la tête :

– Le Malin ne peut venir sur terre que si quelqu’un l’a convoqué. La nuit dernière, il a donc été convoqué, peut-être par le ou les mêmes qui ont envoyé cette bête dans la cour de l’auberge. Qui ? C’est ce qu’il nous faut découvrir.

– Qui ça pourrait être ? s’interrogea Jenny.

– C’est bien le problème. Un être, mage ou sorcière, doué d’une puissante magie ; plus probablement tout un conventus de sorcières. Mais Alice a raison, nous sommes en danger. On n’a pas été appelés pour un simple travail d’épouvanteur. Quelqu’un nous a attirés ici ; et on a mordu à l’hameçon...

J’étais moi-même arrivée à cette conclusion, bien qu’à contrecœur. L’idée d’avoir été dupés à ce point était difficile à digérer.

– Et si c’était Henry Jackson ? supposa Jenny. C’est lui qui a sollicité notre aide.

Tom ne répondit pas. Il contemplait d’un œil navré les morceaux de son bâton qu’il avait posés par terre, à droite de la porte. C’était son préféré, celui dont il se servait depuis au moins quinze ans. Il en avait possédé un qu’il aimait beaucoup, mais Wulf le lui avait emprunté des années auparavant et ne le lui avait jamais rendu.

– Ce peut être n’importe qui, dis-je. Que Jackson soit un homme détestable ne fait pas de lui un coupable. Néanmoins, Tom, tu penses qu’il vaut mieux quitter les lieux ? C’est aussi mon avis, je te l’ai déjà dit.

– Désolé, Alice, j’aurais dû t’écouter. Nous partirons à l’aube. De toute façon, il nous faut regagner Chipenden pour nous rendre à la ferme Fletcher.

Après le petit-déjeuner, nous rassemblâmes nos bagages et nous mêmes en quête de Henry Jackson. Nous le trouvâmes à la cuisine, discutant avec le cuisinier qui récurait les casseroles.

– Ah, vous voilà, monsieur Ward ! Vous repartez en courant, la queue entre les jambes ? ironisa-t-il.

– Nous ne courons nulle part, répondit sèchement Tom. Nous serons de retour dans moins d’une semaine pour surveiller de nouveau votre porte de derrière, au cas où la bête reviendrait. Mais, comme je vous l’ai dit, nous ne pouvons rien faire contre les fantômes de la ruelle. Quant au bateau, j’ai besoin de temps pour y réfléchir et chercher des informations qui pourraient nous aider. Quoi qu’il en soit, je viens vous régler le prix de notre séjour.

Henry Jackson leva les bras au ciel :

– Vous ne me devez rien. Votre apprentie a arrêté la bête ; elle aurait sans doute fini par entrer dans l’auberge, et je n’ose pas imaginer les dégâts qu’elle aurait faits. Pour ce que je vous dois, nous réglerons ça à votre retour, si le boulot est vraiment fait. Cela vous convient-il, monsieur Ward ?

– Ça me convient. Nous reviendrons dans une semaine.

Tom fit demi-tour et se dirigea vers la porte.

– Je compte sur vous ! lança Jackson à l’instant où nous sortions.

Danny, qui nous attendait à l’extérieur, s’avança vers Jenny, les bras ouverts comme pour l’embrasser. Or, à mon grand étonnement, elle fronça les sourcils et passa près de lui comme s’il était invisible. Tom et moi, nous saluâmes le garçon avant d’emboîter le pas à Jenny. Je m’apprêtai à l’interroger sur son attitude, puis j’y renonçai. C’était son problème, après tout.

Le soleil brillait dans un grand ciel bleu, et j’avais retrouvé le moral, pas mécontente de laisser derrière moi Henry Jackson et son Taureau Noir. Ne jamais revoir ni Banks ni Churchtown ne m’aurait nullement chagrinée. J’avais pensé dissuader Tom de revenir, mais la peur que j’avais ressentie la nuit précédente commençait à s’apaiser. J’avais été certaine qu’on nous avait attirés dans un piège ; je n’en étais plus aussi sûre.

Tom tenait son bâton brisé, qu’il avait tenté de réparer avec une ficelle. Jenny paraissait triste et vaguement irritée. Peut-être s’était-elle disputée avec Danny ?

Nous n'étions pas en route depuis une demi-heure que le brouillard commença à monter. En quelques minutes, le soleil disparut ; on n'y voyait plus à trois pas. Tom marchait toujours en tête, sans marquer la moindre hésitation, silhouette imprécise dans la brume.

J'entendais le bruit des vagues à notre gauche. La mer allait bientôt redescendre, se retirant lentement du marais vers l'estuaire de la Ribble. À notre droite s'étendaient les marécages entourant le lac. Bientôt nous nous enfoncerions jusqu'à la cheville dans une horrible vase noire et malodorante.

Je me réconfortai à l'idée que dans une autre demi-heure, nous aurions retrouvé un sol ferme. Mais ce ne fut pas le cas. Tom s'était arrêté, et des vagues lui léchaient les bottes. Quand nous arrivâmes à sa hauteur, je vis une forte houle monter de la gauche, nous barrant le passage.

Je pensai un instant que Tom s'était trompé de direction et nous avait conduits vers l'estuaire. Or, nous étions sur le bon sentier, et il y roulait des vagues qui n'auraient pas dû être là.

– La marée devrait bientôt refluer, dit Tom. Il va falloir attendre que la mer descende.

Ce ne fut pas une attente agréable. Nous devions rester debout, sans aucun endroit pour nous asseoir. Il faisait froid et humide, et marcher de long en large pour se réchauffer était impossible à cause de la vase collante.

Mais, bientôt, nous fûmes obligés de bouger parce que l'eau monta soudain derrière nous. Heureusement que nous nous étions retournés, sinon nous aurions été noyés à coup sûr. Les vagues surgissaient de l'estuaire, nous coupant toute retraite, et nous devions passer au travers si nous ne voulions pas être pris au piège. Le flot qui nous montait au-dessus des genoux nous bousculait si fort que nous avions du mal à rester sur nos jambes.

Nous réussîmes enfin à nous tirer de là, trempés et exténués. Craignant que Tom ne retombe malade et que son état ne soit pire qu'avant, je suggérai de retourner à Churchtown. Il accepta, Jenny aussi, et il nous apparut bientôt que nous n'avions pas d'autre choix que de regagner le Taureau Noir.

Le brouillard se dissipait quand nous arrivâmes, remplacé par une fine bruine venue du nord. Henry Jackson nous attendait devant la porte, les bras

croisés, un sourire narquois aux lèvres :

– Je ne vous espérais pas de retour si tôt ! Désirez-vous reprendre votre chambre ?

Tom hocha la tête.

– Je pensais que la mer descendrait, expliqua-t-il. Mais le sentier a vite été submergé et nous avons bien failli y rester.

– Les marées sont totalement imprévisibles, ici. Ce genre de chose se produit au moins une fois par an. Si j'avais su, je vous aurais mis en garde, monsieur Ward. Mais entrez vous sécher ! Reposez-vous, passez une autre nuit ici – à l'intérieur, pas dans la cour ! Vous rentrerez chez vous demain. Qu'en dites-vous ?

– C'est très aimable à vous, monsieur Jackson, le remercia Tom.

Je ne trouvai moi non plus rien à y redire, et nous nous installâmes dans nos anciennes chambres jusqu'à l'heure du dîner. Mais je n'aimais pas du tout la tournure prise par les événements. On aurait dit qu'ils conspiraient contre nous pour nous obliger à rester en ces lieux.

Nous nous assîmes à notre table habituelle pour souper et on nous servit une grosse portion d'un pot-au-feu si savoureux que je me serais volontiers resservie.

La bande des habitués était là. Certains étaient accoudés au bar, dans leurs vêtements de pêcheurs. D'autres discutaient bruyamment par petits groupes. Comme nous finissions notre repas, Danny entra dans la salle, sa guitare en bandoulière. Il prit position devant le rideau de la fenêtre, frappa une corde pour annoncer qu'il allait chanter, et le silence se fit aussitôt.

– J'ai composé une nouvelle chanson. Elle est dédiée à la jolie demoiselle assise là-bas, annonça-t-il avec un mouvement de menton vers notre table.

Ce n'était sûrement pas moi qu'il désignait, et la jolie demoiselle en question devint écarlate quand tous les regards se portèrent sur nous.

– Ma chanson s'intitule *La Ballade de Jenny Calder*, reprit Danny.

Il joua quelques accords d'introduction avant de se mettre à chanter, d'une voix encore plus profonde et mélodieuse que l'avant-veille. Il était en progrès.

*Une fille apprentie épouvanteur ?
Ce n'est vraiment pas son rôle !
Une fille ne peut rien contre l'obscur.
Qu'elle reste donc à ses casseroles !*

*Une fille ne peut combattre l'Enfer,
Une fille ne peut rien contre l'obscur.
Une fille ne peut affronter une sorcière,
Qu'elle apprenne plutôt la couture !*

Dans l'assistance, à part Jenny et moi, il n'y avait que des hommes. De gros rires et des sifflets d'approbation saluèrent ces deux premiers couplets. Mais ma colère s'apaisa en même temps que les rires dès le troisième couplet.

*Mais je suis septième fille de ma mère
Qui était une septième elle aussi.
Affronter l'obscur, je le puis.
Montrez-moi seulement comment faire !*

*Sois une épouse sage et fidèle,
Se moque Johnson, l'Épouvanteur.
Apprends à baratter le beurre !
Brinscall, lui, lance ses chiens sur elle !*

*Tom Ward, bien que plus gentil,
Refuse d'abord, lui aussi.
Il finit par changer d'avis.
Et son respect pour elle grandit.*

*Oui, sachez que mon nom est Jenny Calder,
Femme Épouvanteur, je serai la première !
Je suis prête à lutter, à travailler,
Un gobelin sera mon cuisinier.*

Les hommes applaudirent en tapant des pieds. Contrairement à ce qu'annonçaient les premiers couplets, cette ballade était un hommage à Jenny et à sa persévérance. Je pensais que cela lui ferait plaisir. Mais elle se leva, non plus rouge de gêne mais blême de colère. Les yeux flamboyants, elle quitta la salle sans un regard pour Danny.

– Cette chanson l'a bouleversée, glissai-je à Tom. Je vais tâcher de savoir ce qui ne va pas.

– Je monte avec toi, dit-il. Je me sens fatigué et un peu fiévreux. Mais ne t'inquiète pas, Alice ! Une bonne nuit de sommeil, et je serai requinqué.

J'espérais qu'il n'avait pas attrapé du mal. Il restait si fragile. Ce qui n'aurait été pour moi qu'un simple rhume pouvait le tenir plusieurs jours au lit.

Jenny s'était enfermée dans sa chambre, et il fallut toquer longuement à sa porte avant qu'elle se décide à ouvrir. À ses yeux rouges et gonflés, on voyait qu'elle avait pleuré.

– Viens dans notre chambre un moment, Jenny, lui dis-je. Nous avons à parler.

Une fois avec nous, elle commença à sangloter, aussi je la fis asseoir sur le lit, près de moi, et passai un bras autour de ses épaules. Tom s'installa sur la chaise, devant nous.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je. C'est la chanson qui t'a bouleversée à ce point ? Danny n'avait sûrement pas l'intention de te blesser.

– Et je crois, moi, qu'il a voulu se moquer et m'effrayer ! Cette chanson m'a fait comprendre que Danny n'est pas celui qu'il prétend être. Maintenant, j'ai peur de lui. Il y avait des choses, dans sa ballade, que je ne lui avais jamais dites.

– Lesquelles ? l'interrogea Tom.

– Il a parlé du gobelin cuisinier ; je ne lui en avais pas parlé.

– Ça n’a rien d’inquiétant. Des tas de gens sont passés dans la maison de Chipenden au fil des ans, de nombreux apprentis y ont vécu du temps de John Gregory. Certains sont devenus épouvanteurs, d’autres se sont tournés vers d’autres métiers. Les gens parlent, c’est bien naturel. Tout le monde sait que l’Épouvanteur de Chipenden a un gobelin à son service, pour garder la maison et le jardin, et préparer le petit-déjeuner.

Jenny secoua la tête :

– Il n’y a pas que ça. Comment sait-il que John Brinscall a lâché ses chiens sur moi ? Alice et toi, vous êtes les seuls à être au courant, et Judd est mort. Comment sait-il que l’Épouvanteur Johnson m’a refusée, lui aussi ? Ça s’est passé il y a plus de quarante ans.

Dans son désir ardent de devenir apprentie épouvanteur, Jenny les avait sollicités tous les deux et tous les deux l’avaient rejetée.

– Effectivement, j’ai cru que tu l’avais dit à Danny, admit Tom.

– Eh bien, je ne le lui ai pas dit ! répliqua-t-elle sèchement. Il a pêché ces informations au fond de mon esprit ou a utilisé une forme de magie noire pour connaître mon passé. Et vous savez quoi ? C’est un menteur ! Je déteste les menteurs ! Je suis allée faire un tour hier après-midi du côté de la maison où il dit que vit sa mère. Ce n’est qu’un cottage en ruines tout au bout de la ruelle. Il m’a trompée. Cet endroit me donne la chair de poule, et les gens qui y vivent aussi. J’espère qu’on pourra partir d’ici demain.

J’étais bien de son avis. Je sentais grandir la menace d’un danger.

ÉCRIT SUR UN MIROIR

Le lendemain matin, nous reprîmes la route de Chipenden tout de suite après le petit-déjeuner. Danny n'était pas dehors pour nous dire au revoir, ce qui fut un soulagement. Je n'osais imaginer la réaction de Jenny si elle l'avait vu.

Le soleil brillait, mais, de nouveau, le brouillard ne tarda pas à monter, bien plus épais encore que la veille. Au bout de dix minutes, on voyait à peine nos mains devant nos visages.

Le sol était encore plus boueux tant il avait plu pendant la nuit, et ce fut pire encore quand nous atteignîmes l'endroit où nous avions été surpris par la marée montante. Au moins, nous n'avions plus à craindre ce problème. On n'entendait que faiblement le bruit des vagues, sur notre gauche ; la mer était basse.

Au bout d'environ une heure de marche, je compris que nous ne serions pas de retour à la maison ce jour-là. Le roulement de la mer avait beau être lointain, ce son me troublait. Il me semblait venir de notre droite, pas de notre gauche. Puis le brouillard se leva et le ciel s'éclaircit. Alors, nous vîmes ce que nous n'aurions pas voulu voir.

Churchtown était devant nous, le clocher pointu de l'église abandonnée perçant les nuages bas. Nous étions revenus à notre point de départ.

– On nous a lancé un sort pour nous empêcher de partir, Alice, dit Tom. Tu y peux quelque chose ?

Nous fîmes halte et je me concentrai, les yeux fermés. Je connaissais un sort qui installe la confusion dans l'esprit de la victime, l'obligeant à tourner en rond, complètement désorientée. Celui-là, j'aurais pu le repousser. Il en existait un autre, bien plus redoutable, qui agissait sur le climat et les marées, déplaçait les chemins et rendait tout voyage impossible.

Je tâchai de sentir duquel il s'agissait ; puis je perçus la magie et j'eus un mouvement de recul. C'était bien ce deuxième sort, si puissant que même au temps de ma grandeur, je n'aurais pas juré être capable de le contrer. À présent, cela m'était impossible.

– C'est trop fort, dis-je. Je ne peux rien faire. Une magie de ce type n'a pu être lancée que par l'un des Anciens Dieux.

– Tu veux dire le Malin ?

– C'est plus que probable. Soit le Malin lui-même, soit une entité qu'il manipule.

– En ce cas, dit Tom, tentons de prendre la route d'Ormskirk.

Ormskirk n'était pas le chemin le plus court pour regagner Chipenden, mais tous ceux qui nous éloignaient de Churchtown me convenaient.

De ce côté-là, la route n'était pas boueuse, nous marchions à bonne allure sur un sol ferme. Au bout de dix minutes, cependant, le brouillard s'était reformé. Étant dans les terres, nous n'avions plus à craindre la marée, et rien ne nous laissait penser que nous n'étions pas dans la bonne direction. Je commençai vraiment à croire que nous échapperions au sort.

Puis, une heure plus tard, le brouillard se dissipa ; devant nous, le clocher pointu dominait les maisons de Churchtown.

Tom eut un haussement d'épaules fataliste, et nous continuâmes notre route. Le temps changeait à mesure que nous progressions ; le vent se leva, des nuages noirs montèrent de l'estuaire. L'obscurité se faisait plus profonde à chaque pas.

Henry Jackson nous attendait devant l'auberge, et il n'était pas seul. Il s'avança vers nous, suivi par une dizaine de pêcheurs. Entendant des pas dans mon dos, je me retournai. D'autres arrivaient par-derrière.

– Je peux vous offrir une nouvelle nuit d’hospitalité, dit Jackson. Mais je crains que, cette fois, elle ne soit pas aussi confortable.

Je reçus alors un coup violent à l’arrière de la tête, et je sombrai dans les ténèbres.

Je suis solide comme une paire de vieilles bottes en cuir. Mais l’objet qui m’avait frappé était aussi dur que mon crâne. Je revins à moi avec une forte migraine, allongée sur le dos, incapable de bouger.

Je compris aussitôt pourquoi : j’étais ligotée des épaules jusqu’aux genoux avec la chaîne d’argent de Tom, jambes et bras immobilisés. Pour me garrotter proprement, il aurait fallu davantage d’*envergure*, comme l’appellent les épouvanteurs : la chaîne aurait dû me fermer la bouche pour m’empêcher de lancer un sort nécessitant une vocalisation. Sans doute avait-on sous-estimé mes pouvoirs.

Ceux qui me pensaient finie avaient à la fois raison et tort. Si ma magie avait baissé, j’avais encore de beaux moments. Lorsque vous êtes vieille, on vous suppose diminuée, ce qui présente des avantages mais se révèle parfois blessant. Un jour, un fermier à la vue basse m’avait offert de m’aider à monter des escaliers. J’aurais pu le distancer facilement, mais je n’en avais pas pris ombrage et m’étais contentée de refuser poliment.

La chaîne ne me causait aucune douleur tant que je ne bougeais pas. J’avais toujours bénéficié d’une bonne résistance à l’argent, meilleure que celle de la plupart des sorcières, mais il m’était difficile de m’en libérer. Serrant les dents, je réussis à me mettre à genoux. Je découvris alors une sorte de débarras, sans doute quelque part dans l’auberge, où s’entassait tout un bric-à-brac. Le sol étant fait de planches et non de dalles, je n’étais probablement pas au sous-sol.

Il y avait une lourde porte de chêne, certainement verrouillée, ainsi qu’une fenêtre étroite fermée par des barreaux verticaux et dépourvue de vitre. Les barreaux servaient probablement à empêcher les gros buveurs du coin d’emporter les tonneaux. À l’extérieur, il faisait complètement noir ; il devait être autour de minuit ; tout était silencieux. Aucun bruit ne venait non plus de l’intérieur ; j’étais maintenant convaincue d’être dans l’auberge.

L’air qui passait par la fenêtre était glacial, et je m’inquiétais pour Tom. S’il était enfermé dans une pièce similaire, le froid risquait de lui tomber

sur la poitrine. Puis je pensai à Jenny et la plaignis de tout mon cœur. Si je n'arrivais pas à nous sortir de là, son apprentissage et son existence elle-même seraient sans doute aussi courts que les précédents.

J'aurais pu me traîner jusqu'à la fenêtre pour voir ce qu'il y avait dehors. Ou jusqu'à la porte pour tenter de la faire bouger. Mais la chaîne me rendait tout mouvement difficile, cela m'aurait coûté trop d'efforts. Je préfèrai donc économiser mes forces pour le lendemain. Je m'allongeai sur le dos et m'obligeai à dormir à l'aide d'un soupçon de magie, juste assez pour être sûre de me réveiller avant l'aube.

J'ouvris les yeux à l'heure prévue et effectuai des rouleaux sur le sol pour arriver juste sous la fenêtre. Malgré la douleur, je me remis sur mes pieds et regardai dehors.

Je voyais l'église et la place du village, et j'en déduisis que j'étais retenue au premier étage de l'auberge. Il n'y avait personne, mais quelque chose, au centre de la place, attira aussitôt mon attention.

C'était un gros tas de bois et de fagots. Aurais-je été prisonnière des instances ecclésiastiques, j'aurais pensé qu'on les avait installés à mon intention. Mais l'église était fermée et désaffectée ; il n'y avait ni prêtre ni Inquisiteur à Churchtown.

Alors, à qui ce bûcher était-il destiné ?

Peut-être le coup que j'avais reçu sur la tête m'avait-il embrouillé les idées. Sinon, j'aurais deviné aussitôt la vérité. Ce ne fut qu'une bonne heure plus tard qu'elle me sauta soudain à l'esprit. Sans doute à cause de l'arrivée d'un groupe de femmes. Elles étaient treize, et mon flair m'apprit aussitôt que c'étaient des sorcières, même si je n'en reconnaissais aucune. Mais pas de doute, c'était tout un conventus. Elles firent halte et fixèrent le tas de bois comme si elles voulaient l'enflammer d'un seul regard.

Ce qui me confirmait leur présence, c'était la date du jour : nous étions le 31 octobre, où les sorcières célèbrent l'un de leurs quatre principaux sabbats, Halloween.

Elles allaient convoquer le Malin, qui surgirait à minuit au milieu des flammes. Le conventus lui ferait allégeance en se prosternant devant lui, en reconnaissance de sa suprématie. En retour, il leur accorderait de nouveaux pouvoirs. Du moins en était-il ainsi d'ordinaire, mais je suspectais que, cette nuit, ce serait différent.

Nous allions être offerts au Malin. Nous allions le rejoindre dans les flammes.

Un nouveau groupe de sorcières arriva alors. Elles ne faisaient pas partie des clans de Pendle ; leurs tenues révélaient qu'elles étaient d'un autre pays, loin au sud.

C'était des sorcières de l'Essex.

Je m'assis, le dos à la fenêtre, ruminant ces informations. Au cours des années passées, j'avais travaillé avec Tom à détruire le Malin. Nous l'avions attiré sur la terre et, avec l'aide de Vieux Gregory et de Grimalkin, nous l'avions empalé sur des pieux au fond d'une fosse avant de lui couper la tête. Cette tête, Grimalkin l'avait conservée dans un sac et avait combattu, seule, pour la tenir hors de portée de nos ennemis et les empêcher de la réunir à son énorme corps.

Même si certaines sorcières de Pendle avaient été impliquées dans l'affaire, la plupart de nos adversaires étaient originaires de l'Essex.

Les Anciens Dieux ont le pouvoir de revenir si leur culte se perpétue. C'était probablement ce qui s'était passé. Là-bas, en Essex, les clans de sorcières avaient rappelé le Malin à force de croyance et de magie noire. Maintenant, elles projetaient de rétablir sa puissance.

Pas étonnant, alors, que ses soutiens aient comploté pour nous attirer ici, où il nous ferait payer, à Tom et moi, nos actions passées. Henry Jackson avait accompli les souhaits du Malin.

Vieux Gregory ne craignait plus rien de lui, il était mort à la bataille de la Pierre des Ward. Mais qu'en était-il de Grimalkin, la tueuse ? L'avait-il affrontée dans l'obscur ?

C'était une intrépide, Grimalkin, et une combattante féroce. Elle avait haï le Malin dès l'enfance, détestant sa façon de contrôler son clan. Elle refusait toute proximité avec lui. Pour cela, elle avait accepté un sacrifice : si une sorcière a un enfant avec le Malin, il ne peut plus jamais l'approcher, sauf si elle le lui permet. C'est ce qu'elle avait fait. Après la naissance, le Malin a un unique droit de visite auprès de la mère, pour examiner son rejeton.

Or, Grimalkin avait mis au monde un petit garçon parfaitement normal. Elle aima cette petite créature fragile et sans défense. Elle aima être mère. Mais sous ses yeux horrifiés, le Malin s'était emparé de son fils et lui avait fracassé la tête contre un rocher.

Dès lors, elle n'eut plus qu'un seul but : détruire le Malin.

Elle avait savouré un début de revanche lors d'un sabbat de sorcières où le clan Deane avait allumé un brasier pour y attirer leur seigneur. Grimalkin observait de loin quand les treize membres du conventus, se tenant par la main, avaient fait cercle autour du feu.

À minuit, les flammes étaient passées de l'orange au rouge, et le Malin s'était matérialisé au milieu, avec son corps couvert d'une épaisse fourrure noire, ses cornes de bélier et sa longue queue. Sa taille, qu'il modifiait à son gré, dépassait de trois fois celle d'un humain pour impressionner les Deane. C'était une grosse erreur, car il offrait ainsi une meilleure cible à Grimalkin. Elle avait forgé trois lames d'argent, et elle s'apprêtait à faire ce que personne avant elle n'avait osé tenter.

Grimalkin s'avança pour attaquer.

Elle projeta sa première lame, qui frappa le Malin en pleine poitrine.

Ses deux autres lancers ne furent pas aussi réussis, mais ils s'enfoncèrent tout de même dans le corps velu. Le Malin hurla de douleur. Mais quand Grimalkin s'approcha, il fut forcé de disparaître, selon la loi qui lui interdisait de côtoyer la mère d'un de ses enfants sans l'aval de celle-ci.

Cela avait créé une telle confusion parmi les Deane que Grimalkin avait pu disparaître dans l'obscurité. On envoya trois tueuses à ses trousses ; elle les abattit toutes les trois.

Dès lors, Grimalkin s'était entraînée sans relâche, perfectionnant son art du combat. C'est ainsi qu'elle avait éliminé Kernolde, la tueuse des Malkin, et pris sa place.

Grimalkin était morte, à présent. Elle avait cependant le pouvoir de quitter l'obscur aux heures de nuit. Depuis sa mort, elle nous avait secondés à plus d'une occasion, Tom et moi, pour éliminer nos ennemis communs. Mais elle n'avait pas répondu à mes appels depuis de nombreuses années.

Or, à cet instant, j'étais si désespérée que je décidai d'essayer encore une fois.

Le miroir est l'un des moyens de communication employés par les sorcières. Lorsque le lien a été établi dans le passé, il suffit de souffler sur le verre et d'écrire un message sur la buée.

J'avais repéré un fragment de glace brisée près de la porte, guère plus grand que ma paume, mais posé dans le bon sens sur le sol poussiéreux ; cela suffirait. J'étais devenue très habile à force de pratiquer ce mode de communication, je pouvais même utiliser la surface de l'eau.

Je roulai jusque-là, plaçai mon visage au-dessus du morceau de miroir et soufflai dessus. À cause de mes bras ligotés, je dus écrire mon message à la tueuse avec la pointe de ma langue. Ce n'était pas facile, et je m'appliquai de mon mieux.

La buée disparut, mais je ne vis pas apparaître le visage de Grimalkin. Je soufflai de nouveau, écrivis une deuxième fois. Il n'était pas nécessaire de lui préciser ma position : si elle était vivante, elle me localiserait facilement.

Grimalkin, aide-nous !

*Le Malin est de retour. Cette nuit, on va nous
offrir à lui, Tom et moi, en sacrifice.*

Alice

J'attendis. Aucune trace sur le miroir. Le visage de Grimalkin n'apparut pas. Je fis un troisième essai. Puis j'abandonnai.

Je ne voyais qu'une seule raison à cette absence de réponse.

Grimalkin avait été détruite.

PAUVRE TOM

Désespérée, je m'allongeai sur le dos et fermai les yeux. J'essayai de dormir, en vain. Finalement, j'entendis au-dehors des cris et des chants. Toujours entravée par la chaîne d'argent, je roulai de nouveau vers la fenêtre à barreaux.

Ayant péniblement réussi à me remettre debout, j'observai ce qui se passait sur la place.

D'autres sorcières étaient arrivées, une bonne centaine, autrement dit huit ou neuf conventus réunis. C'était donc plus qu'une simple assemblée pour nous sacrifier au Malin. Était-ce dans l'espoir d'accomplir ce que les sorcières de Pendle tentaient en vain depuis de longues années ? Rétablir définitivement le règne du Malin de sorte qu'il puisse arpenter librement la terre ?

Nous le saurions sûrement la nuit suivante. De nouveau, je me tourmentai sur le sort de Tom et de Jenny. Mes geôliers ne m'avaient apporté ni eau ni nourriture, et j'avais la bouche desséchée. Ne pouvant rien faire pour améliorer ma situation, j'utilisai de nouveau un soupçon de magie pour m'aider à dormir, en programmant mon réveil dans l'après-midi.

Mais je fus tirée de mon sommeil bien plus tôt par les bruits montant de l'extérieur. Le volume des cris, des rires, des chants était celui d'une foule

encore plus importante qu'auparavant. Un coup d'œil par la fenêtre me laissa stupéfaite. C'était au moins trente conventus de sorcières qui s'étaient rassemblés, ainsi que quelques hommes. Des petits groupes s'étaient formés. Le brasier, au centre, me parut plus important encore ; on avait dû y ajouter du bois.

L'entreprise était énorme, et je n'avais plus de doute. On n'attendait pas qu'une simple visite du Malin. Ce sabbat d'Halloween allait célébrer sa prise de pouvoir sur la terre.

Un nouvel âge de ténèbres allait s'ouvrir.

Il me restait un dernier espoir – un moyen que je n'utiliserais qu'avec grande réticence et seulement en ultime ressort.

J'allais convoquer Wulf.

Je me reprochais toujours ce qui s'était passé entre ma fille, Wulf et moi. C'était à cause de moi que les choses avaient mal tourné. Au début, j'aimais vraiment ce garçon, qui nous avait sauvé la vie, à Tom et à moi. Rien qu'à cause de ça, je pouvais lui pardonner beaucoup.

Mais Wulf avait changé. Ce n'était pas sa faute. Il avait été tué par un serviteur de Circé, une déesse malfaisante. Pourtant, ce n'était pas la fin. À cette époque, il apprenait à maîtriser ses pouvoirs de tulpan grâce à son nouveau maître, Hrothgar, qui l'avait entraîné à créer à son tour des tulpas, ces pensées faites chair qui peuvent vivre une existence indépendante. Wulf était exceptionnellement doué, et il habitait le corps de certaines de ses créations après que le sien eut été enterré. Pour lui, passées les premières difficultés, c'était devenu aussi facile que d'enfiler un nouveau vêtement.

L'un de ces tulpas avait la forme d'un loup ailé. Un autre était semblable à lui avant sa mort. Et je connaissais ma fille. Tilda était amoureuse de lui, en dépit du fait qu'il n'ait plus rien d'humain.

Tilda avait d'abord accompagné Wulf chez son premier maître, l'Épouvanteur Johnson, pour combattre les sorcières de Pendle. J'avais tenté de l'en dissuader, mais je n'avais pas fait usage de magie pour l'empêcher de partir. L'aurais-je fait que je n'y aurais sans doute pas réussi. Tilda avait une volonté de fer. De plus, le sang de Tom et le mien coulaient dans ses veines ; elle était déjà une puissante sorcière.

Tandis que mes pouvoirs déclinaient, les siens ne cessaient d'augmenter.

Quand ils revinrent quelques mois plus tard, satisfaits de ce qu'ils avaient accompli – les sorcières de Pendle avaient vu leurs pouvoirs sérieusement diminués –, nos querelles entre mère et fille commencèrent, à coups de mots blessants. Wulf faisait de son mieux pour rester en dehors de nos disputes, mais quand il devait prendre parti, naturellement, il soutenait toujours Tilda. Cela finit par envenimer mes relations avec Tom. Lui aussi s'efforçait de se tenir à l'écart, mais quand nous nous retrouvions tous les deux, il me suppliait de me montrer plus tolérante.

Un nuage de colère planait en permanence au-dessus de nos trois têtes, Tom s'occupait à faucher la pelouse pour ne pas se mêler de nos affaires. Wulf et Tilda finirent par repartir.

Et cette fois, ils ne revinrent pas, à croire qu'ils s'étaient volatilisés. Qu'ils ne tentent même pas de nous contacter, Tom et moi, me faisait mal. Comment ma propre fille pouvait-elle se comporter comme ça ?

Je ne les ai plus jamais revus depuis. Presque trente années se sont écoulées, et mon amertume n'a cessé de grandir. Dans mon cœur, je n'avais plus de fille.

Cependant, si ma fierté me l'interdisait, j'avais encore le moyen de les contacter. J'avais donné autrefois à Wulf un miroir, lui assurant que s'il était en danger, je viendrais le secourir. Possédait-il encore ce miroir ou non, cela n'avait pas d'importance. N'importe quelle surface réfléchissante suffirait une fois le lien établi.

Je n'avais jamais imaginé que ce serait *moi* qui l'appellerais à l'aide.

Je soufflai de nouveau sur le verre et j'écrivis sur la buée avec la pointe de ma langue.

Wulf,

*Tom et moi sommes captifs d'un rassemblement
de conventus. Il va convoquer le Malin cette nuit*

*même à Churchtown, sur la rive sud de l'estuaire
de la Ribble.*

Alice

Je ne fis aucune allusion à Jenny. Tom lui avait peut-être parlé d'elle, mais Wulf ne l'avait jamais rencontrée.

Or, le visage de Wulf n'apparut pas. J'attendis, sans obtenir de réponse. J'avais espéré qu'en dépit de mes différends avec Tilda, Wulf accepterait de m'aider. Je craignis soudain que tous les deux aient été tués ou emprisonnés quelque part. Sinon, serait-il assez cruel pour refuser d'entendre mon appel ?

À moins qu'ils ne fussent partis pour un pays étranger, trop loin pour lui permettre de nous rejoindre à temps. Quoique, dans ce cas, il aurait au moins répondu.

J'avais fait de mon mieux. J'avais appelé Grimalkin. J'avais ravalé ma fierté pour tenter de joindre Wulf. Aucun des deux ne s'était manifesté.

Il me restait une dernière chance.

C'était un sort difficile et rarement utilisé, qui entamerait dangereusement mes faibles réserves d'énergie. Mais je n'avais pas le choix.

Je lançai donc le sort, puisant au plus profond de moi-même. Maintenant, dès que Wulf approcherait d'une surface réfléchissante, miroir, flaque d'eau ou simple bassine d'eau, il y lirait mon message.

J'eus de la visite.

La porte s'ouvrit et Henry Jackson entra, accompagné du jeune Danny.

L'aubergiste était tiré à quatre épingles, comme toujours, portant une chemise d'un blanc immaculé, un pantalon noir et des chaussures si bien cirées que, lorsqu'il s'avança vers moi, je vis mon reflet sur le cuir luisant. Danny, vêtu en habit de pêcheur selon son habitude, affichait le même large sourire dont il avait si souvent gratifié Jenny.

Jackson me frappa les côtes avec la pointe de sa chaussure :

– Regarde-moi, sorcière ! Regarde-moi quand je te parle ! Le temps est venu de recevoir ce que tu mérites. Voilà des années que tu infliges impunément de graves dommages à ceux que nous servons. Croyais-tu échapper éternellement au châtement ? L'Épouvanteur Ward est aussi coupable que toi ; nous lui procurerons la mort la plus douloureuse possible. Quant à la mioche qui vous accompagne, nous nous en débarrasserons avant qu'elle devienne une nouvelle épine dans notre chair. Nous vous réservons un traitement spécial, à la fille et à toi. Vos âmes rejoindront directement l'obscur. Ceux qui vous accueilleront là-bas sauront quoi faire de vous.

Ces paroles m'emplirent d'une immense tristesse. Certes, je craignais les tourments qui m'attendaient, mais plus encore ce qui avait fait planer toute ma vie une ombre mortelle sur mon existence avec Tom. Nous avions été heureux ensemble sur cette terre, et la mort allait rompre ce lien. Tom n'avait cessé d'agir pour le bien, et malgré son sang de lamia, il partirait vers la lumière, tandis que je serais condamnée à l'obscur. Nous serions séparés, sans aucun espoir de nous revoir jamais.

C'est alors que Danny s'approcha. Son visage, penché sur moi, se modifia. Son apparence avenante n'était due qu'à la *séduction*, un puissant sort d'illusion. À présent, je le découvrais tel qu'il était. Sa face étroite était recouverte d'écailles d'un bleu sombre, et un troisième œil, deux fois plus gros que les autres, s'ouvrait au milieu de son front. C'était un des démons qui s'était tenu sur le bateau, à côté du Malin.

– Eh bien, vieille sorcière, dit Jackson, j'espère que la vue de mon compagnon te procure autant de stupeur que d'effroi ! C'est un prince de l'obscur, rien de moins, et un de tes parents, le fils préféré du Malin dont la force grandissante a joué un rôle majeur dans la restauration des pouvoirs de son père.

Ne m'ayant fait qu'une courte visite pour le seul plaisir de jubiler devant ma peur, ils me laissèrent à mes pensées. Je n'avais jamais eu connaissance de ce fils du Malin. Les rejetons mâles qu'il avait avec une sorcière étaient habituellement des semi-hommes. Il existait toutefois des exceptions. Le bébé de Grimalkin avait été tout à fait humain, c'est pourquoi son père l'avait tué. Il y avait certainement d'autres enfants du Malin très différents, comme ce démon à trois yeux. Peut-être sa mère n'était-elle pas une sorcière ?

Peut-être était-ce une déesse de l'obscur comme Circé ?

Et ce qu'il avait dit de Jenny me laissait perplexe. Qu'avait-elle fait pour qu'ils soient si persuadés qu'après sa mort, elle rejoindrait l'obscur plutôt que la lumière ? Elle avait côtoyé le démon qui avait pris l'apparence d'un charmant jeune homme. La déception qu'elle avait ressentie aurait-elle suffi à la damner ? Ou y avait-il une autre raison ?

Un mystère de plus à résoudre.

Je retournai régulièrement à la fenêtre pour voir ce qui se passait sur la place. À chaque fois, le nombre de sorcières augmentait, dans un vacarme de cris et de hululements. Un vilain petit bâtard vint pisser sur le tas de bois, ce qui me fit sourire. C'était profaner le trône du Malin ! Une sorcière l'écarta d'un coup de pied.

À la nuit tombée, j'interrompis mes observations. Mais vers onze heures, j'entendis le crépitement du feu et vis des étincelles monter dans le ciel.

Il était presque minuit quand on vint me chercher. Henry Jackson resta à l'écart, un sourire affecté aux lèvres, laissant le sale boulot à deux pêcheurs costauds. Le démon aux trois yeux ne parut pas.

On me fourra une boule de tissu sale dans la bouche, qu'on fixa autour de mon visage avec un double enroulement de corde. On ne cherchait pas à m'empêcher de lancer un sort : bien des sorcières, sur la place, capables de flairer ma magie, pouvaient constater à quel point elle était affaiblie. Le bâillon ne servait sans doute qu'à me faire ravalier mes insultes, car je n'aurais sûrement pas marché à la mort sans leur dire ma façon de penser.

On me poussa en bas des escaliers, on me traîna par la porte de l'auberge jusque sur la place, au milieu d'un chaos de cris, de chants et de danses. Au-dessus de la horde de sorcières déchaînées brillait une grosse lune ronde, qui répandait sur la scène sa lumière blafarde. Le feu ronflait déjà et lançait des étincelles dans le ciel nocturne. Des sorcières me crachèrent à la figure tandis qu'on me traînait à travers la cohue jusqu'au bord du bûcher, mes souliers pointus raclant le sol.

Là, on me redressa, et je crus que mon cœur s'arrêtait quand je vis le pauvre Tom, le visage contusionné, les cheveux poissés de sang, un œil à demi fermé. On l'avait cruellement tabassé.

Jadis, à cause du sang de lamia hérité de sa mère, il leur aurait fait payer le prix fort pour une telle violence. Quand sa vie était menacée, il se transformait en une créature moitié humaine moitié lamia, douée d'une force et d'une férocité telles qu'il se serait aisément libéré après avoir massacré ses ravisseurs. Mais ce don s'était affaibli avec l'âge, tout comme ma magie. La dernière fois que cette métamorphose s'était produite remontait à tant d'années que je n'avais aucun espoir d'y assister de nouveau.

Puis j'aperçus Jenny, illuminée par les flammes, les yeux gonflés de larmes. Son visage ne portait pas de trace d'ecchymoses, mais il avait été labouré d'un coup d'ongles pointus : cinq sillons sanglants lui balafrèrent la joue et lui laisseraient de profondes cicatrices. Certes, à présent, elle n'avait plus de raison de s'en désoler ; son avenir était plus que compromis. Et si Jackson avait raison, une fois dans l'obscur, nous affronterions des épreuves bien pires qu'une mort douloureuse.

Ni Jenny ni Tom n'étaient ligotés. Ceux qui les détenaient ne les considéraient sans doute plus comme dangereux, car ils tenaient à peine sur leurs jambes.

Tom tenta de m'adresser des mots que je devinais de réconfort, mais ils se perdirent dans le vacarme, et je ne les entendis pas. Cependant, les cris frénétiques diminuaient peu à peu, et les sorcières entamèrent un chant à l'unisson. Minuit allait sonner, elles convoquaient le Malin.

Dès qu'il apparaîtrait, on nous pousserait certainement dans les flammes en guise d'offrande. Après toutes les épreuves que nous avons traversées, je trouvais dur à accepter que nos vies se terminent ainsi.

Le chant se fit chaotique quand chaque sorcière se mit à maudire ses ennemis, avide d'absorber les pouvoirs de l'obscur accompagnant l'apparition imminente du Malin.

Les flammes du bûcher passèrent du jaune à l'orange, puis au rouge, et les sorcières resserrèrent leurs rangs dans l'attente de ce moment. Je frissonnai autant de peur que de colère en voyant le Malin se matérialiser. Il était tellement prévisible ! Comme d'ordinaire, il avait choisi son aspect le plus impressionnant. Sa taille était telle que les flammes atteignaient à peine ses genoux. Des cornes de bélier ornaient son énorme tête et sa longue queue velue se balançait derrière lui. Son corps était recouvert d'une

épaisse fourrure noire, et il me sembla que ses yeux semblables à des charbons ardents plongeaient droit dans les miens.

Nos ravisseurs se saisirent alors de nous pour nous pousser vers le bûcher.

Tom gronda, Jenny hurla.

Je me débattis désespérément, mais je perdais mon temps. Mes forces m'avaient abandonnée. Je sentais déjà la brûlure du feu sur mon visage. Dans un instant, ma peau se couvrirait de cloques. Je n'étais plus qu'une vieille femme qui allait se transformer en torche. Ma chair et mes os ne seraient bientôt plus que cendres dispersées par le vent.

Pourtant, mon sort me laissait indifférente. Je ne pensais qu'à mon pauvre Tom, lui qui avait combattu l'obscur sa vie entière.

Le dernier Épouvanteur ne méritait pas de finir ainsi.

OceanofPDF.com

Le Récit de Wulf

Presque trente ans plus tôt

OceanofPDF.com

UNE PORTE MYSTÉRIEUSEMENT CLOSE

— Tu n’as aucun respect pour ton père et moi, Tilda. Sinon, tu m’écouterais et tu ne partirais pas encore une fois alors que je te le déconseille.

J’étais dans le jardin de Chipenden, mais les voix portaient jusqu’à moi. Tom, un peu plus loin, s’occupait à faucher l’herbe. Il ne regarda pas dans ma direction. Nous nous efforcions l’un et l’autre de ne pas intervenir dans les constantes querelles entre Tilda et sa mère. Je savais qu’il les supportait aussi mal que moi. J’avais beau inciter Tilda à se calmer et à montrer un peu plus de respect, elle ne tenait aucun compte de mes conseils.

Néanmoins, ni Tilda ni moi ne pouvions accepter les exigences d’Alice. Elle estimait sa fille trop jeune pour entretenir une relation avec moi, elle n’aimait pas nous voir passer tant de temps ensemble. Elle en avait assez de nos aventures et exigeait de Tilda qu’elle reste encore au moins un an à la maison. Quant à moi, j’étais censé partir pour poursuivre ma formation auprès de Hrothgar. En plus de progresser dans mon entraînement de tulpan, cela me permettrait de mieux les aider dans leur combat contre l’obscur.

Nous avions rogné les griffes des sorcières de Pendle, mais elles réussiraient sûrement à se regrouper... Et les autres aussi.

Je n'entendis pas la réponse de Tilda, mais une porte claqua, et je la vis sortir, rouge de colère. Elle marcha vers son père à grands pas furieux, et je la suivis.

Tom la serra dans ses bras :

– Cela signifie, je suppose, que tu vas partir avec Wulf.

Puis il me tapota l'épaule :

– Soyez bien prudents ! Et prenez soin l'un de l'autre !

Nous acquiesçâmes tous les deux.

– Nous reviendrons vous voir dans quelques semaines, lui assura Tilda.

Et c'est ainsi que nous quittâmes Chipenden.

Nous regagnâmes l'entremonde de Hrothgar sans échanger un mot, aussi renfrognés l'un que l'autre. J'en voulais à Tilda, car elle était autant à blâmer que sa mère. Pourquoi ne cessaient-elles pas de se lancer des paroles blessantes ? Aussi notre voyage fut-il morose.

Nous atteignîmes les abords du repaire de Hrothgar, prêts à quitter le Comté. En approchant de l'entrée secrète marquée par deux grands sycomores, je jetai un coup d'œil vers le cottage juste à côté. J'aperçus un visage, à travers la dentelle du rideau, celui de Mère Martha. La servante tulpa de Hrothgar, qui lui servait de lien avec l'extérieur, nous observait. Elle assurait habituellement notre ravitaillement au village.

Dès que nous eûmes franchi la limite marquée par les deux sycomores, tout changea. Les nuages sombres montés de l'ouest disparurent, remplacés par le ciel rouge de l'entremonde. Le vent, qui nous malmenait au point de m'arracher mon capuchon, tomba d'un coup.

Nous traversâmes le bois rapidement, dans la crainte des énormes bêtes qui gardaient le domaine. Hrothgar nous avait assurés qu'il n'y aurait pas de danger ; malgré tout, j'étais tendu à chacun de mes retours. Les circonstances ne seraient peut-être pas toujours les mêmes.

J'avais tort de m'inquiéter. Il y eut des grognements, des piétinements lointains de lourdes pattes, mais rien ne s'approcha ; bientôt, l'imposante demeure apparut dans une trouée d'arbres.

Une fois de plus, je contemplai le repaire de Hrothgar. Le pont en forme d'arche qui enjambait les douves ornementales menait à une large pelouse en contrebas. Au-delà, un long escalier de pierre montait jusqu'à la maison. Elle était extraordinairement grande, percée de deux rangées de fenêtres à meneaux laissant supposer un étage. En réalité, il n'y avait qu'un rez-de-chaussée. Hrothgar était un géant, et lorsqu'il se tenait debout, ses yeux arrivaient à la hauteur des fenêtres supérieures.

Comme nous franchissions le pont, Tilda me saisit soudain la main et la serra. Je la lui serrai moi aussi. Avec ce geste, nous nous pardonnions l'un l'autre. Nos différends ne duraient jamais très longtemps.

– C'est fini, la bouderie ? demanda-t-elle en souriant.

– C'est fini, confirmai-je en lui rendant son sourire.

Nous longeâmes le sentier surélevé qui traversait la pelouse avant de nous engager dans l'escalier. Il y avait plus de cent marches pour arriver devant la porte, qui était telle que dans mon souvenir : en bois poli, ornée de bas-reliefs et d'une largeur normale, mais deux fois plus haute qu'une porte ordinaire pour permettre le passage à Hrothgar.

Je levai le poing, m'apprêtant à frapper. Je n'en eus pas besoin, la porte s'ouvrit et le géant filiforme apparut dans l'encadrement, le regard baissé vers moi.

Pas plus gros qu'un homme de corpulence normale, il était presque deux fois plus grand, d'où son corps d'une maigreur extrême. Il était vêtu à la manière des moines, d'une longue robe noire à capuchon. Ses mains aussi étaient d'une largeur étonnante.

Dans une face tout à fait humaine, les yeux brillaient d'intelligence, et son nez en bec d'aigle lui donnait un faux air de prédateur.

Certes, ni Hrothgar ni moi n'étions plus humains depuis longtemps. Nos corps d'origine étaient morts et nos âmes habitaient désormais les tulpas que nous avions créés. Mais rien, dans notre apparence, ne le laissait supposer.

Il ne nous reconnut pas tout de suite, et je craignis que nous ne soyons importuns. Puis, un large sourire illuminant son visage, il se pencha pour poser les mains sur mes épaules.

– Bienvenue, Wulf ! s'exclama-t-il. Bienvenue, Tilda !

Il s'écarta, nous invitant d'un geste à entrer.

Il nous accompagna jusqu'aux chambres que nous avions occupées précédemment et nous y laissa en nous priant de le rejoindre quand nous serions prêts.

– Vous êtes juste à l'heure pour le souper. Je vous attendrai dans la salle à manger, lança-t-il.

Je retirai mes bottes pour ne pas tacher de boue le plancher luisant et les trois tapis en laine de mouton. Puis je me lavai le visage et les mains dans la cuvette qui avait été laissée sur la table. La chambre avait été préparée, comme si Hrothgar avait anticipé notre retour. Sans doute s'était-il transformé en quelque créature ailée pour nous surveiller de loin.

Tilda et moi gagnâmes la salle à manger ensemble. La porte en était grande ouverte. Je frappai cependant, par politesse, et Hrothgar nous invita à entrer. C'était la salle où nous dînions dans les premiers temps où j'avais habité la maison aux innombrables pièces. Elle était meublée de deux tables et de trois chaises, en fonction de la taille des hôtes.

Nous nous assîmes à nos places et Hrothgar à la sienne, conçue pour le géant qu'il était. Les assiettes blanches et les couverts étaient également assortis à nos proportions respectives. Des plats fumants de légumes et de poissons, apportés par des serviteurs tulpas, nous attendaient.

– Servez-vous, nous invita Hrothgar. Nous discuterons quand nos appétits seront satisfaits.

C'était une de ses particularités : il parlait rarement en mangeant. Se nourrir occupait toute son attention.

Nous emplîmes donc nos assiettes de filets de truite, de pommes de terre au beurre et de carottes. Le dîner fini, il se leva et nous pria de le suivre.

– Allons dans la bibliothèque, dit-il, nous y serons mieux pour envisager l'avenir.

Tilda et moi avons passé de longues heures dans cette bibliothèque, et un changement nous sauta aux yeux. Les hautes étagères couvertes de livres étaient toujours là, ainsi que les échelles mobiles qui permettaient de les atteindre. Il y avait la table et les chaises où nous nous installions, Tilda et moi, pour travailler ensemble. Mais je remarquai un autre meuble, sous les deux hautes fenêtres : un gros fauteuil au dossier inclinable, capitonné et

recouvert de cuir noir, parfaitement adapté à la taille de Hrothgar. Le géant filiforme s'y installa confortablement tandis que nous reprenions nos places habituelles.

Puis un détail attira mon regard : le bâton de Tom Ward était toujours appuyé contre le mur, là où je l'avais laissé des mois auparavant, avant de quitter la maison avec Tilda dans l'intention de rendre visite à Tom et à Alice. J'avais prévu de rapporter ce bâton à son propriétaire, et cela m'était sorti de l'esprit. En vérité, ce n'était pas urgent, Tom possédait des bâtons de rechange.

Hrothgar désigna l'objet :

– Tu ne devais pas le rendre à l'Épouvanteur Ward ?

Quelque chose dans le ton de sa voix me laissa entendre qu'il s'attendait à ce que je le fasse sans tarder. Or, il n'y avait jamais fait allusion lors de nos précédentes visites.

– Sommes-nous arrivés au mauvais moment ? demandai-je.

– Je ne te mentirai pas par politesse, Wulf. J'ai des problèmes urgents à résoudre, de gros problèmes ; je ne pourrai pas vous accorder toute l'attention que vous méritez. Sachez, cependant, que vous êtes les bienvenus. Simplement, vous devrez étudier seuls la plupart de temps. Quand ma tâche sera terminée, Wulf, nous reprendrons ton entraînement comme d'habitude. Y a-t-il quelque chose à quoi tu veuilles travailler jusqu'à ce que je sois libéré ? Cela devrait me prendre une semaine tout au plus.

– Oui, voilà un moment que j'envisage un sujet d'étude sans avoir encore avancé. Le moment est sans doute venu de m'y mettre. Le nombre de tulpas à ma disposition est limité. J'aimerais en développer de nouveaux.

– Combien de tulpas captifs possèdes-tu ? me questionna-t-il.

Le corps humain que j'habitais à ce moment-là était une copie de celui dans lequel j'avais grandi. Je pouvais également prendre la forme du loup ailé, celle de l'archange Raphaël et celle de saint Quentin qui savait ouvrir toutes les serrures. Je n'y avais ajouté récemment qu'une version de moi-même plus âgée et plus imposante, armée et cuirassée. Je l'avais nommée le *guerrier*.

– Cinq seulement, dis-je à Hrothgar. Quand j’ai combattu Circé, j’en ai rapidement convoqué d’autres, mais je ne les ai habitées que brièvement, sans les contrôler parfaitement. Depuis, je n’y ai ajouté que ce guerrier que vous connaissez déjà.

– Tu pourrais envisager de doubler ce nombre, approuva-t-il. Je n’ai pas de conseils à te donner sur les formes à choisir. J’insiste cependant sur un point : en tant que tulpan, tu devras être prêt à affronter parfois des ennemis d’une puissance formidable, et à en payer le prix.

– Des ennemis comme Circé, commentai-je.

Il hocha la tête :

– Oui, je parle de la déesse. Et, bien que ce danger soit maintenant derrière nous, il s’en présentera certainement de nouveaux. Nous, les tulpan, attirons l’attention d’adversaires redoutables. Nous attisons leur jalousie, peut-être même se sentent-ils outragés par nos capacités de création. Qui sait ? Mais Circé n’est pas la première puissante entité avec qui mes relations n’ont pas été des plus cordiales. La plupart de tes tulpas sont capables de se défendre. Ceux qu’il te reste à développer devront être de vrais attaquants, comme ton nouveau guerrier. Tu vois ce que je veux dire ?

– Tout à fait. Je pensais le métier d’épouvanteur particulièrement dangereux ; là, ça me paraît bien pire.

– Ça pourrait l’être, mais pas toujours. Je ne me mets jamais en danger comme le fait un épouvanteur. Et je ne suis que rarement au contact de l’obscur. Je me considère plutôt comme un érudit, un chercheur de connaissance et de vérité, dont l’acquisition est ma seule récompense.

J’acquiesçai en silence. Moi aussi, j’étais empli de curiosité et aussi assoiffé de connaissance qu’un universitaire. Je restais toutefois intéressé par ce que les épouvanteurs tels que Tom Ward accomplissaient. En combattant activement l’obscur, ils assuraient la sécurité du Comté. J’avais été apprenti quelque temps, et cela m’avait paru l’esquisse d’une bonne direction. Ma conscience me disait que je pouvais utiliser les talents que j’avais acquis pour le bien de tous.

Hrothgar se leva :

– Je vais vous laisser, maintenant, Wulf et Tilda, et retourner à mes propres obligations. Venez travailler ici quand vous voudrez ; lisez,

réfléchissez, rêvez ! Mais, d'abord, allez dormir, vous devez être fatigués par le voyage. Demain, quand vous serez prêts, allez au Temple et exercez votre imagination.

Il faisait référence au Temple des Rêves, la salle servant à la création des tulpas nommés « spectraux ». Tous les tulpas captifs étaient des spectraux. Mais, dans une autre salle, des matériaux comme de la poussière, des os et du sang servaient à fabriquer des « tendineux ». C'était ceux-là que Hrothgar utilisait comme serviteurs, et je m'étais promis de ne jamais créer de tendineux.

Ce type de tulpa ignorait tout de sa véritable nature. S'il la découvrait, il commençait aussitôt à se désintégrer et cessait d'exister, non sans avoir ressenti d'abord une angoisse insupportable en comprenant ce qu'il était. Je ne voulais en aucun cas créer un être qui endurerait de tels tourments.

Du moins le pensais-je à cette époque.

Comme je me trompais !

Après un bon temps de sommeil, nous retrouvâmes Hrothgar à la salle à manger pour le petit-déjeuner. Nous appelions ainsi ce premier repas, même si, dans l'entremonde, rien ne permettait de distinguer le jour de la nuit. Le ciel restait uniformément rouge, couleur de sang.

Hrothgar semblait préoccupé, plongé dans ses pensées ; nous n'échangeâmes donc que de rares paroles. J'avais cependant une chose importante à lui demander.

– Autrefois, dis-je, quand je suis parti après mon premier séjour auprès de vous, j'ai eu un choc : quatorze ans s'étaient écoulés dans le monde des humains ! Pourriez-vous, s'il vous plaît, user de votre magie et faire en sorte que le temps passe ici au même rythme qu'à l'extérieur ?

Quand j'étais arrivé en ces lieux pour y commencer ma formation, Tilda n'était encore qu'un bébé. À mon retour à Chipenden, après ce qui m'avait semblé quelques semaines, j'avais découvert une jeune fille. Je ne voulais pas revivre ça. Lors de notre dernière visite, cela n'avait pas posé de problème.

– Ne crains rien, Wulf, j'y veillerai. La première fois, j'étais sous l'emprise de Circé. C'est à cause de cette déesse malfaisante que la durée

s'est distordue ainsi. Cela ne se reproduira pas. Désormais, je garde le contrôle. Quand une heure passe dans cet entremonde, une heure passe au-dehors.

Tilda était capable, elle aussi, de manipuler le temps. Mais Hrothgar était le maître de ces lieux, et je trouvais juste de lui en laisser l'initiative. J'étais heureux d'être rassuré sur ce point.

Sur ces mots, il nous laissa terminer notre repas et partit s'occuper des tâches importantes qui le préoccupaient. Je me demandais de quel ordre elles pouvaient être, mais j'avais décidé de ne pas l'interroger. Ce n'étaient pas mes affaires. S'il voulait me mettre au courant, il le ferait.

Nous gagnâmes ensuite la bibliothèque, et le bureau où était stocké le matériel d'écriture. Je portai jusqu'à notre table une bouteille d'encre, une plume et quelques feuilles de papier. Puis, m'étant assis, je réfléchis aux formes de tulpas que je pourrais créer et les notai à mesure.

Pendant ce temps, Tilda consultait des ouvrages traitant d'autres sujets. Elle était toujours avide d'élargir ses connaissances et de renforcer sa magie. Je ne me sentais pas particulièrement inspiré ; je notai tout de même les rares idées qui me passaient par la tête.

Un grand chien de chasse combatif.

*Une créature capable de vivre sous terre –
voire de s'enterrer.*

*Une entité aquatique qui n'aurait pas besoin
de respirer.*

J'eus beau fixer le papier, rien d'autre ne me venait. Peut-être valait-il mieux ne pas insister ? Je pouvais commencer avec un de ces concepts en attendant l'inspiration.

À peine avais-je pris cette décision qu'une image fulgura dans ma tête, et je sus qu'elle était bonne. Je possédais déjà une forme de loup ailé. Mais, au lieu d'un grand chien, pourquoi ne pas créer un véritable loup tulpa ? Ce serait une bête puissante, capable de dépasser en vitesse n'importe quel adversaire à quatre pattes – et même un humain à deux jambes si nécessaire. Un tel corps pourrait se révéler très utile.

Sauf qu'il n'y avait plus aucun loup dans le Comté – du moins, à ma connaissance. Un tel animal attirerait aussitôt l'attention ; qu'il entre dans une ville, et ce serait la panique. Alors, pourquoi pas un chien ? Un petit bâtard qu'on croirait abandonné et qui passerait inaperçu, même au beau milieu d'un marché. Après tout, quoi qu'en pensât Hrothgar, mes tulpas n'avaient pas forcément besoin d'être tous des combattants. Face au danger, juger de la situation sans se faire repérer par des ennemis potentiels pouvait se révéler très utile.

Là-dessus, je me levai et proposai une promenade à Tilda.

– Pour aller où ? demanda-t-elle.

– N'importe où, dis-je avec un haussement d'épaules.

Mais, avant de quitter la bibliothèque, je voulus jeter un œil sur une chose qui m'intriguait. C'était une tentation à laquelle j'avais résisté bien des fois. Maintenant, ma curiosité l'emportait.

Je l'avais montrée un jour à Tilda : une porte verrouillée qu'on ne voyait pas de là où nous étions. J'avais tenté de l'ouvrir, en vain. Je me dirigeai vers une porte de la bibliothèque parfaitement ordinaire, qui, elle, n'était pas fermée.

Tilda comprit aussitôt mon intention.

Nous entrâmes dans un long couloir étroit dépourvu de fenêtre ; de courtes torches étaient fixées aux murs. Notre présence activa automatiquement la magie de Hrothgar, et elles s'allumèrent, éclairant le corridor d'une vive lumière jaune.

La mystérieuse porte close, peinte en noir, était adaptée à la taille du géant filiforme. Elle fermait le corridor et n'avait ni serrure ni poignée. Taillée dans un bois compact, elle était renforcée par des plaques de métal qui ôtaient tout espoir de la défoncer d'un coup d'épaule.

Je m'en approchai lentement et, sur une impulsion, je devins saint Quentin. Étendant mon long bras osseux, j'appuyai ma paume contre le battant. Un mécanisme invisible cliqueta, comme lors de ma précédente tentative, quand cette porte fermée m'avait résisté pour la première fois.

J'insistai une minute, sous le regard de Tilda. Je ne m'attendais pas vraiment à réussir, mais un frisson de peur me courut le long du dos. Je retirai la main aussitôt, traversé par la soudaine intuition qu'une chose dangereuse était tapie derrière cette porte. Tilda, elle aussi, avait essayé de l'ouvrir et avait échoué. Voilà qui recelait un mystère.

Un entremonde est parfois un pont entre l'univers humain et les Enfers. Il était fort possible que ce corridor soit une entrée vers l'obscur. Auquel cas, pourquoi Hrothgar avait-il une telle porte dans sa demeure ? Il avait été jadis sous l'emprise de la déesse Circé. Était-ce l'explication ?

Redevenu Wulf, il me vint une idée – tout aussi effrayante que la première.

– Jusqu'à présent, dis-je à Tilda, je supposais que cette porte empêchait qui que ce soit, habitant ici, de passer. Mais c'est absurde. À part nous, la seule personne qui y ait accès est Hrothgar lui-même. Il est beaucoup plus probable que le mécanisme bloquant l'ouverture serve à empêcher quiconque d'entrer *dans la maison*.

– C'est tout à fait toi, ça, se moqua Tilda. Toujours à chercher joyeusement les embrouilles ! Cette porte empêche sans doute les petits curieux dans notre genre de fourrer leur nez dans ce qui ne les regarde pas ! Hrothgar a le droit d'avoir une vie privée, non ?

– Tu as sans doute raison, admis-je. Ce qui m'étonne, c'est l'incroyable puissance de ce verrouillage. Même sous la forme de saint Quentin, l'ouverture m'est refusée.

PISSEUR

Cinq jours s'écoulèrent, pendant lesquels je travaillai avec acharnement dans le Temple des Rêves tandis que Tilda étudiait à la bibliothèque.

Finalement, assis devant la table, le menton sur les mains, les yeux fermés, je fis remonter un souvenir. Au monastère, les moines chargés de la cuisine devaient sans cesse chasser des chiens errants que la faim rendait sournois. Il y en avait un, plus hardi que les autres, un petit bâtard au poil gris ; je me le rappelais bien parce que sa queue maigre m'évoquait plutôt celle d'un rat. Il était d'ailleurs aussi rusé et téméraire que ces vilaines créatures.

Ce petit chien avait une autre caractéristique : il n'aboyait jamais, poussant seulement parfois un bref grognement. Il était également connu pour pisser dans tous les coins, une habitude peu hygiénique qui répugnait aux moines.

Je l'ai vu une fois sauter sur l'un d'eux pour lui arracher un morceau de pain des mains. Le moine l'avait chassé, et le petit chien avait laissé tomber le pain. Puis il s'était faufilé entre les jambes du moine et, avant que celui-ci ait eu le temps de réagir, avait bondi sur la table, saisi entre ses dents une pièce de viande posée sur un plat et s'était enfui avec sa proie. Le petit malin s'était servi du pain pour obtenir ce qu'il voulait *vraiment*.

Je me concentrai pour tenter de créer ce bâtard, m'efforçant de le revoir clairement dans ma tête. Il m'avait été plus facile de créer le loup ailé que Raphaël, mon premier tulpa captif. À force d'entraînement, j'avais développé mes talents, et je vis bientôt en imagination le petit chien, exactement comme dans mon souvenir, jusqu'au détail de sa queue de rat.

Je comptai lentement à rebours, de cinq à zéro, une astuce que Hrothgar m'avait enseignée pour parfaire l'image. Quand j'arrivai à zéro, je pris une grande inspiration et ouvris les yeux.

J'entendis un léger halètement : le petit chien était à mes pieds et me regardait, la langue pendante. Son image ne persista que quelques secondes ; néanmoins, j'avais amené à l'existence mon nouveau spectral. J'étais légèrement déçu de ne pas avoir vu par ses yeux, preuve que j'aurais créé un tulpa captif partageant une parcelle de mon âme. Mais chaque chose en son temps, c'était un bon début.

Plus tard, au cours du dîner, prenant le risque de mécontenter Hrothgar en me mêlant de ce qui ne me regardait pas, je l'interrogeai sur la porte noire.

– Une porte verrouillée ferme le bout d'un couloir qui part de la bibliothèque, dis-je. Qu'y a-t-il derrière ?

Tilda me lança un coup d'œil furieux. Je ne l'avais pas prévenue de mon intention. Je savais qu'elle aurait aimé que je lui en parle avant. C'est bien pourquoi je ne l'avais pas fait, elle m'en aurait certainement dissuadé.

Hrothgar continua de mâcher lentement, comme s'il n'avait pas entendu la question. Finalement, il posa sur moi un regard courroucé.

– Tu ferais mieux de te concentrer sur les tâches dont nous avons convenu plutôt que de fourrer ton nez dans des affaires qui ne te concernent pas, répondit-il sèchement.

C'était certes son droit de refuser de répondre, mais le ton qu'il avait employé me déplut. Être traité de cette manière, surtout devant Tilda, m'irrita au point que je le défiai :

– Quand vous avez feint d'être mort et m'avez laissé l'intégralité de votre domaine, je l'ai exploré de fond en comble. J'ai découvert cette porte et tenté de l'ouvrir. À ce moment-là, je pouvais considérer qu'elle m'appartenait, non ? Depuis, ce mystère ne cesse de m'intriguer.

Cette conversation me rappelait à quel point il m'avait déçu ; bien que sous la contrainte, il s'était comporté de telle sorte que Tilda aurait pu mourir entre les mains malfaisantes de Circé.

– C'était certainement excusable, alors, reprit-il d'un ton radouci. Mais la situation a changé. Tu es venu ici de ta propre initiative, en réponse à mon invitation à poursuivre ton entraînement. Je suis heureux de t'y aider. Toutefois, vous êtes mes hôtes, et j'attends de vous que vous respectiez mes règles. Tiens-toi loin de cette porte, Wulf. Cela vaut aussi pour toi, Tilda. Je vous interdis de vous en approcher.

J'acquiesçai de la tête :

– Nous vous obéirons. Comme vous l'avez dit, nous sommes ici chez vous. Ce qui concerne cette porte est votre affaire, et je n'irai pas fureter. Mais, étant curieux de nature, j'ai bien du mal à me sortir une telle énigme de la tête.

Hrothgar repoussa son assiette et se leva en soupirant :

– Pour ta sécurité autant que pour la mienne, Wulf, réfrène ta curiosité. Si tu réussissais à ouvrir cette porte, nous le regretterions tous. Il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer, des choses auxquelles il ne faut même pas penser.

Le lendemain matin après le petit-déjeuner, je me rendis directement au Temple des Rêves pour continuer à travailler sur le chien tulpa.

Cela s'avéra plus facile que la veille. Une fois de plus, quand j'ouvris les yeux, je découvris le tulpa qui me regardait en agitant la queue. L'instant d'après, je fus empli d'un agréable sentiment de réussite, car je voyais par les yeux de l'animal. Et je fixais une chaise vide !

Le tulpa que j'avais été, qui semblait un humain de chair et de sang, avait disparu. J'avais créé un nouveau tulpa captif ! Et avec quelle facilité ! J'ouvris la bouche et tentai d'aboyer. Il ne sortit de ma gorge qu'une espèce de grognement. C'était exactement ce que j'avais prévu.

J'appelai le tulpa, Pisseur.

Je courus trois fois autour de la table, tout excité. Puis je commençai à explorer mes nouveaux sens. Dans le corps du loup ailé, j'avais goûté le plaisir de voler, et la première chose que j'avais remarquée était l'acuité de

ma vue. Je me découvrais capable non seulement d'observer de petits objets situés à une grande distance, mais aussi de visionner les courants de l'air, qui m'apparaissaient en différentes teintes. Je voyais les chauds courants bruns qui me portaient très haut, ce qui avait grandement augmenté mes capacités de vol.

Maintenant, dans le corps du petit bâtard, ma vue n'était guère meilleure ; le vrai changement, c'était mon odorat. Il ne restait que de faibles émanations de mon tulpa humain, mais je détectais les fumets appétissants venus de la cuisine et, plus éloigné, le parfum de la pelouse et des arbres entourant le domaine.

Encouragé par ce succès, je décidai de créer un nouveau loup tulpa.

Ce qui se révéla encore plus facile. Me rappelant mon inquiétude à l'idée qu'il n'y avait plus de loup dans le Comté, et que la présence d'un tel animal attirerait par trop l'attention, je le dotai d'une fourrure la plus sombre possible, de sorte qu'il soit presque invisible, à la nuit tombée, pour circuler dans la campagne.

Je l'appelai Dent Noire.

Même si nos relations continuèrent d'être cordiales au cours de la semaine qui suivit, je sentis un net refroidissement dans le comportement de Hrothgar envers moi. Je le vis peu, mais, lors de nos rencontres, il m'offrait une mine renfrognée plus souvent qu'un sourire amical.

Il fallut bientôt mettre les choses au clair : un matin, il entra dans la bibliothèque et s'assit sur le grand fauteuil en nous adressant seulement un bref signe de tête. Tilda et moi lui rendîmes son salut avant de nous replonger dans nos écritures. En plus de développer mes tulpas, je continuais de rassembler des informations sur mes nouveaux talents. Mais, agacé de voir qu'il me fixait en silence, je lui posai brusquement une nouvelle question.

– Martha, le tulpa qui vit dans le cottage et s'occupe de vos courses au village, est-ce la même qui vous servait avant que Circé vous fasse prisonnier ? Ou n'est-ce qu'une copie à l'identique, dont la présence n'étonnera personne au village ?

Lors de mon premier retour dans l'entremonde, Mère Martha et les autres serviteurs tulpas avaient disparu. Un seul était resté, le semi-homme qui

m'avait montré la tombe de Hrothgar en prétendant que son maître était mort. Plus tard, le semi-homme avait disparu lui aussi.

– C'est la même Martha, le même tulpa. Comme tu le sais, pour détruire un tendineux, il suffit de lui révéler sa véritable nature, et je ne l'ai pas fait. Tout ce que tu as appris alors t'a été raconté sous la contrainte, car j'étais sous le pouvoir de Circé. Mais j'avais gardé de côté Martha, mon cuisinier et le semi-homme, au cas où j'aurais de nouveau besoin d'eux. Et maintenant, assez de questions ! Je suis venu vous dire que, pour quelque temps, l'accès à la bibliothèque vous sera interdit. Vous n'y reviendrez que lorsque je vous en donnerai l'autorisation. J'ai un travail essentiel à effectuer ici sans témoins, une tâche qui exige une totale solitude.

– Très bien, dis-je en me levant. Nous travaillerons dans nos chambres.

– Je vous suggère de choisir d'abord tous les ouvrages qui pourraient vous être utiles. Prenez-en autant que vous voudrez et conservez-les dans vos chambres. Je ne commencerai pas avant demain, vous avez donc jusqu'au dîner.

Nous le merciâmes poliment, et il se leva pour partir.

Puis il marqua une pause :

– Oh ! Encore une chose ! Les affaires qui appartiennent à ton père, Tilda, emporte-les aussi.

Quand Hrothgar nous eut laissés, je réfléchis à ce qu'il venait de dire, et les éléments du puzzle se mirent en place dans ma tête.

Je fis donc part de mes soupçons à Tilda :

– Pourquoi veut-il accomplir un travail qu'il dit si important *ici*, dans la bibliothèque ? Je comprends son désir de se tenir, pour ce faire, loin de nos yeux importuns. Mais ne serait-il pas mieux à travailler dans le Temple des Rêves ou dans la chambre où il crée les tendineux ? Je crois avoir trouvé la vraie bonne raison de ce choix. Pour s'approcher de la porte verrouillée, il faut passer par la bibliothèque ; il n'y a pas d'autre accès. Sa tâche mystérieuse aurait-elle donc quelque chose à voir avec ce qui se trouve *derrière la porte* ?

– Tu as probablement raison, Wulf, admit Tilda. Mais, comme il l'a dit lui-même, ce ne sont pas nos affaires.

– Et pourquoi est-il devenu si distant ? Ce changement ne me plaît pas.

– Ce qu’il tente de faire est sans doute difficile et dangereux ; il est sous pression, ça peut expliquer son attitude. Laissons-le tranquille ! Je suis sûre qu’il sait ce qu’il fait. Quand ce sera terminé, il retrouvera son comportement amical et serviable.

J’eus un haussement d’épaules dubitatif, peu convaincu par le raisonnement de Tilda. Je décidai néanmoins de taire mes doutes et mes craintes ; le temps nous dirait ce qu’il en était.

Après avoir examiné les étagères, nous collectâmes trois douzaines de livres. Certains étaient aussi gros que lourds, et il nous fallut plusieurs voyages pour les transporter dans nos chambres et les déposer en piles bien nettes sur nos tables. Je saisis en dernier le bâton de Tom Ward et proposai à Tilda de le prendre. Elle désirait sûrement garder les affaires de son père, mais étant sorcière, elle n’aimait pas le contact du bois de sorbier, même si elle le supportait. Aussi, elle me suggéra de le conserver pour elle dans ma chambre, où je l’appuyai contre le mur.

C’était encore un mystère : quelle importance que ce bâton soit dans la bibliothèque ou pas ? Il y était depuis fort longtemps et ne tenait que peu de place. Et si ça le gênait tant que ça, pourquoi Hrothgar ne l’avait-il pas déplacé lui-même ?

De nouveaux soupçons tournicotaient dans ma tête : est-ce qu’il ne *pouvait pas* le toucher, comme les sorcières les plus pernicieuses ? Auquel cas, il avait vraiment changé pour le pire. Nous étions tous deux des tulpans, nous partagions les mêmes dons ; or, je n’avais aucune difficulté à toucher le bois de sorbier.

Puis il me vint une autre idée. Hrothgar avait prétendu avoir « gardé de côté » ses tulpas. Les aurait-il enfermés derrière la porte noire ? Et, si oui, ne dissimulait-elle pas d’autres choses ?

DES LOUPS TENDINEUX

Deux nuits plus tard, je fus réveillé par des cris stridents. Un instant, je crus que c'était Tilda, mais elle était déjà devant ma porte quand je l'ouvris pour sortir, encore en train d'enfiler mes bottes.

– Ça vient de la bibliothèque ! s'écria-t-elle.

Nous y courûmes aussitôt, mais la pièce était vide et silencieuse. Pas de livres sur les tables, aucun signe de la présence de qui que ce soit. Je m'attendais à ce que Hrothgar, alarmé lui aussi par ces terribles appels, nous rejoigne ici. Qui aurait pu pénétrer dans la maison ? Un intrus n'aurait jamais trouvé l'entrée de cet entremonde, de plus il aurait dû affronter les féroces gardiens errant entre les arbres.

Il ne restait qu'une explication : c'était Hrothgar qui avait crié.

J'échangeai un regard avec Tilda tout en comprenant soudain d'où les cris étaient venus.

Ouvrant la porte qui menait au couloir, nous nous y engageâmes. Les torches s'allumèrent une à une à mesure que nous progressions vers l'autre porte, celle qui ne s'ouvrait pas. Comme nous arrivions devant, un nouveau cri perça le silence, chargé d'une douleur insupportable. Et ça venait de derrière ce mystérieux battant noir.

Je m'en approchai pour lancer :

– Hrothgar ? Hrothgar ? C'est vous ?

Un gémissement angoissé me répondit :

– Oui, Wulf ! Écoute-moi attentivement. On n'a pas beaucoup de temps.

– Ouvrez la porte, suppliai-je. On va vous aider.

– Non ! répliqua Hrothgar avec un nouveau gémissement. Je vais mourir. Dès que je serai mort, de dangereuses entités tenteront de pénétrer dans l'entremonde. Tu ne dois leur ouvrir à aucun prix. Bientôt, je ne pourrai plus rien faire pour vous. Vous devrez surveiller cette porte en permanence pour les empêcher d'entrer.

– Qui ? demandai-je.

Hrothgar poussa encore un cri sans répondre. Puis il me donna de nouvelles instructions, d'une voix si affaiblie que je dus coller mon oreille contre le bois.

– Après ma mort, tous mes tulpas cesseront d'exister. Ce sera alors à vous de garder la porte et de protéger l'entremonde. Tu vas devoir créer tes propres tulpas pour empêcher toute intrusion, des tendineux. Il *faut* que ce soit des tendineux. Tu entends ? Les spectraux captifs ne conviendront pas, parce que tu ne peux pas rester en permanence dans leur corps. Tu créeras des tendineux qui ne dépendent pas de toi pour garder la porte, et d'autres pour garder l'entremonde. Il te faudra défendre la maison aussi bien des dangers intérieurs que des dangers extérieurs.

– Laissez-nous entrer, Hrothgar, criai-je à travers la porte. Nous pouvons vous sauver !

– Personne ne peut plus rien faire pour moi. Pensez à vous ! Pensez à la sécurité du monde ! Je t'en prie ! Je t'en prie, fais ce que je dis...

Sa voix n'était plus qu'un murmure :

– Je m'en vais. Bientôt, il ne restera rien de moi...

Je l'appelai de nouveau par son nom ; il ne répondit pas.

Nous attendîmes encore une heure devant la porte. C'était tellement dur de s'en aller ainsi, en l'abandonnant à son destin !

Tilda fut obligée de me tirer par la main pour que je me décide à m'éloigner :

– On ne peut plus rien pour lui, Wulf ! Il est parti ; maintenant, il faut suivre ses instructions.

Elle avait raison. Hrothgar était mort, ou bien il avait été traîné vers le lieu de son exécution. Ce qui se cachait derrière cette porte devait être redoutable.

Nous retournâmes dans la cuisine, où Tilda nous prépara une boisson chaude. Assis devant la table, nous bûmes en silence, perdus dans nos pensées.

– Si Hrothgar est mort ou prisonnier de l'obscur, dit enfin Tilda, ses tendineux se sont désintégrés, le cuisinier, Martha et les bêtes du bois qui protègent l'entrée du domaine. Plus rien n'empêche que ce soit de pénétrer dans l'entremonde. Il va falloir y remédier, mais le plus important est de garder cette porte.

Une idée m'effraya soudain : les entités qui avaient tué Hrothgar avaient probablement l'intention de me tuer aussi. Ne m'étant jamais senti très proche du géant filiforme, je n'étais sans doute pas aussi attristé que je l'aurais dû. Mais je le respectais, et sa perte m'affectait profondément. Il m'avait formé de son mieux et m'avait sauvé la vie quand un de mes tulpas avait tenté de me détruire.

– Saurais-tu créer un tendineux ? demanda Tilda, interrompant ma réflexion.

– Nous avons lu les livres de Hrothgar sur le sujet. Nous savons tous les deux *comment* faire, mais je me suis toujours refusé à en créer un.

– Et un tendineux animal ? Ce ne serait pas comme fabriquer un être avec un esprit humain. Il ne saurait jamais la vérité sur sa nature, ce qui t'éviterait un cas de conscience.

J'approuvai lentement de la tête :

– Tu m'aideras, Tilda ?

– Bien sûr que je t'aiderai ! Et, si tu veux mon avis, il n'y a pas un moment à perdre. Commençons tout de suite !

Tilda m'assista d'abord dans la préparation de la Chambre des Tendineux. Nous balayâmes soigneusement le carrelage et dégagâmes de

la place pour travailler. Nous transportâmes ensuite les sacs de matériaux nécessaires depuis la réserve, située à l'arrière de la maison. Certains contenaient des fragments d'os et de la poussière, d'autres de la terre glaise et des feuilles mouillées.

Je commençai par modeler un mélange de ces éléments pour lui donner grossièrement la forme du tendineux que j'avais l'intention de créer. C'était une sorte d'énorme loup couché sur le côté.

J'utilisai une grande quantité de matière, pour donner à ce tulpa une taille formidable. Puis, tandis que Tilda restait à l'écart dans le fond de la salle, je me concentrai, m'efforçant de voir en esprit l'image la plus précise possible de l'être que je désirais créer. Le procédé était à peu près le même que pour un spectral. La différence était l'obligation de garder en tête la forme que j'avais modelée tout en y ajoutant une substance vitale, ce qui exigeait une attention extrême.

Fermant les yeux, je mis en œuvre toute la puissance de mon imagination. Je fis trois tentatives, qui échouèrent. J'utilisai toutes les techniques que Hrothgar m'avait enseignées, y compris le compte à rebours de cinq à zéro, où la tension était à son maximum. Mais, à chaque fois que j'ouvrais les yeux, je n'avais devant moi que le même tas de matériaux inertes.

Je savais d'expérience que la création d'un tulpa pouvait prendre des heures, parfois même des jours. Il fallait persévérer, sans jamais relâcher ses efforts.

– Tu as l'air fatigué, me fit remarquer Tilda. Tu devrais peut-être dormir un peu et recommencer une fois reposé.

– Non, dis-je. Le danger tapi derrière la porte est trop grand. On ne peut pas se permettre de dormir tant qu'on n'aura pas assuré un minimum de protection.

– Je pense à quelque chose qui t'aiderait. Rappelle-toi les livres où on a découvert les procédés de création d'un tendineux ! On y parlait du pouvoir du sang, non ?

– C'est vrai, mais ce n'est pas essentiel. Et je n'aime pas l'idée d'utiliser du sang.

– Ce n'est pas pire que des fragments d'os ! Et si c'est efficace...

– Je suppose que Hrothgar employait le sang d'un animal. Or, on n'en a aucun sous la main.

– Et si on se servait de sang humain ? suggéra Tilda. D'après ce que j'ai lu, il en faut très peu, quelques gouttes pour chaque tulpa, pas davantage.

J'étais toujours aussi réticent. Ça me rappelait trop la façon dont certaines sorcières nourrissent leurs petits compagnons avec leur propre sang. Toutefois, je ne voyais pas d'autre solution.

Je concédai :

– Alors, ce sera avec le mien.

– Non ! s'exclama Tilda en venant vers moi. On utilisera *le mien* !

– Non ! protestai-je. Je ne te laisserai jamais faire ça !

– Réfléchis bien, Wulf ! Mon sang sera beaucoup plus efficace que le tien. Celui qui coule dans mes veines me vient d'une très puissante sorcière, sans parler du sang de lamia que mon père a hérité de sa mère. Mon sang est très particulier. C'est bien pourquoi Circé désirait tant s'en emparer ! C'est sûrement le meilleur sang au monde pour fabriquer un tendineux !

Rien de plus vrai, en effet. Circé avait espéré – en utilisant le sang de Tilda – obtenir de parcourir le monde même à la lumière du jour, ce qui était interdit aux Anciens Dieux. Je n'avais guère d'argument à opposer à ça.

– D'accord, Tilda. Essayons !

Elle m'adressa un large sourire avant de quitter la pièce. Elle revint quelques minutes plus tard avec un petit flacon contenant un demi-pouce de son sang. Quand elle me le montra, je remarquai le bandage autour du majeur de sa main gauche.

S'approchant du mélange de glaise, de feuilles, d'ossements et de poussière que j'avais modelé sur le sol, elle pencha le flacon et laissa tomber quelques gouttes vermeilles.

– Maintenant, refais un essai ! m'ordonna-t-elle.

Ce que je fis.

Sans résultat.

J'essayai encore... et encore... À ma cinquième tentative, j'entendis un grognement. J'ouvris les yeux. Un énorme loup me fixait, les mâchoires

ouvertes, comme prêt à se jeter sur moi pour me dévorer.

Il ne ressemblait pas à Dent Noire, le spectral que j'avais créé. Il n'était pas non plus tout à fait fidèle à l'image que je m'étais faite de lui, mais il n'en était guère éloigné. Peut-être le sang de Tilda l'avait-il légèrement modifié ? Il était gris et non pas noir, et plus élancé que massif, ce qui en faisait sans doute un coureur plus rapide.

Malgré son attitude menaçante, il n'attaqua pas. Mais, se détournant de moi, il s'avança vers Tilda pour lui lécher les mains, et elle le caressa.

– C'est un très gros loup, Wulf, fit remarquer Tilda. Mon père disait que Bill Arkwright possédait deux bêtes du même genre, moitié loups moitié chiens. Ils s'appelaient Griffes et Crocs.

– D'excellents noms, approuvai-je. Nous appellerons donc celui-ci Croc et le prochain sera Griffes. J'ai entendu dire que Bill avait eu deux autres chiens après ceux-là, mais je ne me rappelle pas leurs noms.

– J'ai plus de mémoire que toi, s'écria triomphalement Tilda. C'était Sang et Os, ce qui nous fait deux autres noms !

Je poursuivis ma tâche et, une heure plus tard, j'avais créé un deuxième tendineux, que nous nommâmes Griffes.

Je me demandai d'abord comment j'obligerais les deux tendineux à m'obéir. Devrais-je dresser les deux loups gris comme on dresse un chien ? Mais je compris vite que ce ne serait pas nécessaire. Je n'avais qu'à formuler un souhait, et ils l'accomplissaient exactement. Je sentais presque leur esprit caresser le mien comme une chaude fourrure. Je ne pouvais pas habiter leur corps comme je le faisais avec le loup ailé ou avec Raphaël, mais le lien était si fort entre mes créatures et moi que, parfois, je les percevais comme des extensions de moi-même.

J'installai Croc en sentinelle devant la porte, et nous quittâmes la maison avec Griffes. En traversant le bois, nous découvrîmes les restes des gardiens du domaine, qui s'étaient désintégrés. Il n'en restait que de hideux petits tas de glaise, de feuilles et de fragments d'os. Je ne les avais jamais vus de près, ils restaient cachés parmi les arbres ; mais leurs reniflements, grognements et grondements m'avaient laissé supposer qu'ils étaient aussi énormes qu'effrayants.

Il valait mieux ne pas donner tout de suite à manger à nos tendineux. À en croire les livres de Hrothgar, ces entités destinées au combat étaient

toujours affamées et d'autant plus dangereuses. En vérité, elles n'avaient besoin d'aucune nourriture pour survivre, celle-ci ne leur servait que d'encouragement.

Les ennemis étaient leur pitance.

– Assis ! ordonnai-je à Griffe.

Elle s'accroupit aussitôt, et je l'instaurai gardienne de l'entrée de l'entremonde.

Tilda ayant donné au tulpa une dernière caresse, nous rentrâmes pour dormir. Je me sentais épuisé.

Nous retournâmes à la Chambre des Tendineux le lendemain matin. À l'aide de quelques nouvelles gouttes du sang de Tilda, je fis apparaître quatre nouvelles créatures. Nous disposons à présent de six loups gris. Il y avait Croc, Griffe, Sang et Os. Le cinquième et le sixième reçurent les noms de Cuir et Poil. Nous en plaçâmes trois pour garder la porte, et trois autres pour protéger l'entrée du domaine.

– Qu'est-ce qu'on peut faire de plus ? demandai-je à Tilda.

La mort de Hrothgar et le danger tapi derrière la porte m'avaient déstabilisé. J'aurais eu du mal à reprendre la routine de mes études.

– C'est à toi de décider, me répondit-elle. Tu es le tulpan, et je suppose que la maison et l'entremonde t'appartiennent, désormais.

Je le supposais aussi. À l'époque de sa fausse mort, Hrothgar m'avait laissé toutes ses possessions. Il en était sûrement de même, maintenant qu'il était réellement disparu. Aucun notaire ne viendrait me disputer ce droit.

– Il y a ici des tas de mystères non résolus, dis-je à Tilda. Des questions restées sans réponse. Il faut faire quelque chose, mais quoi ? J'ai beau y réfléchir, je ne sais plus quelle option prendre. Alors, en attendant d'y voir plus clair, je pense poursuivre mes recherches dans la bibliothèque.

Elle approuva de la tête :

– Et pendant ce temps, je continuerai les miennes. Il y a sûrement, dans l'un de ces ouvrages, des informations sur cette porte. Comment est-elle venue là ? A-t-elle été conçue en même temps que la maison ? Existait-elle avant, et la maison aurait-elle été construite autour d'elle pour tenir le

danger à l'écart ? Et si la réponse n'est pas dans la bibliothèque, elle se trouve *quelque part* dans le domaine.

– Et quelle était la tâche mystérieuse que Hrothgar devait mener à bien ? ajoutai-je. Devait-il tenter d'écarter une menace grandissante ? Mais, en ce cas, pourquoi a-t-il ouvert la porte et franchi le seuil ?

– À moins que quelque chose en soit sorti, l'ait entraîné et ait ensuite refermé la porte derrière lui.

J'espérais que les trois loups tulpas placés en sentinelle suffiraient à assurer notre sécurité. Du moins nous préviendraient-ils si quoi que ce soit arrivait...

Une pensée alarmante me vint alors à l'esprit :

– Tilda ! Qu'en est-il du passage du temps à l'extérieur, maintenant que Hrothgar est mort ?

– Quand on a une bonne mémoire, dit-elle en souriant, on n'oublie pas les choses importantes. Je me suis souvenu de ce problème avant que tu commences à travailler sur les tulpas. Ma magie s'en est chargée !

RENIFLEMENTS DERRIÈRE LA PORTE

Nous reprîmes vite notre rythme habituel, en particulier nos études. Mais ma distraction préférée était de sortir les loups chaque jour dans le monde extérieur, sous le ciel nuageux du Comté. Nous les emmenions trois par trois à tour de rôle.

La première fois, je m'arrêtai au cottage, près des deux arbres qui marquaient l'entrée de l'entremonde. Comme je m'y attendais, je découvris à l'intérieur un tas de vêtements emplis de poussière, de terre et de petits fragments d'os, tout ce qui restait de Martha.

Cela me rappela que c'était elle qui se chargeait de notre ravitaillement. D'ici une semaine ou deux, nous aurions épuisé nos réserves. Or, aller au village risquait d'attirer l'attention sur nous. Quelques années plus tôt, après avoir fait usage de ses pouvoirs magiques, Tilda avait été dénoncée à l'Inquisiteur. Je ne voulais pas que cela se reproduise.

Un problème de plus à résoudre.

J'aimais les balades avec les loups. Ils chassaient les lapins et dévoraient leurs proies, chair, sang et os, en quelques coups de dents. Ce qui me donna

une idée facile à leur communiquer. Sur le chemin du retour, je rapportais trois lapins, que les tulpas avaient capturés pour moi.

Cela ne suffirait pas à nous nourrir, mais c'était mieux que rien.

Rentré à la maison, je postai de nouveau mes trois loups gris devant la porte fermée. C'était à Tilda de mener les trois autres en promenade.

Deux ou trois jours passèrent ainsi. J'aurais sûrement dû anticiper le danger. J'aurais dû deviner les intentions de Tilda ; mais j'étais trop occupé par la conception de nouveaux tulpas. J'y réfléchissais soigneusement, dressant une longue liste des éléments qui me permettraient la meilleure sélection. Cette fois, ce seraient des spectraux, des corps que je pourrais habiter. Malgré mon affection pour les loups gris, je ne souhaitais plus créer d'autres tendineux.

Je me réveillai un matin, content à l'idée de retrouver Tilda autour d'un petit-déjeuner. Je la cherchai partout, je l'appelai avec insistance ; elle n'était plus dans la maison.

Le cœur me manqua quand je compris. Dès mon entrée dans la bibliothèque, j'entendis les loups gémir. Je m'engageai dans le couloir et courus jusqu'à la porte fermée. Les trois bêtes étaient allongées sur le sol, le museau entre les pattes.

Tombant à genoux, je les repoussai sur le côté et appuyai mon front contre le battant.

– Tilda ! Tilda !

– Oh, Wulf, pardonne-moi ! répondit-elle, depuis l'autre côté. Je suis désolée, j'ai fait une folie. Et maintenant, je ne peux plus sortir.

J'étais furieux qu'elle ne m'ait rien dit de ses intentions. Mais ma colère n'était rien en comparaison de ma peur. Je me rappelai comment la voix de Hrothgar s'était peu à peu affaiblie, tandis qu'il se sentait mourir.

– Comment as-tu franchi la porte, Tilda ? demandai-je, d'une voix aussi posée que possible.

– J'ai utilisé ma magie. Je travaillais sur un sort depuis des jours, et j'ai fini par le mettre au point. Mais j'ai été piégée. J'avais à peine franchi le seuil que cette stupide porte s'est refermée.

– Tu ne peux pas te servir du même sort pour la rouvrir ?

– Ça ne marche pas. J’ai essayé toute la nuit, la porte n’a pas bougé. J’ai alors essayé autre chose, et j’ai compris l’horrible vérité. Dans ce lieu, ma magie n’a plus aucun pouvoir.

Mon sang se glaça. Si l’entité qui avait tué Hrothgar revenait, Tilda serait sans défense.

– Qu’est-ce qu’il y a autour de toi ?

– Rien qu’un tunnel étroit, d’environ douze pieds de long et d’à peine trois de large, mais assez haut pour que Hrothgar puisse passer ; il a dû être conçu pour lui. Des torches sont accrochées au mur, comme dans le couloir où tu es. Et il y a une autre porte tout au fond.

– Quel genre de porte ?

– Exactement semblable à la première, et verrouillée elle aussi. Comme ma magie ne fonctionne pas ici, je ne peux pas l’ouvrir...

– N’essaie surtout pas !

J’avais crié sans m’en apercevoir. Hrothgar nous avait mis en garde : quelque dangereuse entité était tapie derrière cette deuxième porte.

– Autre chose, reprit Tilda. Il y a des traces de sang séché sur le sol, elles mènent à la seconde porte.

Elle se tut, et je ne trouvai aucun mot pour tenter de la rassurer. Hrothgar avait été traîné à travers ce tunnel. Par qui ou par quoi ?

Nous restâmes assis, appuyés contre la porte chacun de notre côté ; seules les longues plaintes des loups, malheureux d’avoir perdu le contact avec Tilda, occupaient le silence. J’imaginai quelle devait être sa peur. À sa place, j’aurais été terrifié.

Bien qu’ayant peu d’espoir de succès, je voulus tenter quelque chose. Je pris la forme de saint Quentin et posai ma main osseuse contre le battant. Une fois de plus, un mécanisme caché se déclencha, mais la porte ne s’ouvrit pas.

Je peux ranger les heures qui suivirent parmi les pires de ma vie. Je n’avais guère de réconfort à offrir à Tilda, et elle ne trouvait pas grand-chose à dire elle non plus. Je restais près de la porte. J’avais faim, mais puisqu’elle ne pouvait pas manger, je ne voulais pas manger non plus.

Au bout d’un moment, Tilda resta silencieuse si longtemps que je la crus endormie. J’hésitais entre lui parler et me taire. Si le sommeil lui épargnait

le tourment de sa situation, je ne voulais pas la réveiller. Mais si elle était simplement assise là, les yeux grand ouverts, emplie de terreur, mieux valait lui dire quelques mots.

Soudain, alors que je balançais encore entre l'une et l'autre option, Tilda me posa une question :

– Ce sont les loups qui reniflent derrière la porte ?

– Non. Ils sont allongés à côté de moi. Deux ont l'air endormis, et Sang me regarde. Pourquoi ?

– Parce que j'entends des reniflements. Attends un instant...

Au bout de quelques secondes, elle parla de nouveau, d'une voix si basse que j'eus du mal à la comprendre. Je lui criai de répéter, mais elle avait dû s'écarter de la porte. Alors, je perçus à mon tour ce dont elle avait parlé, et ce son fit courir un frisson d'effroi tout le long de mon dos.

– Ça vient de derrière l'autre porte, Wulf, reprit-elle. Une créature la renifle.

– Tais-toi ! Ne bouge plus ! lui intimai-je. Elle va peut-être s'en aller...

Un nouveau silence s'étira. J'essayais de me persuader que Tilda n'était pas vraiment en danger. L'entité qui avait dévoré Hrothgar et traîné ses restes le long du corridor s'y était trouvée avec lui ; du moins c'était ce que je supposais, même si Hrothgar n'avait rien dit de tel. En tout cas, elle était déjà là, sinon elle n'aurait pas pu l'attaquer.

Ce qui se manifestait à présent était quelque chose de différent, qui ne pouvait pas entrer.

Il s'écoula bien une quinzaine de minutes avant que Tilda reprenne la parole. Je fus soulagé d'entendre sa voix, et ses quelques mots apaisèrent un peu mon angoisse :

– Je crois que c'est parti.

– Ça n'a pas pu entrer ! Le danger n'est peut-être pas aussi grand que nous le pensions. La créature qui a tué Hrothgar ne s'attaque peut-être qu'aux tulpanes ? Tu n'es peut-être pas une proie pour elle ?

– Peut-être, concéda-t-elle, visiblement guère convaincue. Mais je ne pourrai pas survivre ici très longtemps. Je peux tenir sans manger des jours, voire des semaines, mais pas sans boire. J'ai déjà la bouche desséchée. Sans eau, je serai morte dans trois jours.

– Je vais tenter encore une fois d'utiliser saint Quentin, dis-je pour lui donner un peu d'espoir.

– Non, Wulf ! Tu as fait de ton mieux, et ça n'a pas marché. Je ne connais qu'une seule personne qui soit capable de me libérer. Va chercher ma mère, et amène-la devant cette porte ! Alice saura me faire sortir.

– Pour ça, Tilda, il faut que je te laisse seule ici...

– Ce ne sera pas long. Si mon raisonnement est bon, cela me semblera tout juste quelques minutes. C'est la bonne nouvelle. La mauvaise, c'est que j'ignore combien de temps a pu passer dans le monde extérieur.

Mon cœur se serra à cette pensée. Si sa magie ne fonctionnait pas derrière la porte, le passage du temps en dehors de l'entremonde n'était plus sous son contrôle. Il pouvait être normal comme il pouvait avoir changé de rythme. Les années s'écoulaient peut-être à une vitesse accélérée. Auquel cas, plus vite j'irais chercher de l'aide, mieux ce serait.

– J'y vais tout de suite, Tilda. Oui, si tu as raison, je serai de retour dans quelques minutes.

– Sois prudent, Wulf ! me lança-t-elle.

Je courais déjà vers la porte de la maison. Une fois sorti, je changeai mon corps de tulpa pour un autre. En deux secondes, je fus le loup ailé. Comme je pouvais jouer sur sa taille, je lui donnai la plus grande envergure possible, ce qui augmenterait ma vitesse. Cela réduirait du même coup mon endurance, mais, à vol d'oiseau, Chipenden n'était pas si loin.

Déployant mes immenses ailes noires, je m'élevai et fonçai vers le portail invisible, entre les deux sycomores.

ÉCRIT SUR UN MIROIR

J' avais beau espérer faire vite, j'envisageais les pires probabilités. Et si l'entremonde, obligé de respecter aussi longtemps le même déroulement du temps qu'à l'extérieur, avait déjà retrouvé son propre rythme ? Et si les minutes qui s'y écoulaient correspondaient maintenant à une ou plusieurs années ?

En ce cas, Alice et Tom ne seraient plus en vie, et personne ne viendrait en aide à Tilda. Cependant, le contraire ne valait pas mieux.

Si le temps passait à la même vitesse dans l'un et l'autre monde, chaque seconde qui me tenait éloigné augmentait le danger : à tout moment, une créature pouvait s'introduire dans le tunnel et tuer Tilda. Et même si rien de tel n'arrivait, je devais ramener sa mère avant qu'elle meure de soif.

Dès que je fus passé entre les sycomores, le ciel passa du rouge au bleu ; le soleil se levait. Un fort vent d'ouest poussait devant lui d'épais nuages venus de la mer. Ces nuages étaient une bonne chose : en volant au-dessus, je serais invisible d'en bas. Sinon, j'aurais dû atteindre une très haute altitude, ce qui m'aurait coûté beaucoup d'énergie, car je ne voulais pas semer la panique dans la population. D'ailleurs, je ne devais surtout pas attirer l'attention. Qui sait quels ennemis me guettaient alentour ?

Je décidai tout de même de jeter un coup d'œil au village. D'abord, rien ne me parut changé depuis l'automne précédent. Les arbres et les haies avaient perdu leurs feuilles, qui jonchaient le sol. Mais de quel automne s'agissait-il ? De quelle année ?

Puis j'eus un brusque coup au cœur : le village était beaucoup plus étendu qu'avant. Le nombre de maisons avait presque doublé, et une nouvelle route y menait du côté est. Au rythme où les agglomérations du Comté s'agrandissaient, cela avait dû prendre des années. Combien ?

Prenant de l'altitude, je filai vers Chipenden aussi vite que je le pouvais, stimulé par l'urgence de la situation. Je n'avais pas utilisé le corps du loup ailé depuis longtemps, et, malgré mon anxiété, je goûtais les sensations exaltantes que le vol me procurait. Ma vision, beaucoup plus perçante que celle d'un humain, me révélait tous les détails en contrebas : fermiers allant au champ, voyageurs sur les routes, villes et hameaux. Je remarquai de petits groupes de gens marchant vers le sud-ouest, majoritairement des femmes.

À mesure que je m'enfonçais dans les terres, de hauts nuages obscurcirent le soleil, et d'autres, qui couraient rapidement au-dessous de moi, me cachèrent le sol. Alors que j'approchais des monts Bowland, leurs sommets semblables à des îles dans une mer de nuées grises, il se mit à pleuvoir. Une pluie torrentielle m'accompagna jusqu'au-dessus de Chipenden. Puis, comme je descendais vers la maison de l'Épouvanteur, les nuages s'écartèrent et le soleil apparut.

Je me posai dans un champ proche du carrefour des saules et repris la première de mes apparences humaines, la préférée de Tilda, celle du garçon que j'étais au temps de mon premier séjour dans le domaine de Hrothgar. J'avais donné à ce tulpa deux ou trois années de plus et l'avais fait grandir de deux ou trois pouces, mais pour l'essentiel, c'était tout à fait le moi d'alors.

Je passai devant la cloche et vis que tout était en place, la corde pendait à bonne hauteur pour que quiconque requérant l'aide de l'Épouvanteur puisse l'avertir. Quand j'entrai dans le jardin, le gobelin aveugle grogna, puis se tut. Il me connaissait depuis longtemps et savait que j'avais la permission d'être ici.

Si Tom était parti pour quelque tâche, Alice serait à la maison, et c'était elle que je venais chercher. La pelouse avait été fauchée et la maison

paraissait en bon état, ce qui me rassura. Mais, quand je frappai, personne ne répondit.

Il ne m'aurait fallu que quelques secondes pour devenir saint Quentin et ouvrir la porte. Néanmoins, pénétrer chez Tom et Alice sans y être invité aurait été impoli, et ça ne m'aurait guère avancé. Où avaient-ils bien pu aller ?

Un petit éclat de lumière attira alors mon regard. Là où le sentier tournait vers la maison, une flaque d'eau laissée par la pluie scintillait comme si elle reflétait le soleil. Or, c'était impossible, parce qu'elle était à l'ombre.

Je m'en approchai, et vis aussitôt les mots à la surface. Qui d'autre qu'Alice aurait pu user de magie ici ? Or, le message était rédigé dans une langue incompréhensible :

Alice

Riddle.

à Churchtown, sur la rive sud de l'estuaire de la

convent. Il va convoquer le Malin cette nuit même

Tom et moi sommes capifs d'un rassemblement de

Wolf

Je compris alors ma bêtise. Alice m'avait montré un jour comment utiliser un miroir pour communiquer : le texte y apparaît à l'envers à son destinataire. Mon nom était facile à lire. Ce message m'était destiné, et il était signé d'Alice.

J'eus vite fait de déchiffrer le reste. Tom et Alice étaient prisonniers de sorcières qui allaient convoquer le Malin ! Cette révélation me stupéfia ; je croyais le Malin détruit depuis plusieurs années. Tilda m'avait appris quel rôle Tom avait joué dans cette affaire. Je notai que le message d'Alice n'était pas explicitement un appel à l'aide. Après toutes nos querelles, sa fierté le lui interdisait.

Mais, même si je n'avais pas eu besoin d'Alice pour sauver Tilda, j'aurais volé à son secours. Malgré tout ce qui s'était passé, j'avais toujours

de l'affection pour elle. Et puisqu'elle était la mère de Tilda, je la considérais comme un membre de ma famille.

Je ne connaissais pas Churchtown, où Tom et elle étaient captifs, mais sachant que la ville était située sur la rive sud de l'estuaire de la Ribble, je n'aurais aucun mal à la trouver. Je quittai donc le jardin en hâte et, ayant repris ma forme de loup ailé, je m'envolai vers le sud. Cette fois, je conservai une taille réduite pour économiser mon énergie.

Il n'était pas encore midi, j'avais donc le temps d'arriver à Churchtown avant la nuit. Puis mon sang se glaça soudain : le sort avait été réactivé par ma présence. Mais quand le message avait-il été écrit ? Des années plus tôt, peut-être !

Auquel cas, Tom et Alice étaient déjà morts.

Écartant cette pensée sinistre, je survolai Priestown avant de suivre le cours de la Ribble vers l'estuaire. Je découvris bientôt de petits groupes de voyageurs qui marchaient dans la même direction. La plupart semblaient être des femmes. Si c'étaient des sorcières, cela n'augurait rien de bon. Elles allaient participer à la convocation du Malin.

Mais cela signifiait aussi que la cérémonie n'avait pas encore eu lieu. J'arriverais à temps pour sauver Tom et Alice.

Quant à trouver Churchtown... Si la localité portait bien son nom¹, ce ne serait pas difficile : ce serait le seul village avec une église assez grande et dotée d'un clocher. Un coup d'œil à la place en contrebas me confirma cette hypothèse. Un énorme bûcher y avait été érigé, et les sorcières étaient assises tout autour tandis que de nouvelles arrivaient en flux continu.

Je me posai à deux miles de là et pris une autre forme. Cette fois, je choisis une de mes plus récentes créations : je devins Pisseur, le petit bâtard gris à queue de rat. On me prendrait probablement pour un chien errant, et je risquais tout au plus d'être chassé à coups de pied.

J'eus vite atteint Churchtown et traversai la place en remuant la queue ; je flairai ici et là quelques corps odorants, ce qui me valut un rude contact avec le bout d'un soulier pointu et un effleurement de botte maladroit. Il y avait aussi dans l'assistance des hommes aux vêtements imprégnés d'une délicieuse odeur de poisson avarié.

Je fus soulagé de constater que je n'arrivais pas en retard. La plupart des sorcières partageaient des gâteaux au sang, mets consommé

traditionnellement lors des quatre grands sabbats. Comme on était au milieu de l'automne, ce devait être Halloween, la date la plus favorable pour invoquer le Malin.

Où les prisonniers étaient-ils retenus ? Si je les trouvais, j'aurais une chance de les libérer. Je contournai le bûcher, levant de temps en temps la patte sur l'énorme tas de bois et évitant d'occasionnels coups de pied. Puisque ce serait le trône flamboyant du Malin, cela méritait bien l'hommage d'un peu d'urine.

Où pouvait bien être Alice ? À peine cette pensée m'avait-elle traversé l'esprit qu'un visage m'apparut à la fenêtre d'une auberge, au fond de la place. C'était bien elle ! Mais quel choc ! Elle paraissait si vieille ! Bien des années s'étaient écoulées, trop d'années ! Il était néanmoins encore temps de sauver Tilda. Si Alice possédait toujours ses pouvoirs magiques, elle serait en mesure d'ouvrir la porte verrouillée.

Cependant, après avoir erré alentour encore un moment en reniflant ici et là, je repoussai le moment de tenter quoi que ce soit. Les portes de l'auberge étaient gardées, il y avait des sorcières partout. Mieux valait attendre que les prisonniers soient amenés au-dehors. Intervenir alors resterait périlleux, mais peut-être pas impossible.

Je devais reprendre la forme du loup ailé.

1. . *Church* en anglais signifie église. (NDT)

OceanofPDF.com

LE CLOCHER POINTU

J' avais envisagé d'attaquer les sorcières et de les disperser. Après quoi, j'aurais repris mon apparence humaine pour mettre les prisonniers en sûreté. Tel était mon plan, en gros. Tout aurait reposé sur l'improvisation : agir, voir comment les choses tournaient, et repousser les dangers à mesure qu'ils surgiraient.

J'avais également prévu d'achever l'opération avant l'apparition du Malin. N'ayant aucune idée de l'étendue de ses pouvoirs, j'estimais plus prudent d'éviter une confrontation.

Ce beau projet se révéla malheureusement irréalisable, puisque les prisonniers ne furent amenés sur la place que peu avant minuit.

Je survolais la scène de très haut ; même en plein jour, j'aurais été difficile à repérer, tache minuscule sur un fond bleu. De nuit, malgré le ciel clair, autant dire que j'étais invisible. Mais, grâce à l'acuité de ma vue, l'altitude ne m'empêchait pas de suivre chaque détail de ce qui se tramait en bas. On amena trois prisonniers au-dehors. Alice était entravée par la chaîne d'argent de Tom ; lui, on le poussait, boitant et titubant, vers le bûcher. On l'avait visiblement brutalisé. Le troisième captif était une jeune fille que je n'avais jamais vue, le visage lacéré par un vilain coup de griffes.

Alors, avant que j'aie eu le temps d'intervenir, ce que j'avais craint se produisit. Le Malin surgit au milieu des flammes. Il était grand, plus grand que Hrothgar. Mais alors que le tulpan était si maigre que je l'avais surnommé « le géant filiforme », le Malin était large et musculeux, avec un poitrail de la taille d'un tonneau, le corps recouvert d'une épaisse fourrure noire. De son front énorme jaillissaient deux cornes de bédard.

Je m'attendais à ressentir de la terreur à la vue d'une telle monstruosité. À en croire les épouvanteurs, le Malin avait été le plus puissant des Anciens Dieux. Pour moi, qui avais reçu jadis une formation de moine, il représentait tout autre chose.

Il était le Mal en personne, la manifestation de l'Enfer, et une terrible menace contre tout ce en quoi je croyais.

Il était l'ennemi de l'Église, que je servais autrefois.

Il était le Diable.

Ce que j'éprouvais devant cette apparition me surprit moi-même. Mes sentiments jaillirent comme la lave brûlante d'un volcan en éruption. Ni peur ni nervosité. Mais de la colère et de la haine. Je voulais l'écharper, l'écarter de ma vue et le rejeter loin de notre monde.

Je compris que tout cela n'avait pas sa source dans mon ancienne nature humaine. Lorsque j'habitais leur corps, chacun de mes tulpas m'ajoutait quelque chose. Cela me modifiait, au moins temporairement. Et le loup ailé aimait le combat. C'était un risque-tout, qui préférait mourir plutôt que renoncer. Et, à cet instant, il voulait le sang du Malin. Il voulait le déchiqueter, lui arracher la chair. Sa seule présence sur la terre était pour lui un outrage.

Sans avoir vraiment conscience de ce que je faisais, je gagnai en altitude tout en augmentant ma taille au maximum. Ce qui me rendait plus puissant, mais présentait un désavantage. Petit, je volais une journée entière sans fatigue, en ne dépensant que peu d'énergie. Conserver une aussi grande envergure trop longtemps m'était impossible. Bien qu'encore capable de pointes de vitesse et d'explosions de forces, je n'avais rien mangé depuis que j'avais quitté Tilda et l'entremonde. Et le vol jusqu'à Chipenden puis jusqu'à Churchtown m'avait sérieusement éprouvé.

Je devais réussir mon attaque du premier coup. Après, je serais trop épuisé tant que je n'aurais pas pris un peu de nourriture et rechargé mon

énergie. Si j'échouais, les trois prisonniers connaîtraient une mort horrible.

Parfois, dans le corps du loup ailé, je fondais sur ma proie à la manière d'un faucon, les ailes refermées, tombant du ciel comme une pierre. Cette fois, quand je virai de bord, je descendis vers le sol à un angle de trente degrés, forçant sur mes ailes pour augmenter ma vitesse.

Une rangée d'arbres bordait la place, et j'aurais voulu qu'ils soient huit pieds moins hauts, car leur cime m'obligeait à modifier ma ligne d'attaque. Je dus les frôler au plus près. À mon approche, le souffle créé par mes battements d'ailes courba les branches basses jusqu'au sol.

Les mâchoires ouvertes, les crocs dénudés, les griffes sorties, j'étais prêt à me saisir de ma proie. Mon corps de loup puissant et profilé tendu vers son but, mes ailes noires étendues, à présent immobilisées, j'entamai la phase finale de mon approche.

Quand je survolai la place, les sorcières se dispersèrent en tous sens avec des cris aigus, les bras levés dans le vain espoir de se protéger. J'aurais pu les attraper une à une et mettre fin à leur existence. Mais elles ne m'intéressaient pas.

Je filai droit vers l'énorme feu, où ma proie me regardait venir.

Ma proie, le Diable.

Le tourbillon d'air causé par mon arrivée projeta dans le ciel des nuées d'étincelles.

Le Malin tenta de s'écarter, mais il ne fut pas assez rapide.

J'eus un instant de presque extase quand mes griffes percèrent son flanc épais et s'enfoncèrent profondément dans la chair de son dos. Il hurla tandis que je le soulevais dans les airs.

Je ne m'élevai pas en spirale. À grands battements de mes ailes noires, je montai verticalement. Le Malin hurlait et se débattait pour se libérer, mais je le tenais de toute la force de mes griffes.

Voilà pourquoi j'étais venu sur terre. Ma vie entière avait convergé vers ce moment. Des milliers de moines priaient jour et nuit pour repousser le Diable et les forces du mal. Mais je pouvais faire encore mieux ! Ceci était *ma* prière !

Je m'apprêtais à déchiqueter ma proie et à la laisser retomber en charpie du haut du ciel comme des feuilles mortes. Soudain, j'eus une meilleure

idée.

Je m'élevai à trente ou quarante pieds au-dessus de l'église. Puis je lâchai le Malin vers la flèche du clocher. Il hurla de nouveau quand la pointe de pierre lui transperça le ventre pour ressortir par son dos velu.

Empalé, tordu dans les affres de l'agonie, le Malin s'enfonça lentement, projetant des giclées de sang noir sur le toit de l'église.

Je virai de nouveau. Cette fois, les sorcières avaient une bonne raison de détalier comme des volailles affolées. Volant à basse altitude du nord au sud de la place, j'en saisis quelques-unes entre mes griffes et les déchiquetai. J'attrapai au passage un élégant petit homme en chemise blanche et le lâchai dans les flammes. Puis, avant que les sorcières rescapées aient le temps de fuir, j'attaquai de nouveau d'est en ouest. Beaucoup d'autres moururent.

Alors que j'achevais ce second passage, je découvris que mes attaques avaient dessiné la forme d'une croix, ce signe rituel par lequel mes frères moines achevaient leur prière.

Bientôt, les cris se turent ; la place était vide. Les survivantes s'étaient réfugiées entre les arbres ou dans les ruelles du village. Il ne restait que Tom, Alice et la fille, qui me regardaient d'un air ahuri, sans doute trop stupéfaits pour se réjouir d'avoir été épargnés.

Je regagnai de l'altitude pour avoir une vision de haut, redevenant un simple point dans le ciel. Tom se pencha vers Alice et commença à la délier, ôtant le bâillon de sa bouche et la libérant de la chaîne d'argent qu'il tendit à la fille. Puis il l'enlaça et la serra contre lui de toutes ses forces. Enfin, la tenant à bout de bras, il plongea son regard dans le sien. Son visage était tuméfié et un de ses yeux gonflé.

Ils se mirent à parler entre eux. J'étais trop loin pour saisir leurs paroles, mais ils étaient visiblement heureux d'être saufs.

Réduisant ma taille, je me posai à quelque distance du feu, dissimulé dans la pénombre. J'étais si épuisé que j'aurais voulu me coucher là et dormir. Il me fallut rassembler mes dernières forces pour tenir debout, mais je voulais entendre ce qu'ils disaient.

– J'ai essayé de prévenir Wulf, expliquait Alice. Je pensais avoir échoué. Je me résignais à mourir quand, soudain, j'ai su. Tu l'as perçu, Tom ? Alors qu'on allait nous jeter dans le feu ?

– Oui, répondit Tom. Cet étrange silence ! J’ai senti qu’il se passait quelque chose.

– Exactement, reprit Alice. Ces moments où le vent cesse de souffler, où feuilles et branches s’immobilisent, où chaque petite bête reste figée dans la crainte et l’attente. Comme si toute la forêt retenait son souffle. C’est ce qui s’est passé. Je sentais que quelque chose approchait. J’osais à peine espérer, sachant pourtant que ce devait être Wulf. Mais je n’aurais jamais imaginé qu’il soit capable de ça !

Alice secoua la tête en levant les yeux vers le clocher.

– Comment te sens-tu, Tom ? Tu as été cruellement maltraité...

– Ça va, ne t’inquiète pas. Je suis encore capable de me battre. À présent, filons d’ici avant que les sorcières rescapées ne reprennent leurs esprits. Elles nous feraient payer cher leur déroute.

Alice hocha la tête avant de se tourner vers la fille.

– Elles t’ont bien arrangée, toi aussi ! dit-elle en lui caressant la joue.

Ignorant cette remarque, la fille objecta :

– Filer d’ici ? Et si quelque chose nous barre encore le passage ?

– La voie sera libre, maintenant. Ce pouvoir venait du Malin, expliqua Alice. La cérémonie a échoué, il a été renvoyé dans l’obscur, sa queue puante entre les jambes ; le sort a perdu son efficacité.

Je jetai un coup d’œil au clocher : Alice avait raison. Le Malin avait disparu, reparti en Enfer. Ses adeptes dispersés avaient dû prendre la fuite. Seules les flaques de sang éclairées par la lune, sur le toit de l’église, attestaient son passage.

– Alors, mieux vaut repasser par Ormskirk, déclara Tom.

– Et ton sac ? s’inquiéta la fille. Il est resté dans l’auberge. Tu veux que j’aille le chercher ?

Tom secoua la tête :

– Ne prends pas ce risque, Jenny, ça n’en vaut pas la peine. Ce qu’il contient peut être remplacé, et j’ai récupéré ma chaîne. Venez, on y va !

Je savais qu’il y avait eu jadis dans le sac le briquet à amadou que Tom avait reçu de son père, mort depuis bien des années. Il y tenait beaucoup ; Tilda m’avait dit un jour qu’il l’estimait trop précieux pour l’emporter avec

lui. Désormais, en effet, il avait l'équivalent de tous les autres objets à Chipenden.

Le moment était venu de me montrer. Je repris une forme humaine, mais pas celle d'un jeune garçon, la préférée de Tilda. Je choisis celle faite pour impressionner et combattre mes ennemis, celle du tulpa guerrier.

Je portais à présent un manteau noir au capuchon rejeté sur mes épaules, ouvert sur le devant pour laisser voir la cotte de mailles. Une épée reposait dans un fourreau, sur mon épaule, et des lanières de cuir entrecroisées sur ma poitrine retenaient un assortiment de lames. Cela, je l'avais copié sur la tenue de Grimalkin. Comme disait Frère Halsall, au monastère, en montrant aux jeunes moines les belles calligraphies des plus anciens : « C'est en apprenant des meilleurs que vous deviendrez les meilleurs ! » C'était un bon conseil.

Je traversai la place pour m'approcher d'eux, m'efforçant de donner à ma démarche toute la confiance et l'énergie possibles. Mais l'attaque m'avait coûté de grands efforts. Je tremblais sur mes jambes et j'aurais aimé m'allonger dans l'herbe pour dormir.

– Bonjour, Alice ! Bonjour, Tom ! lançai-je en arrivant devant eux. Et qui est cette jeune fille ?

J'attendais d'Alice qu'elle m'accueille à sa manière chaleureuse, que peut-être même elle me remercie de leur avoir sauvé la vie. Il n'en fut rien.

– Où est Tilda ? questionna-t-elle avec colère. Où est ma fille ?

RIEN À PARDONNER

— Tilda est dans la maison de Hrothgar, dans son entremonde, dis-je. Nous devrions y aller tout de suite. Ce sera plus rapide et plus sûr que de partir vers Chipenden. Nous pourrions être poursuivis.

— Pourquoi Tilda et toi êtes-vous restés absents si longtemps ? poursuivit Alice d'un ton de reproche. Vous me haïssez donc à ce point ?

— Si je te haïssais, Alice, je ne serais pas venu à votre secours.

Elle n'avait plus rien de la jeune femme de mon souvenir. Elle était amaigrie, ses cheveux avaient blanchi, des rides marquaient le coin de ses yeux. Mais elle se tenait toujours aussi droite et son regard étincelait d'intelligence et d'énergie.

Elle poussa un long soupir, sans doute consciente de s'être montrée injuste.

— Je te suis reconnaissante. Merci de nous avoir sauvés, Wulf. Est-ce que Tilda va bien ?

— Venez avec moi, vous lui poserez vous-même la question.

— Je pense en effet qu'il vaut mieux accompagner Wulf, déclara Tom. Plus vite nous partirons d'ici, mieux ce sera.

Tom avait vieilli, lui aussi. Des lignes verticales striaient son visage buriné par les intempéries et il semblait fragile, comme quelqu'un relevant d'une longue maladie.

Sans plus attendre, nous nous mîmes en route, et je marchai en tête. Nous n'avancions que lentement, car Tom souffrait encore des coups reçus. Il titubait parfois, et Alice le tenait sous le bras pour le soutenir. Nous progressions cependant à une allure régulière, et Tom refusa les haltes que je proposai.

Nous avons dépassé Ormskirk quand Alice flaira le premier signe de danger. Je leur fis alors quitter la route pour passer par la forêt, loin des regards indiscrets. C'était plus sûr.

– Il y a des sorcières derrière nous, plusieurs. Et quelque chose devant, dit Alice après avoir reniflé l'air. Une sorte de gros animal, que je n'arrive pas à identifier.

Je n'eus pas le temps de lui expliquer quoi que ce soit, elle s'était déjà remise en route. Puis, quelques instants plus tard, comme nous traversions une clairière, un bruit nous alerta, et trois formes jaillirent des buissons.

Trois grosses créatures à quatre pattes, à fourrure grise, aux mâchoires ouvertes, aux crocs luisants, aux yeux rougeoyant comme des rubis, bondissaient vers nous. Il n'y avait pas de quoi avoir peur : c'était Sang, Croc et Griffes, mes loups tulpas, que j'avais postés en sentinelle devant le portail. Après avoir localisé Alice, je les avais convoqués, et ils étaient aussitôt partis à ma rencontre. Maintenant, ils étaient là, obéissant à mon appel.

Je m'agenouillai, les bras ouverts. L'instant d'après, ils me faisaient fête et me léchaient le visage tandis que je les caressais.

– Tout va bien, Alice, dis-je. Ils m'appartiennent.

Je pointai alors le doigt derrière moi, et les trois loups s'enfoncèrent à grands bonds sous les arbres avec de longs hurlements.

– C'est toi qui as créé ces tulpas ? demanda Alice. Ou sont-ils à Hrothgar ?

– Ils sont à moi, et ce ne sont pas des spectraux. Ce sont des tendineux. Je m'étais promis de ne jamais en créer, mais cela s'est révélé nécessaire. Eux,

au moins, ignorent ce qu'ils sont et ne souffriront pas l'angoisse des tulpas humains en découvrant leur véritable nature.

– Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? demanda Alice, une lueur inquiète dans les yeux. La dernière fois que nous en avons parlé, tu étais violemment opposé à cette idée.

– Je te l'expliquerai plus tard, quand nous ferons une pause. Attendons d'abord que le problème, derrière nous, soit résolu.

Bientôt, des bruits s'élevèrent au loin, trop distants pour être clairement interprétés. Mais je crus percevoir des hurlements suivis de cris aigus. Quand les loups revinrent, ils avaient tous les trois le museau maculé de sang. Je les flattai de nouveau en guise de remerciements, puis je les renvoyai, chargés d'une nouvelle tâche : il nous fallait quelque chose à manger.

Une demi-heure plus tard, nous avons installé un campement et ramassé du bois. Tom bâtit un feu et l'alluma. Je m'éloignai seul alors, pour guetter le retour des loups. Ils rapportèrent la viande que je leur avais demandée, des lapins aux cous brisés mais sans une égratignure. Aidé par la jeune fille, qui me dit s'appeler Jenny, je vidai les bêtes tandis qu'Alice improvisait des brochettes pour les rôtir au-dessus des braises. Tom proposa de l'aider, mais elle l'écarta d'un geste.

– Je sais mieux cuisiner que toi, et je suis maniaque quant à la nourriture, déclara-t-elle en souriant.

– Il y en aura assez pour nous et pour les loups ? s'inquiéta Jenny.

– Ne t'inquiète pas, dis-je, ils ont déjà mangé.

Moi aussi, j'avais mangé ; pourtant, j'avais encore faim. Quand j'étais allé au-devant des loups, j'avais pris la forme de Dent Noire ; j'avais dévoré toute crue une partie de leur chasse. Et j'avais senti mes forces revenir.

Assis autour du feu, nous dégustâmes les lapins cuits à point. Dès la fin du repas, Tom se leva péniblement :

– On devrait repartir maintenant...

J'en avais grande envie, moi aussi, tant je craignais pour Tilda. Mais Tom paraissait proche de l'épuisement, et, quand Alice parla, je n'eus pas le

cœur de la contredire. Si le temps avait filé à toute vitesse dans le monde extérieur, seuls quelques instants s'étaient écoulés dans l'entremonde.

– Non, Tom, dit Alice. Pour le moment, aucun danger ne nous menace. Reste tranquille et repose ta carcasse fatiguée. D'ailleurs, Wulf devrait nous raconter ce qui ne va pas.

– Ce qui ne va pas ? s'étonna Jenny.

Je savais qui elle était, à présent, mais je n'arrivais pas à comprendre comment elle avait pu réapparaître alors qu'elle était morte des années plus tôt.

Tom se rassit en soupirant :

– Oui, quelque chose ne va pas, et je sens que le problème concerne Tilda. Alors, que Wulf cesse ses cachotteries et nous dise la vérité !

J'acquiesçai d'un signe de tête :

– Je voulais vous épargner tout ça au moins jusqu'à ce que nous ayons atteint l'entremonde, mais puisque vous le demandez, voilà ce qu'il en est. Quand nous sommes revenus dans la maison de Hrothgar, il n'était pas là, et je n'avais aucun moyen de le contacter. Je l'ai cru mort. Mais le pire – et cela vous concerne –, c'est la situation de Tilda...

– Tu as dit qu'elle allait bien, protesta Alice.

– Non, Alice, j'ai dit qu'elle était dans la maison de Hrothgar.

– C'est ce que ça impliquait. Je ne suis pas idiote ! Tu n'as jamais laissé entendre que quelque chose n'allait pas, si ?

– Comme je vous l'ai dit, je voulais vous épargner les mauvaises nouvelles jusqu'à ce que...

– Bon, crache le morceau ! s'emporta Alice.

– Quand nous serons à la maison, vous parlerez à Tilda. Mais vous ne la verrez pas. Et je pense, Alice, que tu es la seule capable de nous tirer de là...

J'entamai donc mon récit, sans omettre aucun détail. Ils m'écoutaient tous les trois en silence ; ils ne m'interrompirent pas une fois. Je regardais Alice, mais son expression restait impénétrable.

Je conclus en précisant :

– Tu vois, Alice, nous n’avions pas l’intention de rester éloignés de vous aussi longtemps. Mais dès l’instant où Tilda s’est retrouvée piégée derrière cette porte, sa magie, qui contrôlait le passage du temps, a cessé de fonctionner. C’est pourquoi j’aurais voulu repartir le plus vite possible. Car je comprends que tout a changé : une heure dans l’entremonde a correspondu à plusieurs années ici. Je pensais qu’en mon absence, il ne s’écoulerait pas plus d’une ou deux minutes là-bas. Depuis combien de temps Tilda et moi sommes-nous partis ?

– Depuis presque trente ans, à quelques semaines près. Votre dernière visite à Chipenden remonte à bien loin.

Je la fixai, stupéfait. C’était pire que ce que j’avais calculé.

– Mais Tilda est piégée derrière cette porte depuis moins d’une journée...

– C’est probablement une réaction de l’entremonde aux sorts de Tilda, qui ajustaient le passage du temps à l’intérieur et à l’extérieur, dit Alice. Une fois libéré de cette magie, il a accéléré pour compenser son retard.

Je lâchai un soupir consterné. J’avais envisagé cette hypothèse, mais sans imaginer que tant de temps avait pu passer.

– Ça arrive, dans des endroits de ce genre, reprit Alice. Ils sont instables. Je suis désolée, Wulf ; toutes ces années, j’ai laissé grandir ma colère. Je croyais que Tilda et toi, vous nous aviez abandonnés. Pardonne-moi.

– Il n’y a rien à pardonner, répondis-je. Ton ressentiment était bien naturel.

– Une fois dans l’entremonde, reprit-elle, je dois pouvoir rééquilibrer le passage du temps comme le faisait Tilda. Le seul problème sera de la faire sortir de derrière cette porte.

– Et d’empêcher on ne sait quoi de passer avec elle, ajouta Tom.

Je désignai d’un mouvement de tête les trois loups, assis ensemble à quelque distance du feu :

– J’ai créé six de ces créatures. J’ai chargé les trois autres de garder la porte. Quelle que soit la menace qui se cache derrière, Hrothgar pensait que ces sortes de tendineux seraient efficaces.

Cinq minutes plus tard, nous étions en route. Nous voyageâmes toute la nuit et, en fin de matinée, nous étions devant les deux grands sycomores. Je

fis passer mes compagnons dans l'entremonde par le portail invisible.

Les loups s'égaillèrent dans le sous-bois tandis que Tom, Alice et Jenny observaient tout avec de grands yeux : le ciel rouge, le long escalier menant à l'entrée, et l'impressionnante demeure de Hrothgar avec ses portes disproportionnées.

Une fois à l'intérieur, je les conduisis directement à la bibliothèque, puis dans le corridor menant à la porte fermée.

J'ordonnai à Cuir, Poil et Os de reculer et, me collant à la porte, j'appelai Tilda d'une voix forte.

Personne ne répondit.

J'appelai de nouveau, la peur au ventre. Je ne me rappelais que trop bien ce qui était arrivé à Hrothgar.

Je finis par me tourner vers Alice :

– Elle ne répond pas. Ouvre la porte, Alice !

Elle s'avança, le visage déterminé. Plaçant ses deux paumes contre le battant, elle chuchota des paroles indistinctes. Au bout d'un instant, elle recula, fixa la porte et recommença d'une voix un peu plus forte ; je ne comprenais que des bribes, tout en reconnaissant de courtes phrases en latin, une langue que j'avais étudiée au monastère. Les prêtres l'utilisent dans leurs prières, et les sorcières pour certaines de leurs formules. Alice s'approcha de nouveau de la porte et y appuya non seulement ses paumes mais aussi son front. Ses phrases se firent plus longues ; sans doute essayait-elle un autre sort.

Ça ne marchait toujours pas. Alice s'acharna pendant près d'une heure, sans plus de succès que lorsque j'avais utilisé mon tulpa, saint Quentin.

Tilda restait piégée derrière la porte fermée.

LA CHAMBRE AUX CAGES

— C'est bien ce que je craignais, se lamenta Alice, la tête dans les mains. Ma magie s'affaiblit au fil des ans. Elle n'est plus efficace face à une situation aussi difficile. Cette idée m'a hantée à chaque pas tout au long de notre voyage.

— Tu as fait de ton mieux, Alice, dis-je. Moi aussi, j'ai échoué. Le sort qui tient cette porte close est trop puissant.

Je tentais de faire bonne figure, mais la peur et le découragement grandissaient au fond de moi. La tentative d'Alice avait allégé un temps l'angoisse que me causait le silence de Tilda. À l'idée que la porte allait s'ouvrir, j'osais encore penser qu'il n'était pas trop tard pour la secourir. À présent, j'étais au bord du désespoir.

— Il y a peut-être un autre moyen..., déclara soudain Alice en se tournant vers Tom. Je pourrais demander l'aide de Pan.

— Non, Alice ! s'insurgea Tom. Tout, mais pas ça !

Je n'avais encore jamais vu sur son visage une telle expression d'effroi.

Alice était une sorcière de la terre, je le savais. Elle avait déjà servi cette divinité de la nature. C'est elle qui lui avait permis d'échapper à l'obscur dont elle était captive.

– Quel terrible prix Pan te fera-t-il payer, cette fois ? insista Tom.

– Je suis prête à payer ce prix, quel qu’il soit, répondit Alice avec détermination. C’est notre fille que nous tentons de sauver, ne l’oublie pas ! Pour elle, aucun sacrifice ne me paraîtra trop grand.

Et, bien sûr, Alice suivit son idée. Quittant la demeure, nous marchâmes jusqu’aux deux sycomores. Les loups tulpas qui gardaient le portail bondirent vers moi ; je leur ordonnai de rester à mes côtés tandis qu’Alice, nous enjoignant d’un geste de ne pas la suivre, s’enfonçait sous les arbres, seule.

Soudain, nous la vîmes tomber à genoux. Jenny lâcha une exclamation.

– Je n’aime pas ça, grommela Tom. Pan est habituellement bienveillant, mais il se soucie peu des sentiments humains. Il exige parfois, en échange de son aide, un prix exorbitant.

Tilda m’avait fait un bref récit de ce qui s’était passé autrefois. Pour avoir délivré Alice de l’obscur, Pan lui avait demandé de servir un mage du nom de Lukraste, l’obligeant du même coup à se séparer de Tom. Celui-ci ne l’avait jamais pardonné au dieu. Sans doute craignait-il une rétribution du même genre.

Mais Pan avait un double aspect et présentait parfois un tout autre visage. Un jour, il était un jeune joueur de flûte, charmant par sa musique les créatures de la forêt. Un autre jour, il devenait gigantesque et d’une puissance si terrible qu’il causait des tornades et des éruptions, qui dévastaient la terre et anéantissaient les humains.

Alice était déjà loin, mais, sous la lumière malade du ciel rouge, je la vis s’agenouiller dans l’herbe, les mains levées dans un geste de supplication. Puis elle lança une prière d’une voix si forte que ses mots rebondirent en écho d’arbre en arbre jusqu’à nous.

– Pan ! Pan ! Je t’implore ! Rends-moi mes pouvoirs ! Rien qu’une fois ! Une dernière fois avant que je meure ! C’est tout ce que je te demande ! En retour, je paierai le prix que tu exigeras. N’importe quel prix ! Tout ce que tu demanderas, je le ferai !

Pan allait-il ignorer son appel s’il n’attendait d’elle aucun service ? S’il n’avait besoin de rien, pourquoi daignerait-il répondre ?

Or, il répondit. Il n'y eut ni éclair ni tourbillon de vent, rien que de lointaines notes de flûte, une douce et fascinante mélodie qui flotta dans les airs et fit courir des frissons sur ma peau. Bientôt, la musique se tut, pourtant Alice ne bougeait pas. Elle resta un long moment à genoux, le front touchant le sol.

Enfin, elle se releva et revint vers nous à pas lents.

– Il m'a exaucée, Tom, dit-elle. J'ai retrouvé toute ma puissance magique, au moins pour quelque temps.

– À quel prix ? demanda Tom, une lueur inquiète dans les yeux. Qu'est-ce qu'il t'a demandé en échange ?

– Ça ne te regarde pas. Je te le ferai savoir s'il en est besoin.

Elle repartit vers la maison, et nous la suivîmes. Ses paroles me laissaient songeur. Le retour de ses forces magiques était une bonne nouvelle, mais la dette qu'elle avait contractée changerait peut-être tragiquement son existence. Et celle de Tom. Ce serait peut-être même lui qui en souffrirait le plus.

À son expression lugubre, je sentis à quel point il était perturbé. Certes, il désirait voir sa fille en sécurité ; mais il craignait du même coup de perdre l'amour de sa vie.

Alice marcha droit jusqu'à la porte fermée et me désigna les loups :

– Tiens-les à bonne distance, Wulf ! Tilda gît peut-être, inconsciente, sur le seuil. Pour ne pas risquer de la blesser, je vais tirer la porte de notre côté.

Je sifflai les trois tulpas, qui vinrent se coucher à mes pieds. Alice, alors, recula de quelques pas pour mettre assez d'espace entre elle et la porte. Puis, levant la main gauche, elle entama une mélodie.

Je sentis l'air se charger de magie, il trembla, et la porte sembla se distordre. Je compris vite qu'il ne s'agissait pas d'une illusion : apparemment, la seule façon d'ouvrir cette porte était de la détruire. Sachant que Hrothgar et Tilda avaient été pris au piège quand elle s'était refermée sur eux après qu'ils l'eurent ouverte, il n'y avait pas d'autre moyen.

Soudain, le battant trembla, gonfla, puis, avec un sourd chuintement, explosa en centaines de fragments, particules de bois et de métal, qui

retombèrent en pluie aux pieds d'Alice. La porte n'était plus qu'un tas de débris.

Au-delà de l'encadrement, l'obscurité régnait. Je voulus m'élancer, mais Alice s'était déjà introduite dans le corridor noir. Je la suivis en hâte.

Tilda était étendue sur le dos, les yeux fermés ; au mouvement de sa poitrine, je sus qu'elle respirait. Elle était vivante. Un immense soulagement m'envahit ; cependant, tous mes sens en alerte, j'observai chaque détail alentour.

Le couloir était tel que Tilda l'avait décrit, étroit, d'environ dix pieds de long, avec ses torches accrochées aux murs – éteintes à cet instant – et son haut plafond. Le sol de dalles grises menait à une deuxième porte, identique à la première.

Apparemment, rien n'avait changé.

La porte du fond était entrouverte, et une vague lumière vacillait dans l'entrebâillement.

– Aide-moi à la transporter, me dit Alice en soulevant Tilda par les épaules.

Je la saisis par les pieds, et nous la ramenâmes dans le couloir où Tom et Jenny nous attendaient. Nous la portâmes ensuite jusqu'à sa chambre. Là, après l'avoir examinée, Alice fouilla dans la petite poche d'herbes qu'elle portait toujours à la ceinture. Elle plaça un fragment de feuille sur la langue de sa fille. Puis, ayant envoyé Jenny chercher de l'eau, elle se mit à lui baigner les bras et les jambes.

– Ça va aller ? m'inquiétai-je.

– Je pense que oui. Elle est encore sous le choc. Son pouls était irrégulier, mais il a repris un rythme normal. Il vaudrait mieux que vous quittiez tous la chambre et me laissiez la soigner.

Nous sortîmes donc, et je dis à Tom :

– La deuxième porte, au bout du couloir, était ouverte. J'aimerais savoir ce qu'il y a derrière...

Il acquiesça :

– Tu as raison. Allons vérifier s'il n'y a pas quelque danger.

Avant de quitter la chambre de Tilda, j'avais pris le bâton de Tom, resté contre le mur, et je le lui tendis :

– Merci de me l'avoir prêté ! Désolé de l'avoir gardé aussi longtemps !

– Mieux vaut tard que jamais, me répondit-il en souriant. Mon autre bâton est brisé, celui-ci me sera donc très utile.

Nous retournâmes à la bibliothèque, Tom, Jenny et moi. Et j'ordonnai aux trois loups tulpas d'en garder la porte.

Ayant laissé les loups en sentinelle, nous pénétrâmes dans le couloir ; les torches accrochées aux murs s'allumèrent, et nous marchâmes jusqu'à la deuxième porte.

Je l'ouvris prudemment, et nous entrâmes dans une grande pièce. Je m'attendais à tout, sauf à ce que j'y trouvais.

La chambre était remplie de cages, aux portes fermées par des cadenas. Je les comptai ; il y en avait trente. Chacune d'elles contenait un tendineux endormi. Certains étaient allongés, d'autres debout, comme prêts à bouger au premier commandement. Leur taille variait de l'ours au renard. La moitié environ était d'apparence humaine, et quelques-uns me parurent identiques à ceux que j'avais croisés dans différentes parties de la maison. Ceux qui se tenaient debout, bien que figés dans l'inconscience, gardaient les yeux ouverts et semblaient attendre un ordre de leur maître pour se réveiller.

C'était étrange. Pourquoi ne s'étaient-ils pas désintégrés comme les autres dans la maison de Hrothgar et au-dehors ? Certains étaient-ils des doubles ? C'était sûrement ça, car, dans une des cages, je reconnus Martha, qui habitait le cottage au-delà des sycomores et faisait nos courses au village. Or, ça ne pouvait pas être *la même* Martha, puisque j'avais vu ses restes, après la disparition de Hrothgar ; un petit tas de poussière et d'ossements.

Mais pourquoi Hrothgar avait-il créé des doubles ?

Tom désigna alors quelque chose que j'avais déjà remarqué. En plus des trente cages occupées, il y en avait une, vide, dont la porte était ouverte. Devant, du sang avait séché sur le sol.

– Cette porte a été forcée, dit Jenny. Il a fallu une énergie incroyable pour faire ça.

L'arc métallique du cadenas avait été tordu et arraché. Était-ce la créature échappée de cette cage que nous avions entendue renifler derrière la porte quand Tilda s'était trouvée enfermée ? Auquel cas, où était-elle à présent ?

Je découvris alors une autre porte, dans un coin de la salle, une porte identique aux deux autres, faite de bois noir et de métal. Où celle-ci conduisait-elle ?

Il fallait qu'Alice voie ça.

Un peu plus tard, après avoir pris un repas, je retournai dans la chambre aux cages avec Alice. Elle laissa Tom et Jenny au chevet de Tilda, toujours endormie. Mais sa mère semblait sûre qu'elle se rétablirait complètement.

Alice parcourut la salle en silence, examinant chaque cage ; je l'observais, plongé dans mes réflexions. Lentement, méthodiquement, j'en étais arrivé à certaines conclusions qui entraînaient des décisions. Il y avait une chose que je devais faire. Je *ne voulais pas* la faire. Mais impossible de me libérer de cette pensée.

Quand Alice eut terminé son inspection, nous nous approchâmes ensemble de l'autre porte.

– Je pourrais ouvrir celle-là aussi, dit Alice. Mais au risque de laisser entrer des êtres indésirables dans cet entremonde...

– Tu en es sûre ?

J'avais déjà deviné sa réponse.

– Je n'ai même aucun doute. Cette porte est une entrée vers l'obscur.

TU NE ME FAIS PAS PEUR, SORCIÈRE !

— Il me faut franchir cette porte, dis-je à Alice en la fixant intensément.

– Pourquoi ferais-tu une chose aussi stupide ? objecta-t-elle.

– Je dois savoir ce qui est arrivé à Hrothgar. Parce que, quoi qu’il arrive et quel que soit le problème qu’il a tenté de résoudre, ce pourrait bien être aussi mon problème. Tu te souviens ? Je t’ai raconté comment Hrothgar m’a sauvé la vie, au début de ma formation.

Alice hocha la tête :

– Tu avais créé sans le faire exprès un être qui a tenté de te tuer.

– Exactement. J’ai cru avoir été aidé par des saints apparus miraculeusement, en réponse à mes ferventes prières. Je me trompais. J’avais créé des tulpas sans m’en rendre compte. L’un d’eux est sorti de la part obscure de mon subconscient, et Hrothgar m’a aidé à le détruire. Il m’a dit que ce genre de mésaventure arrivait à tous les tulpans débutants, que c’était une crise par laquelle il nous fallait tous passer. Tu ne vois donc pas, Alice ? Nous sommes sans doute confrontés à un nouveau type de menace que chaque tulpan doit affronter après plusieurs années passées à

développer leur art. Une chose à laquelle je devrais faire face un jour ou l'autre. J'ai encore tant à apprendre ! Qu'y avait-il dans cette cage vide ?

– Ce n'est pas difficile à deviner ! Un autre tulpa de Hrothgar, qu'il a peut-être tenté de contrôler. Peut-être est-ce donc une part de lui-même qui l'a tué ou du moins gravement blessé, et traîné par cette porte jusque dans l'obscur.

J'approuvai de la tête. Alice était arrivée à la même conclusion que moi.

– Donc, tu comprends pourquoi il me faut découvrir ce qui est arrivé. Car je me heurterai au même défi un jour ou l'autre. Je dois les suivre dans l'obscur.

– Ce serait de la folie !

– Folie ou pas, je dois le faire. Viendras-tu avec moi, Alice ? Tu y es déjà allée. Et tu as retrouvé ta magie. Moi, je n'ai pénétré qu'une fois dans l'obscur, pendant que Grimalkin et Tilda tuaient Circé, et j'en ai été renvoyé presque aussitôt. Tu connais les lieux mieux que moi, tu me servirais de guide.

Alice se contenta de me regarder d'un air navré.

– Je ne peux pas, soupira-t-elle enfin. Pan m'a rendu ma magie, mais il m'a interdit à tout jamais de pénétrer dans l'obscur. J'aimerais t'aider, Wulf. Mais je ne peux pas. Pan est infiniment plus puissant que moi. L'entrée de l'obscur m'est fermée, désormais.

– En ce cas, dis-je, j'irai seul.

– Passe cette porte, et tu connaîtras une longue et douloureuse agonie. Tu n'as aucune chance.

– Je dois essayer.

Alice posa son regard sur moi :

– Tu ne comprends donc pas que, à la seconde où tu franchiras cette porte, le Malin le saura ? Il t'aura vite retrouvé.

– Je suis prêt à lui faire face.

– Ne te conduis pas comme un imbécile, Wulf ! Et un imbécile arrogant ! Tu te fais une bien trop haute idée de toi-même. Tu surestimes tes capacités. Tu as pu repousser le Malin à Churchtown parce que tu l'as attaqué par surprise. Et parce qu'il était sur la terre. De l'autre côté de cette porte, ce

sera tout autre chose : l'obscur lui appartient. N'espère pas le dominer dans le domaine dont il est le maître ! Quant à lui, il sera trop heureux de tenir sa vengeance.

– Je dois tout de même essayer. Je le combattrai jusqu'au bout de mes forces.

Alice lâcha un rire sarcastique :

– Il va adorer ça ! Il va jouer avec toi comme un chat avec une souris. Être créateur de tulpas ne fait pas de toi l'égal d'un dieu. Ton propre maître, Hrothgar, qui avait eu tout le temps de développer ses talents, n'a fait que quelques pas hors de sa demeure avant d'être vaincu. Et il n'était même pas encore *entré* dans l'obscur ! Tu t'es toujours montré téméraire et obstiné, et parfois, ça a payé. Mais tu n'étais pas dans l'obscur. C'est là où vivent les Anciens Dieux, le lieu dont ils tirent leur force. Tu n'en sortiras pas vainqueur. Ne sois pas la victime de tes propres illusions !

Je refusais d'entendre ce discours. Fixant la cage vide, je déclarai :

– Ceux qui s'attendent à la défaite sont déjà vaincus. Ceux qui fléchissent devant la force de leurs ennemis nourrissent cette force. Peut-être ai-je seulement besoin d'une pointe d'arrogance !

Il y eut un long silence. Quand je me tournai de nouveau vers Alice, son expression avait changé ; elle avait perdu un peu de son assurance.

– Puisque je n'ai pas réussi à te dissuader, il me reste à t'enseigner certaines choses qui pourront t'aider, dit-elle. Alors, écoute-moi attentivement ! Plus longtemps tu resteras là-bas, plus tes forces diminueront. Ressors dès que possible ! Sache qu'en ces lieux, la monnaie est le sang. Tout ce qui y vit a besoin de sang. On cherchera à prendre *le tien* à tout prix. Mais *toi*, n'en avale pas une goutte, ne mange rien, sinon tu seras prisonnier de l'obscur pour toujours. Tu peux boire de l'eau si tu en trouves ; c'est tout.

– Comment as-tu survécu, quand tu étais là-bas, Alice ?

– Je me sentais de plus en plus faible. Chaque heure passée dans l'obscur absorbe un peu de ton énergie vitale. Si tu y restes trop longtemps, c'en est fini de toi. Même, par un grand effort, si tu réussis à regagner notre monde, tu n'es plus qu'une enveloppe vide ; tu meurs dans les jours qui suivent. Je n'en serais jamais sortie sans l'aide de Pan. Pour toi, le seul moyen sera de repasser par cette porte.

J'acquiesçai avant d'ajouter :

– Je ne partirai pas sans avoir prévenu Tilda.

– Tu peux lui dire au revoir, bien sûr. Mais n'essaie pas de l'entraîner avec toi ou tu auras affaire à moi, me prévint Alice, un nuage de colère dans les yeux. Elle serait encore plus en danger que toi. Tu sais combien son sang est spécial. Qu'elle franchisse cette porte et, à la seconde même, toutes les entités de l'obscur seraient à ses trousses, prêtes à s'entredéchirer pour la vider jusqu'à la dernière goutte.

– Ne t'inquiète pas, Alice, je ne la mettrais en danger pour rien au monde.

– En ce cas, tu me permets de parler d'abord à ma fille en privé ?

– Certainement !

Je n'avais certes aucune intention d'emmener Tilda dans l'obscur avec moi. Néanmoins, je me demandais avec inquiétude ce qu'Alice pouvait avoir à lui dire.

Je passai les heures qui tenaient lieu de nuit dans l'entremonde de Hrothgar à dormir. Ce fut un sommeil sans rêves, même si des cauchemars se terraient dans les replis de mon esprit.

Une fois levé, je fis ma toilette et gagnai la cuisine. Je terminais le petit-déjeuner quand Alice entra.

– Comment va Tilda ? m'enquis-je.

– Mieux. Elle est réveillée et elle t'attend.

Avant d'aller dans sa chambre, j'abandonnai mon tulpa guerrier pour redevenir le jeune Wulf. Tilda était assise dans son lit, un gros oreiller derrière le dos. Elle me sourit et tapota le bord du matelas pour m'inviter à m'asseoir près d'elle.

– N'y va pas, dit-elle.

– Je n'ai pas le choix, Tilda. Ta mère t'a expliqué mes raisons ?

– Oui. Tu n'as pas à faire ça, Wulf. Tu n'es pas Hrothgar. Il a sans doute payé le prix de mauvaises décisions prises dans le passé. Tu affronteras probablement des menaces bien différentes.

– Peut-être que oui, et peut-être que non. C’est un risque à courir. J’ai besoin d’en savoir davantage sur les agissements de Hrothgar. En même temps, j’en apprendrai beaucoup sur moi-même.

– Donc, je ne te ferai pas changer d’avis ?

– Non.

Un long silence s’ensuivit. Puis Tilda hocha la tête :

– Tu ne trouves pas bizarre, Wulf, d’avoir réussi à retrouver Tom, Alice et Jenny juste à temps pour les sauver du bûcher ?

– J’ai eu largement le temps, dis-je avec un sourire. Je suis arrivé bien avant le coucher du soleil. L’heure du danger, c’était minuit.

– Tu ne comprends pas, Wulf. Pendant que j’étais derrière cette porte et que ma magie n’agissait plus, le temps passait à une tout autre vitesse dans le monde extérieur. À l’heure où je t’envoyais chercher ma mère, presque trente ans s’écoulaient dans le Comté. Et tu es tombé juste au bon moment pour les sauver. Tu aurais pu arriver quelques années trop tard. Ou quelques années trop tôt. Comment expliques-tu ça ?

– Je ne l’explique pas, dis-je en haussant les épaules. À moins que – mais ça me paraît peu probable – quelqu’un soit intervenu pour que je sois là à temps. Quelqu’un qui voulait voir le Malin vaincu.

– Mais qui ? Et pourquoi ?

Deuxième haussement d’épaules :

– Ce n’est qu’une supposition. Il y a parfois d’étranges coïncidences. À croire que certains événements doivent arriver, voilà tout.

– Très juste, acquiesça Tilda. Certains événements *doivent* arriver... Et j’ai une chose importante à te dire, qui ne concerne pas ta décision de t’aventurer dans l’obscur. J’y pensais déjà depuis un moment ; mais voir mon père et ma mère si vieux, ça m’a confortée dans mon intention.

Tilda se mordit la lèvre, la mine embarrassée :

– Ce n’est pas facile, Wulf, mais... Il faut nous séparer. Mes parents ont besoin de moi. Ils ont besoin d’un soutien dans leur grand âge. Je peux les rendre heureux et veiller à leur confort tout en les protégeant de l’obscur. Plus ils vieilliront, plus cela leur sera nécessaire, car ils seront de plus en plus vulnérables. Je suis désolée, Wulf.

Je la fixai, aussi blessé que troublé par ce que je venais d'entendre.

– Je comprends ton désir de veiller sur tes parents, Tilda. Mais ça ne nous empêche pas de continuer à nous voir, si ? Je peux venir à Chipenden, y passer du temps avec toi. Et je ne serais que trop heureux de rendre des services.

Tilda secoua fermement la tête :

– J'y ai longuement réfléchi, et c'est en pensant à nous deux que je suis arrivée à cette conclusion. Je ne veux pas que tu me voies vieillir, Wulf. Je ne veux pas découvrir ton expression lorsque cela arrivera. Je me flétrirai, je me ratatinerai, je ne serai plus la fille que tu aimes aujourd'hui. Toi, tu as un potentiel de vie infini – dont tu ne profiteras sans doute pas : tu prends trop de risques. Un jour, ce sera le risque de trop, tu t'attaqueras à un adversaire trop fort pour toi. Auquel cas, je te survivrai peut-être longtemps. Et cette idée m'est trop douloureuse, je ne peux pas la supporter. Comme nous venons de le dire, certains événements doivent arriver. Ceux-ci en font partie. Ma résolution est prise. Et bien qu'elle nous fasse souffrir, je m'y tiendrai.

Mon cœur pesait comme du plomb. Je n'arrivais pas à y croire. Rien ne m'avait jamais laissé penser qu'elle prendrait une telle décision.

– Je vais donc repartir à Chipenden pour rester avec mes parents, reprit-elle. Mais j'attendrai d'abord ton retour ; je stabiliserai le passage du temps entre cet entremonde et le monde extérieur aussi longtemps que je serai ici. Je t'attendrai, en espérant que tout se passe bien et que tu ressortes de l'obscur. Alors, nous devons nous séparer.

– Je vois que tu as pensé à tout, fis-je remarquer d'un ton sec.

– En effet. Accepteras-tu ma demande ? Dans notre intérêt à tous deux ?

– Je ne vois pas où est mon intérêt là-dedans, dis-je amèrement. Tu penses plus à toi qu'à moi. Mais si tel est ton désir, comment te le refuser ? C'est ton droit d'en décider ainsi.

Je la serrai fort dans mes bras. Nous pleurions tous les deux.

L'heure de mon départ venue, Tilda ne m'accompagna pas jusqu'à la porte. Seule Alice fut là pour me dire au revoir.

Re foulant mon chagrin au fond de mon esprit, je m'efforçai de rester optimiste. À mon retour, je mettrais tout en œuvre pour que Tilda change

d'avis. Comment supporterait-elle une séparation définitive ? Elle finirait sûrement par se laisser fléchir.

Plutôt que de demander à Alice d'utiliser sa magie, je décidai sur une impulsion de prendre la forme de saint Quentin. Je plaçai ma paume contre la porte. Sans m'opposer la moindre résistance, elle tourna aussitôt.

Revenant à ma forme de garçon, j'adressai à Alice un sourire triomphant.

– Ne fanfaronne pas trop vite, soupira-t-elle. Ce qui se tient derrière cette porte a sans doute voulu qu'elle s'ouvre, trop content de te voir pénétrer dans l'obscur. Je la renforcerai après ton passage. Quand tu reviendras, elle s'ouvrira pour toi, et rien que pour toi.

Une bouffée de colère m'étouffa soudain : n'était-ce pas Alice qui avait persuadé sa fille de rompre avec moi ? Bien sûr, tout s'expliquait !

– Je ne partirai pas sans t'avoir dit quelques bonnes vérités, Alice, aboyai-je.

– Ah oui ? répliqua-t-elle sur le même ton, le regard flamboyant. Lesquelles ?

– Tilda et toi, vous vous êtes beaucoup disputées, et souvent à propos de moi. Je sais que c'est en partie la faute de Tilda si les choses se sont mal passées. Mais elle n'était qu'une toute jeune fille, quand vos querelles ont commencé. Et tu es sa mère, Alice. Tu aurais dû faire la part des choses et te montrer plus tolérante.

– Mesure tes paroles, gronda Alice.

Je sentais la rage bouillonner en elle, mais je n'arrivais plus à m'arrêter. Les mots débordaient, j'avais refoulé mes sentiments depuis trop longtemps.

– Une mère doit savoir quand laisser sa fille prendre sa liberté ! Elle en a le devoir ! C'est le cadeau le plus précieux qu'elle puisse offrir à son enfant. Mais toi, tu ne voulais pas de ça, hein ? En quoi étais-je une menace pour Tilda ? Nous nous aimions. Nous nous aimions comme Tom et toi vous vous aimez !

– Ma patience est à bout, petit ! Un mot de plus et...

– Et quoi ? *Petit* ? C'est comme ça que tu me vois ? Alors, tu te leures gravement. Il y a longtemps que je ne suis plus un enfant ! Tu ne me fais pas peur, sorcière !

Elle leva les bras comme pour me lancer un sort, mais je me contentai de grimacer un sourire. Puis je franchis le seuil et pénétrai dans l'obscur.

Je n'avais pas fait trois pas qu'Alice claquait violemment la porte derrière moi.

Aussitôt, je pris la forme du petit bâtard gris à queue de rat.

Je devins Pisseur, le chien errant que tout le monde chassait à coups de pied.

OceanofPDF.com

DU SANG DE DÉMON

Je remarquai d'abord le ciel noir et la pleine lune couleur de sang, qui montait au-dessus de l'horizon.

Je traversai un champ humide envahi par les hautes herbes, les bruyères et les orties. Je flirais des tas d'odeurs intrigantes que je n'arrivais pas à identifier. Mon cerveau de chien, empli de curiosité, me poussait à suivre chacune d'elles jusqu'à son origine. Mais des lumières clignotaient devant moi, et je me dirigeai de ce côté jusqu'à ce que, sortant de l'ombre, j'aboutisse à une ruelle montante.

Ses pavés noirs luisaient comme des morceaux de charbon polis. De chaque côté s'élevaient des maisons mitoyennes ; des chandelles vacillaient derrière les rideaux de dentelle. Parfois, une face pâle me regardait à travers la vitre. Des humains morts ou des démons, je n'aurais su le dire.

La lumière sanglante de la lune éclairait un côté de la ruelle, l'autre était plongé dans l'obscurité. Mais le détail le plus intéressant était le caniveau qui longeait les façades, sur ma gauche. Un liquide noir dégoulinait le long de la pente, et mon flair m'apprit que c'était du vieux sang. Je m'arrêtai pour renifler sa délicieuse odeur cuivrée. J'allais m'en remplir la gueule d'un coup de langue quand je me rappelai soudain l'avertissement d'Alice.

Que j'en avale une seule goutte, et je serais enfermé ici pour toujours. J'eus beaucoup de mal à me détourner.

Des morts déambulaient dans la rue, grises silhouettes mélancoliques vêtues de haillons, traînant les pieds, les yeux baissés. Il émanait d'eux un léger parfum de décomposition que je trouvais plutôt agréable, même si je préférais l'odeur du sang. La plupart ressemblaient à des cadavres en marche ; certains portaient des traces de mort violente, blessures ouvertes ou membres manquants.

Je me demandai pourquoi ils regardaient tous les pavés. Craignaient-ils de croiser le regard des autres ? Néanmoins, s'ils me virent me faufiler entre leurs jambes, aucun d'eux ne sembla s'intéresser à moi.

Tout en remontant cette ruelle, je commençai à regretter ma dispute avec Alice. J'aurais dû dominer ma colère et fermer ma grande bouche. Et montrer plus de respect envers la mère de Tilda. Mais ce qui était fait était fait. À mon retour, je lui ferais mes excuses.

La ruelle aboutit bientôt dans une voie plus large, et je dus choisir entre tourner à droite ou à gauche. J'optai pour la gauche, parce que de ce côté, la pente devenait de plus en plus raide. Cela me paraissait une bonne idée de monter pour arriver le plus haut possible. Je continuai de renifler ici et là, à la recherche d'un arôme particulier : l'odeur de Hrothgar.

Le flair puissant de Pisseur m'avertit soudain : quelque chose me suivait. Une créature qui n'émettait pas le parfum de pourriture des morts arpentant ces rues de l'Enfer. La puanteur se fit plus forte ; mon poursuivant approchait. J'évitai de tourner la tête pour voir qui me talonnait. Je préférais lui laisser croire que je ne l'avais pas repéré.

Je quittai la rue brusquement, m'enfonçant dans un passage très étroit, plongé dans l'ombre, sur ma gauche. Les façades arrière des maisons étaient aveugles ; personne ne serait témoin de ce qui arriverait. Le passage se terminait en impasse contre un haut mur de pierre ; je fus donc obligé de me retourner et de faire face.

Mon poursuivant mesurait bien trois fois ma taille. Il avait l'apparence d'un félin aux flancs tachetés de blanc et de brun. Son museau – surtout les mâchoires – me rappela un grand chat dont j'avais vu l'image dans un livre de la bibliothèque, au monastère. De tels prédateurs tuent le plus souvent leur proie en les démembrant à l'aide de leurs pattes de derrière. Mais celui-

ci ne le pourrait pas : ses pattes interminables n'étaient pas adaptées à cet usage.

Il en avait six, longues et maigres comme celles des insectes. Et, tandis qu'il avançait lentement vers moi, elles tremblaient, comme prêtes à se dérober sous le poids d'un corps musculeux trop lourd pour elles. Cependant, ce tremblement était plutôt le signe de l'excitation qu'il ressentait à l'idée de me dévorer. Car il s'élança soudain, la gueule ouverte, prêt à m'arracher la tête du corps.

D'un bond, j'avais déjà esquivé son attaque. Refermant mes propres mâchoires sur sa gorge, je la mordis de toutes mes forces et retombai, une bouchée de la créature entre les dents. Me rappelant l'avertissement d'Alice, je la recrachai aussitôt.

Le prédateur était mort.

Il faut dire qu'à cet instant, je n'étais plus Pisseur. J'avais pris la forme, autrement plus redoutable, de Dent Noire, le loup spectral, frère des six tendineux gris que j'avais créés.

Redevenu Pisseur, je quittai l'impasse en remuant la queue et poursuivis mon chemin dans la rue en pente, où les morts passaient toujours, le nez baissé vers les pavés.

Soudain, une odeur familière me monta aux narines. Ce n'était pas celle de Hrothgar mais celle de Grimalkin.

La tueuse du clan Malkin était venue bien des fois en aide à Alice et, lors de mon précédent et bref passage par l'obscur, elle m'avait renvoyé à Chipenden.

Alice ne pouvait pas être mon guide en ces lieux ; Grimalkin la remplacerait peut-être. Ça valait le coup de le lui demander. Je continuai de monter, suivant la piste odorante. Bientôt, un vaste bâtiment noir, sans doute bâti du même matériau qui pavait les rues, s'éleva graduellement devant moi.

On accédait à son formidable et sinistre portail par un pont-levis, ses fenêtres étaient garnies de barreaux, et des silhouettes encapuchonnées patrouillaient à l'extérieur. Ça m'avait tout l'air d'une prison, et mon flair m'apprit que Grimalkin était dedans.

Était-elle captive ? Que Grimalkin se soit laissé attraper et enfermer dans un endroit pareil me parut peu crédible. Elle aurait préféré mourir en combattant.

Rien de plus facile que de pénétrer dans cette prison : ayant changé de forme à l'ombre d'une ruelle, je pris mon envol dans une version minuscule du loup ailé.

Pas plus gros qu'un insecte, je passai entre les barreaux d'une fenêtre ouverte. C'était à l'intérieur que les difficultés commençaient. Pour trouver Grimalkin, j'avais besoin du flair exercé de Pisseur. La prison empestait un mélange de sueur, de sang et d'excréments, auquel se mêlaient les odeurs personnelles de chaque prisonnier et de leurs geôliers démoniaques. Seul le nez sensible du petit chien saurait repérer celle de Grimalkin au milieu de tels remugles.

Mais reprendre cette forme n'était pas sans risque. Si je la conservais trop longtemps, les gardes à mine patibulaire qui patrouillaient dans les couloirs finiraient par me repérer.

Je ne craignais pas d'être capturé ou blessé, sûr de savoir me défendre ou m'évader si besoin. Mais aussitôt la présence d'un intrus signalée, la sécurité serait renforcée, ce qui rendrait ma tâche beaucoup plus difficile.

Cependant, humant l'air plus vite que ma queue pouvait remuer, je localisai rapidement la tueuse. Elle était enfermée au plus profond du bâtiment, dans un des cachots les mieux gardés. J'y parvins au bout d'une heure, en dépit des nombreux obstacles que seul le minuscule loup ailé pouvait franchir. Lorsque je me trouvai enfin devant une énorme porte renforcée de barres de fer qui fermait un couloir, je dus utiliser les talents de forceur de serrure de saint Quentin, au risque d'être découvert.

Enfin, je pus voler au travers des barreaux du cachot. Je repris aussitôt une apparence à peu près semblable à celle du jeune Wulf qu'elle avait connu. Bien qu'un peu plus grand, j'avais repris mon vieil habit et le manteau à capuchon d'un apprenti épouvanteur.

Sous cette forme de tulpa, proche de la créature fragile et froussarde que j'avais été, ayant perdu l'assurance du guerrier ou du loup ailé, je fus atterré en découvrant Grimalkin.

Elle était en vie, mais dans quel état !

Les yeux clos, elle respirait avec difficulté. Était-elle endormie ou inconsciente, je n'aurais su le dire. Quatre lourdes chaînes la retenaient au mur poisseux d'humidité. Deux étaient en fer, deux autres en alliage d'argent, matières qui causent aux sorcières des douleurs extrêmes. Tom Ward m'avait dit un jour que Grimalkin s'était entraînée à y résister. Elle avait même utilisé une broche en argent pour consolider l'os de sa jambe brisée. Mais les cadenas eux-mêmes étaient en fer et en argent. Ceux qui la retenaient captive n'avaient voulu prendre aucun risque.

Vêtue de haillons, elle gisait dans les immondices, tout le corps marqué de coupures, de morsures et d'ecchymoses. Je compris d'un seul coup d'œil qu'on s'était nourri d'elle : en plus de vieilles cicatrices et de plaies refermées, elle présentait des entailles qui saignaient encore.

C'était étrange de voir Grimalkin aussi vulnérable, sans son collier d'ossements, sans ses fourreaux emplis de lames. La dernière fois que j'avais été en sa présence, elle et Thorne combattaient la malfaisante déesse Circé. Elles formaient un duo formidable. Grimalkin avait entraîné Thorne pour qu'elle devienne la prochaine tueuse, et elles étaient très proches. Ce lien avait persisté après leur mort et jusque dans l'obscur. Thorne disait qu'elles étaient des « tueuses de dieux », ce qui était tout à fait vrai. Aussitôt après être venue à bout de Circé, Grimalkin avait usé de ses pouvoirs pour me renvoyer sur la terre.

Comment avait-elle pu tomber aussi bas ?

J'appelai doucement :

– Grimalkin !

Je n'eus pas besoin de répéter son nom. Elle ouvrit les yeux et me dévisagea.

– Je t'avais mis en sécurité, petit. Tu es fou d'être revenu ici.

Comme elle parlait, j'aperçus ses dents pointues. Si elles étaient rougies, ce n'était pas par le sang de ses ennemis. C'était son sang à elle qui coulait de sa bouche jusque sur son menton.

– Tu n'aurais jamais dû revenir, reprit-elle. Bientôt, tu seras enchaîné ici, toi aussi, et tu endureras les mêmes souffrances que moi.

Je lui souris tout en cherchant des mots réconfortants, quand j'entendis un bruit de bottes. Une clé tourna dans la serrure, la lourde porte racla les

dalles. On venait d'entrer dans le cachot.

Trois geôliers se tenaient devant moi, trois créatures énormes aux muscles puissants, plus proches de la bête que de l'humain. Le plus grand était recouvert d'écailles et avait un bec en guise de nez. Sa large bouche était garnie de crocs aussi pointus que des aiguilles, et il portait autour du corps un assortiment de lames dans des fourreaux. L'une d'elles était même plantée dans un nœud de ses cheveux gras.

– Je n'en attendais pas autant, gronda-t-il. La chair succulente d'un jeune garçon ! Et le sang suave qui coule dans tes veines et tes artères, Grimalkin ! Quel souper, ce soir !

– Je te remercie d'être venu aussi bien armé, répliquai-je aimablement. Grimalkin avait besoin de nouvelles lames. Les tiennes feront l'affaire, en attendant mieux.

Avec un rugissement de colère, il tira deux longues épées de sa ceinture :

– Je vois à ta tenue que tu as été moine, gronda-t-il.

Sur ce point, il avait raison.

– Je vais adorer dévorer ta chair en même temps que ton âme !

Sur ce point, il avait tort.

Je changeai de forme. J'étais à présent le guerrier tulpa. Je sortis l'épée qui attendait dans son fourreau, sur mon dos. Bien équilibré sur mes jambes, je serrai le pommeau à deux mains.

Le guerrier tulpa est bien plus brave que mon habituelle forme humaine. Moins téméraire que le loup ailé, il combat cependant avec férocité et ne connaît pas le sens des mots *retraite* ou *défense*. Dans mes autres formes de tulpas, je peux contrôler mes actions, en fonction de ce que ma sagesse humaine me conseille. Mais j'avais appris à laisser le guerrier agir selon son instinct, en toute liberté.

Il attaque toujours. Il est toujours rapide. Il épargne toujours ses gestes.

Jamais une blessure de trop. Jamais un mouvement inutile.

Trois coups de mon épée mirent fin à la menace.

Du sang de démon se répandit sur le sol.

UNE ÉPÉE

Quand tout fut achevé, je repris brièvement la forme de saint Quentin, le temps de libérer Grimalkin de ses chaînes. Puis, redevenu le guerrier, je la saisis par les bras pour l'aider à se relever.

– Tu as pris de grands risques pour me payer du service que je t'ai rendu jadis, dit-elle avec un sourire qui dévoila ses dents pointues.

– Je ne suis pas venu dans l'obscur pour vous libérer, lui avouai-je. J'ignorais votre triste situation. Mais dès que je l'ai découverte, je n'ai pu qu'intervenir, car je vous dois beaucoup. Maintenant, je vais encore me mettre en dette. J'ai de nouveau besoin de vous.

Avant que j'aie pu en dire davantage, elle me fit taire d'un signe.

– Quel que soit ton problème, m'assura-t-elle, je t'aiderai. J'ai déjà manqué à ma parole envers Alice, alors que je lui avais promis mon appui : elle m'avait envoyé un message, et je n'ai rien pu faire pour elle. Je ne commettrai pas la même faute envers toi. Mais, d'abord, il nous faut libérer quelqu'un d'autre.

Je devinai aussitôt :

– Votre compagne, Thorne...

Bien que capable de circuler dans la prison avec une relative facilité en changeant de forme, je me demandais comment aider Grimalkin à trouver Thorne avant de nous échapper. Alors que j'en avais été témoin jadis, j'avais oublié les choses stupéfiantes dont la sorcière morte était capable. Elle rafraîchit ma mémoire en se transformant en orbe lumineux, pas plus gros qu'une tête humaine, aspect qu'elle prenait habituellement pour quitter l'obscur et visiter la terre. Puis je compris pourquoi ses geôliers avaient utilisé du fer et de l'alliage d'argent. Ces matières ne servaient pas seulement à l'enchaîner, elles empêchaient toute transformation qui lui aurait permis de s'échapper.

Je n'eus pas besoin non plus de localiser Thorne. Grimalkin me mena droit à elle, et une fois celle-ci libérée, nous quittâmes ensemble la prison sans aucune difficulté. Minuscule loup ailé, je suivis les deux orbes jusque dans un endroit sûr. C'était une petite grotte dissimulée dans les hauteurs d'une colline où nous pûmes nous installer de notre mieux, sans cesser de surveiller les toits en contrebas.

Je leur fis un récit complet des derniers événements.

Quand je racontai comment j'avais empalé le Malin sur la flèche de l'église de Churchtown, Thorne s'enthousiasma :

– Oh, Wulf ! Comme on se ressemble ! J'aurais voulu lui infliger ça moi-même ! Mais j'aurais été plus loin ! Je lui aurais déchiqueté le foie avec mes dents, je lui aurais arraché un œil ! Tu sais ce que Grimalkin lui a fait, une fois ?

À l'expression de la tueuse, je devinai qu'elle aurait préféré plus de discrétion, mais, telle une mère indulgente face à une fille débordante de vitalité, elle la laissa dire.

– Grimalkin a transporté sa tête dans un sac pour empêcher qu'on la rattache à son corps. Elle avait trouvé refuge dans la tour Malkin face à une horde d'adorateurs du Malin, qui s'étaient rassemblés dans une clairière. Elle a sorti la tête du sac et lui a enfoncé la lame de son couteau dans l'œil gauche. Puis elle les a menacés de faire de même pour l'œil droit s'ils ne se pliaient pas à sa volonté. C'était magnifique !

– Calme-toi, petite, lui intima Grimalkin en lui tapotant gentiment l'épaule. Oui, le temps est venu de détruire le Malin. Ce dieu hideux et bestial ne doit plus gouverner l'obscur. Mais apportons d'abord à Wulf

l'aide dont il a besoin ! Nous avons une grande dette envers lui. De plus, le comportement de Hrothgar m'intrigue, c'est un point que j'aimerais élucider.

Elle posa les yeux sur moi :

– En nous délivrant, Thorne et moi, tu m'as largement payée en retour pour t'avoir renvoyé un jour dans le Comté. Oui, nous allons résoudre ce mystère ensemble. Après quoi, nous réglerons son compte au Malin.

– Et je vous y aiderai, promis-je.

– Peut-être ; cela dépendra de la durée de notre première tâche. Tu ne dois pas séjourner trop longtemps dans l'obscur. Alors même que nous parlons, ton énergie vitale est lentement absorbée. Bientôt, les forces te manqueront.

– Mais comment trouver Hrothgar et la créature qui l'a entraîné ici ? m'inquiétai-je.

– Ils peuvent être n'importe où. L'obscur compte quantité de domaines. La ville en dessous et ses environs sont les lieux les plus proches de la terre, le séjour des *morts déprimés*.

– Qui sont-ils ?

– Ceux qui errent dans ces rues en prenant garde de ne croiser le regard de personne, pour ne surtout pas attirer l'attention sur eux. C'est par cette ville que les âmes des damnés entrent dans l'obscur, où elles sont des proies faciles pour de nombreux prédateurs à la recherche de sang frais. Mais ce n'est qu'une petite partie de l'obscur. Bien que Hrothgar soit certainement passé par ici, il peut avoir été rapidement transféré ailleurs. Des portails permettent de voyager presque instantanément d'un domaine à l'autre. Il y a cependant quelqu'un que je peux consulter. Il a une dette envers moi pour un service rendu autrefois. Et il sera prêt à nous aider dès qu'il aura entendu ma proposition...

– Le Flûtiste ? s'exclama Thorne.

– Oui, confirma Grimalkin. Nous allons nous adresser au Flûtiste.

Nous montâmes la pente boisée de la colline, nous éloignant peu à peu de la ville en contrebas et de la lune rouge posée sur l'horizon, qui ne semblait jamais changer de position.

– J’aime beaucoup ta nouvelle apparence, Wulf, déclara Thorne, qui s’était placée à côté de moi. Un homme de haute taille, ça me plaît.

J’étais redevenu le guerrier tulpa, prêt à affronter le danger. Grimalkin marchait devant à grands pas. Elle portait les lanières et les fourreaux contenant les lames du démon que j’avais tué. Après sa longue immobilité forcée, elle avait besoin d’action.

– J’aimerais bien changer de forme comme toi, poursuivit Thorne. Tu continues d’en créer de nouvelles ?

– Oui, mais je ne veux pas en avoir trop. Chacune correspond à un besoin ou possède un talent particulier. Je me demande si Hrothgar ne s’est pas mis en danger en fabriquant de trop nombreux tulpas.

– On arrive, m’interrompit Grimalkin. Voici le lac de Boue.

Si ça n’avait guère l’apparence d’un lac, c’était incontestablement boueux. Nous étions devant une large mare ovale bordée de roseaux. La surface de l’eau était si sombre que rien de ce qui se dissimulait dessous n’était visible. Je me sentis mal à l’aise rien qu’à la regarder.

Grimalkin nous fit signe de nous asseoir sur le sol. J’obtempérai, et Thorne s’assit à côté de moi. La tueuse resta debout. Puis, les bras levés, les doigts pointés vers le ciel, elle entama une mélodie.

Thorne eut un large sourire et fixa l’eau en tambourinant sur ses genoux d’un air excité.

– Tu l’as déjà rencontré, ce Flûtiste ? demandai-je.

– Regarde l’eau ! s’exclama-t-elle. Regarde bien !

À peine avais-je reporté les yeux vers la mare que sa surface boueuse s’agita, et des cercles concentriques se formèrent au milieu.

Un chapeau pointu à larges bords émergea devant nous. Il était perché sur une face étroite aux grands yeux verts et aux pupilles semblables à celles des chèvres. Une barbe blanche et pointue allongeait encore ce visage à la bouche tordue par un rictus désapprobateur : le Flûtiste ne semblait pas ravi de nous voir. Pourtant, Thorne riait, les yeux brillants de plaisir.

Le Flûtiste était vêtu d’une longue robe verte dont les manches lui tombaient jusqu’au bout des doigts. Il semblait se tenir sur la surface, même si on ne voyait pas ses pieds, l’ourlet de sa robe trempant encore dans l’eau. Son chapeau dégoulinait, mais le haut de son corps paraissait

remarquablement sec pour quelqu'un tout juste sorti des profondeurs d'une mare. Et le bas de sa robe était maculé de boue verte.

– Qu'est-ce que tu veux, aujourd'hui, sorcière ? demanda-t-il d'une voix bourrue et fort peu amène. Tu m'as encore tiré de mon sommeil.

Thorne se pencha pour me chuchoter à l'oreille :

– Il est toujours bougon quand on le réveille, mais il a un cœur d'or.

– Nous souhaitons être ébahis une fois de plus par tes remarquables capacités, déclara Grimalkin. Nous requérons ton aide pour une tâche de la plus haute importance.

Le propos était flatteur, le ton plutôt moqueur.

– Et qu'est-ce que ça me rapportera ? demanda le Flûtiste.

– La satisfaction de nous assister dans un projet qui est, je crois, cher à ton cœur.

– Un projet ? répéta-t-il, déjà nettement moins bougon.

– Nous avons l'intention de détruire le Malin. Aide-nous, et tu auras le droit de te joindre à nous. Je te permettrai de jouer un rôle majeur dans cette entreprise.

Le Flûtiste affichait à présent un large sourire.

– Tu es si bonne, Grimalkin ! s'exclama-t-il. Et qui d'autre va rejoindre ta cause ?

– Personne. Nous ne serons que tous les quatre.

– Rien que tous les quatre contre le pouvoir du Malin et ses innombrables alliés ? objecta-t-il d'un ton gouailleur. Une bataille héroïque en perspective ! Voilà qui vaut toutes les récompenses ! Demande-moi ce que tu voudras, Grimalkin, c'est plus que je n'aurais jamais rêvé !

– Je n'exigerai rien de trop difficile. Simplement que tu localises un personnage du nom de Hrothgar, entré tout récemment dans l'obscur. Probablement prisonnier d'une entité presque identique.

– Très grand et en même temps très mince, c'est ça ? fit le Flûtiste. Oui, j'ai su qu'il nous avait rejoints dans ces lieux de délices. Mais il n'était prisonnier de personne. Il est entré seul dans l'obscur. J'ignore où il se trouve maintenant, mais je le découvrirai bientôt. Est-ce là tout ce que tu désires ?

– Oui. Trouve-le, et nous nous chargeons du reste.

– Ce sera fait dans l’heure, déclara le Flûtiste.

Désignant de la tête Thorne, qui pouffa à nouveau, il ajouta :

– J’ai déjà rencontré ta jeune et belle compagne. Mais qui est le sombre guerrier assis près d’elle ? J’aimerais bien le savoir.

– Je m’appelle Wulf, dis-je. J’ai été jadis novice dans un monastère, puis, pendant un court moment, apprenti épouvanteur. Désormais, je suis un tulpan.

– Vraiment ? Quelle carrière intéressante que la tienne, Wulf ! Un peu semblable à la mienne. J’ai été un mage puissant – à cette époque lointaine, je me disais *magicien*. J’ai ensuite commandé à des aigles. Maintenant, je dois me contenter de rats...

Un objet glissa hors de sa manche. Il le rattrapa dans sa main droite et le porta à ses lèvres. À la différence de la flûte de Pan, taillée dans un roseau, la sienne était en argent. Il commença à jouer.

La musique de Pan était complexe, mélodique et fascinante. La sienne était simple, aiguë et entraînante.

Un gros rat gris nagea entre les roseaux et grimpa sur la rive. Sa queue était plus longue que celle de Pisseur, et ses dents plus pointues que les siennes. D’autres le rejoignirent et, bientôt, le rivage grouillait de rats.

Cessant alors de jouer, le Flûtiste lança un ordre guttural dans une langue qui m’était inconnue. Les rats s’égaillèrent aussitôt dans toutes les directions.

– Ils auront vite fait de trouver Hrothgar, nous assura le Flûtiste.

Puis il me fixa, les sourcils froncés :

– Wulf, il te manque une épée en prévision de la bataille. Je pense pouvoir t’en fournir une qui te conviendra.

Étonné, je voulus saisir celle qui pendait dans son fourreau derrière mon épaule pour lui montrer qu’il se trompait. Mes doigts se refermèrent sur du vide. J’en fus irrité, sûr qu’il avait utilisé quelque enchantement. Comment mon épée aurait-elle pu disparaître, alors qu’elle faisait partie intégrante du tulpa que j’appelais le guerrier ? Elle était un élément essentiel de l’être que j’avais créé par la force de mon imagination et de mes dons innés.

Le Flûtiste avait plongé son bras dans l'eau jusqu'au coude comme pour y chercher quelque chose. Quand il le sortit, il l'éleva au-dessus de sa tête, brandissant une épée couverte de boue.

Et quelle épée ! La boue glissa, révélant toute sa magnificence. De la pointe de sa lame jusqu'à son pommeau, elle luisait comme de l'argent. Qui aurait cru qu'une telle splendeur sortait du fond d'une mare boueuse ? Le pommeau portait des inscriptions qui ressemblaient à des runes.

Le Flûtiste la jeta alors en l'air et la rattrapa par la lame. Elle semblait fort effilée, et je crus qu'il s'était coupé jusqu'à l'os. Mais, quand il me la tendit, pommeau en avant, je ne vis pas la moindre goutte de sang ni la plus petite entaille sur sa paume.

– Prends-la, Wulf ! dit-il avec un sourire. Cette arme te servira bien. Tu ne seras pas le premier jeune homme prometteur à qui je l'aurai prêtée. Pour la plupart, elle a servi de révélateur.

– C'est très généreux à vous, et je vous remercie, dis-je. Mais je ne peux pas accepter un tel cadeau. Une épée comme celle-ci, extérieure à ce que je suis, tombera à terre et sera perdue à l'instant où je changerai de forme.

– Ce ne sera pas un problème. Il s'agit juste de l'appeler quand tu seras prêt à la recevoir. Tiens ! Prends-là !

Je tendis la main, mais l'épée disparut à l'instant ; le Flûtiste sourit. Je crus de nouveau, non sans irritation, qu'il avait usé d'un sortilège pour me ridiculiser. Je guettai du coin de l'œil la réaction de Thorne et de Grimalkin, mais à leurs mines sérieuses, je compris qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

– Appelle-la, Wulf ! Appelle-la par son nom ! m'ordonna le Flûtiste.

Je secouai la tête, dépité :

– Mais quel est son nom ?

– Épée, évidemment ! Quel autre nom voudrais-tu lui donner ? Recommence ! Appelle-la par son nom !

Je me sentis stupide.

– Épée ! criai-je.

Aussitôt, il y eut un souffle d'air, et je sentis le poids de l'arme qui se glissait d'elle-même dans le fourreau, sur mon dos.

– Tu vois, conclut le Flûtiste, ce n'était pas si difficile !

OceanofPDF.com

LE JUMEAU TENDINEUX

Moins d'une heure plus tard, les rats étaient de retour. Certains s'arrêtaient brièvement devant le Flûtiste et poussaient quelques cris avant de replonger dans la mare. D'autres disparaissaient directement dans l'eau.

Grimalkin marchait de long en large sur la rive, sans dissimuler son impatience.

– Voilà, déclara enfin le Flûtiste. Le dernier rat a fait son rapport.

– Alors ? Tu sais où il est ?

– Évidemment, fit-il avec un sourire. T'ai-je jamais déçue, Grimalkin ? Malheureusement, les nouvelles ne sont pas bonnes. Hrothgar n'est pas loin d'ici, mais il agonise. Il s'est réfugié au fond d'une cave. En nous hâtant, nous pourrions recueillir ses dernières paroles.

– Est-il toujours seul ? demandai-je.

Si tel était le cas, la chose me paraissait étrange car, de toute évidence, il avait été amené ici par son double.

– Il est seul, confirma le Flûtiste. Maintenant, suivez-moi, sinon nous arriverons trop tard...

Nous descendîmes vers la ville dont les morts déprimés et les démons prédateurs parcouraient les rues aux pavés noirs. Il me sembla qu'il nous menait comme il avait mené ses rats au son de son instrument. Mais j'étais injuste ; il savait visiblement où il allait et nous conduisait bien vers Hrothgar. C'était son petit air supérieur qui m'agaçait. Il se croyait visiblement beaucoup plus malin que nous.

Plus nous descendions, plus les rues étaient étroites et sombres, jusqu'à ce que nous ayons perdu de vue la lune couleur de sang. Nous pénétrâmes enfin dans la plus noire et la plus lugubre des ruelles, un cul-de-sac fermé par un mur. Devant le mur, un trou carré, dans le sol, révélait des marches de pierre.

Tels des rats, nous suivîmes le Flûtiste qui s'enfonçait dans les ténèbres. Or, en bas, ce n'était plus l'obscurité. De hautes torches éclairaient un dédale de couloirs, chacun aboutissant sur une petite cave dallée dépourvue de porte.

– C'est un des nombreux endroits où les morts meurent pour la seconde fois, m'expliqua le Flûtiste en me regardant par-dessus son épaule.

– Et par cette seconde mort, ils tombent dans l'oubli, ajouta Thorne. Leur âme s'éteint définitivement.

Le Flûtiste désigna alors une ouverture :

– Il est là, Wulf. À toi de jouer !

Grimalkin, Thorne et le Flûtiste entrèrent dans la cave derrière moi, mais ils restèrent près du seuil tandis que je m'avançai vers la forme immobile de Hrothgar. Je crus d'abord être arrivé trop tard, car il gisait sur le dos, inerte. Il ne semblait même pas respirer.

Allongé sur une paille, son corps immense paraissait plus mince que jamais. Le peu de peau visible, sur le visage, les mains et les poignets, était desséché et d'une pâleur grisâtre, comme si le sang n'y circulait plus. Les paupières closes, il avait tout d'une coquille vide.

Soudain, il ouvrit les yeux et me fixa.

Puis il parla :

– Je suis surpris, Wulf. Je pensais que tu avais la tête sur les épaules et que tu ne serais pas assez stupide pour pénétrer dans l'obscur. Prends

garde ! Regarde-moi, et que cela te serve de leçon ! Ne me suis pas dans ma folle démarche...

Sa voix n'était qu'un croassement rauque, et il ne respirait qu'à peine, aspirant péniblement l'air entre chaque mot.

– Cela me navre de vous voir dans cet état, dis-je. Je vous dois tant, Hrothgar ! Vous m'avez révélé ma véritable nature et vous m'avez guidé à travers les phases de mon développement qui auraient pu me détruire. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

Hrothgar secoua la tête :

– Trop tard, Wulf ! Mais je veux te donner un dernier conseil, qui t'évitera peut-être de connaître le même sort que moi.

– Où se cache la créature qui vous a amené ici ? Le questionnai-je. Est-ce un tulpa que vous avez créé accidentellement ou quelque sombre aspect de vous-même ? Je me trompe ? Sinon, je dois le trouver et le détruire.

– Je suis seul responsable, il n'y a donc personne à rechercher, Wulf. Oui, je me suis divisé en deux parts, une bonne et une mauvaise. À présent, elles se sont réunies en moi et s'annulent l'une l'autre. Mais leur jonction a provoqué ma propre destruction.

– La créature, dans la cage, était donc une partie de vous-même ?

– Oui, mais cette fois, animée par un autre fragment de mon âme – un de trop, j'en ai peur. J'avais cédé à une pratique insensée. J'ai tenté de la maintenir dans des liens sûrs, mais elle était trop forte, elle m'a échappé. En dépit de toutes mes résistances, elle s'est immergée en moi, et nous sommes devenus un. Comme je te l'ai dit, cette réunification violente et forcée m'a détruit. Alors, je t'en conjure, ne commets pas la même erreur !

– Je vous le promets.

– Et comprends que tu ne peux pas créer trop de spectraux captifs. À chaque fois, tu utilises une parcelle de ton âme, et, quand elle s'est trouvée trop souvent divisée, la part malveillante qui réside en chacun de nous occupe un peu plus de place. Injustice, orgueil, obstination – tous les sombres aspects d'une personnalité humaine – prennent le dessus. J'ai vraiment tenté de résister, Wulf. J'ai extirpé ces mauvaises parts de moi-même pour les enfermer dans mon double, mon jumeau maléfique. J'ai

emprisonné cette créature dans une cage, derrière la porte noire. J'espérais qu'elle y serait confinée pour toujours...

– Mais pourquoi en avoir fait un tendineux ?

– C'était le seul moyen de m'assurer que je ne l'utiliserais pas par accident. Un spectral captif est trop accessible, tel quelqu'un qui a enfilé le mauvais manteau et s'en aperçoit trop tard. On ne court pas ce risque avec un tendineux. Étant indépendant de moi, il pouvait être mis en cage.

– Comme vous avez mis en cage vos autres tendineux ?

– Oui, mais je n'avais aucune mauvaise intention envers eux ; simplement, c'était plus commode. Dans leur cage, ils étaient endormis, sans conscience, et ils constituaient des doubles utiles au cas où un de mes serviteurs aurait été détruit inopinément, ce qui peut arriver au cours d'une longue vie comme la mienne. Dans l'espace restreint derrière la porte noire, seule ma magie fonctionnait, et tout ce que j'avais créé échappait au dépérissement. Certaines entités étaient des expériences grâce auxquelles je développais mon art. Mais mon jumeau tendineux était sorti de sa cage, il m'attendait. Il m'a absorbé dans son corps physique, de sorte que nous ne formions plus qu'un. J'ai tout fait pour lui échapper, mais il devenait de plus en plus fort. Impossible de rejeter cet aspect maléfique de moi-même ! J'ai eu beau lutter, lutter, j'ai perdu la partie.

– Vous étiez mêlé à lui quand vous habitiez la maison et me parliez ? Est-ce pour cela que vous ne pouviez pas toucher le bâton de Tom Ward ? Parce qu'il est taillé dans du bois de sorbier ?

– Oui. Quand je t'ai demandé de l'emporter hors de la bibliothèque, je vivais une terrible crise intérieure. Je voulais vous éloigner de cette porte, Tilda et toi. J'ai tenté encore une fois de me libérer du tendineux, mais il commençait à se nourrir de mon âme. Dans la lutte, j'ai déchiré ma chair avec mes propres ongles. Mais à mesure qu'il se repaissait de moi, nous nous affaiblissions tous les deux et glissions lentement vers la mort. Puis il a entraîné ce qui restait de moi dans l'obscur, à travers la deuxième porte. J'ai repris le combat, je me suis battu jusqu'à ces dernières minutes. Je vais mourir, mais j'emporterai ma part maléfique avec moi.

– Pourquoi votre maison était-elle bâtie autour d'un portail vers l'Enfer ? demandai-je. Ce lieu ne représentait-il pas un danger permanent ?

– Bien sûr que si ! Un danger contre lequel je devais sans cesse me prémunir. Mais c'est bien *pour ça* que j'avais choisi de bâtir là ma maison. J'étais jeune, à l'époque ; mon pouvoir grandissait. J'estimais de mon devoir de garder cette porte scellée et de tenir à l'écart les habitants de l'obscur. Pendant de longues années, j'y ai réussi. Puis j'ai commis une faute qui a tout changé. Garde-toi de jamais connaître le même destin !

– Sur ce point, je vous entends, Hrothgar. Je limiterai mes créations pour ne pas diviser mon âme trop souvent. Mais combien de tendineux captifs peut-on créer sans se mettre en danger ?

– Nous sommes tous différents, Wulf ; je ne peux pas te donner un nombre. Ce sera à toi d'en juger. Ta formation de moine t'y aidera. Souviens-toi des péchés contre lesquels les sermons de tes professeurs te mettaient en garde : orgueil, envie, cupidité, paresse et tant d'autres. Les prêtres énumèrent sept péchés mortels ; en vérité, ils sont innombrables. Attache-toi surtout à respecter les sentiments des gens ; si tu deviens égoïste et obstiné, attentif à tes seuls plaisirs, méfie-toi ! Lorsque ce genre de comportement grandit en toi, c'est mauvais signe : tu approches du moment où tu risques de diviser ton âme une fois de trop...

– Mais votre part maléfique, vous l'avez vaincue !

– Elle est aussi forte que moi et, alors même que je te parle, elle cherche à déformer mes propos. Si elle pouvait, elle sortirait de moi pour te tuer. Il vaut donc mieux que je meure avec elle, maintenant. De toute façon, si elle s'échappait, elle serait condamnée à se désintégrer. Mais ça prendrait un certain temps.

– Je voudrais tant vous aider !

Hrothgar n'ajouta rien. Il m'adressa seulement un signe de tête, soupira profondément et ferma les yeux. Je restai près de lui un long moment, jusqu'à ce que je comprenne qu'il ne respirait plus.

Je vis alors le tulpa qui avait hébergé à la fois Hrothgar et son double se dissoudre peu à peu, jusqu'à n'être plus qu'un long tas de poussière et de débris.

Hrothgar avait connu sa seconde mort.

Nous retournâmes dans la grotte de la colline, au-dessus de la ville, laissant le Flûtiste derrière nous. Grimalkin m'assura qu'il nous rejoindrait quand nous serions prêts à marcher contre le Malin.

J'étais agité, désireux d'en finir. Je sentais mes forces diminuer. Je ne pouvais pas me permettre de rester plus longtemps dans l'obscur.

– Je vous aiderai à détruire le Malin, dis-je à Grimalkin, à condition que ce soit vite ! Je ne veux pas être piégé ici.

– Avant cela, Wulf, j'ai une mission à te confier. Va trouver Pan et parle-lui de notre projet. Demande-lui s'il accepte de soutenir notre cause et de se préparer à gouverner l'obscur en cas de victoire. J'irais bien moi-même, mais il n'aime pas qu'on s'introduise dans son domaine privé. Thorne et moi l'avons déjà fait ; l'offenser de nouveau serait trop imprudent.

– Tu crois qu'il acceptera ?

– J'en doute ; il est trop attaché à son propre monde et à son mode d'existence. Mais ça vaut le coup d'essayer. S'il acceptait, cela éviterait le chaos que provoquera la destruction du Malin. Si Pan joint ses forces aux nôtres, cela augmentera grandement nos chances de succès. En dépit de mon assurance quand j'en parlais au Flûtiste, je sais combien notre tentative est lourde de danger. Nous ne combattons pas seulement le Malin mais tous ceux qui le servent. Beaucoup d'entre eux sont redoutables. Mais même si Pan refuse, il nous offrira peut-être un soutien. Un petit quelque chose vaut toujours mieux que rien.

En fait de danger, je m'y mettrais certainement en pénétrant dans le domaine de Pan sans y être invité. Cependant, la demande de Grimalkin était sensée. Pour détruire le Malin, nous aurions besoin de toutes les forces possibles.

La tueuse m'adressa un sourire qui dévoila ses dents pointues :

– Quand tu parleras à Pan, plutôt que de mendier son aide, dis-lui que tu lui offres de gouverner l'obscur. Les Anciens Dieux eux-mêmes sont sensibles à la flatterie.

Sous la forme du loup ailé, je suivis les deux orbes qu'étaient devenues Thorne et Grimalkin au-dessus d'un paysage de cauchemar. Nous survolions des îles, chacune étant le domaine d'un démon ou d'un Ancien Dieu, reliées entre elles par des passerelles de pierre blanche surplombant les abysses enténébrés qui séparaient ces sinistres résidences.

Le domaine de Pan fut bientôt en vue, sans erreur possible. Il était beaucoup plus étendu que les autres, et si verdoyant que j'en fus ébloui. La lumière maladive de la lune sanglante ne l'atteignait pas.

Les deux orbes firent halte, suspendus au-dessus du vide. Je volai seul à la rencontre de Pan.

OceanofPDF.com

LA FORTERESSE D'OSSEMENTS

Je me posai sur l'herbe et pris aussitôt l'aspect du garçon que j'étais autrefois. Devant moi s'étendait une forêt de hauts arbres entourés d'épais buissons en fleurs comme au début du printemps. Ici, c'était toujours le printemps. Pan, en tant qu'Ancien Dieu, donnait à son domaine l'apparence de son choix.

Ma nervosité se mua très vite en peur. Le nom de Pan avait donné le mot *panique*, dû à cette impression de menace mortelle qui vous saisissait à son approche – du moins quand il apparaissait sous son aspect terrible. J'espérais être accueilli par le jeune et affable joueur de flûte.

Alors, sans doute écouterait-il ma requête. Me frayant un chemin à travers la végétation, je pénétrai dans le sous-bois et entendis bientôt un air de flûte. Cette mélodie envoûtante était telle que dans mon souvenir, quand Alice s'était agenouillée près du dieu, dans l'entremonde.

Je me laissai conduire par la musique, jusqu'à ce que j'arrive dans une clairière envahie de fougères. Pan se tenait au centre, entouré des animaux de la forêt.

Assis en tailleur, sous l'apparence d'un jeune garçon blond au teint clair, il soufflait dans sa flûte de roseau. Ses vêtements semblaient faits de

feuilles, d'écorces, d'herbes et de joncs. Si son visage humain était plutôt rassurant, je n'arrivais pas à détacher mon regard des longues oreilles qui pointaient de sa chevelure emmêlée et des ongles verts de ses pieds nus, recourbés comme des griffes.

Une foule de créatures, lapins et lièvres, rats et souris, blaireaux, campagnols et musaraignes, se pressait autour de lui. Deux écureuils étaient perchés sur ses épaules, un brun et un gris. Et des centaines de papillons multicolores voletaient au-dessus de sa tête et se posaient sur ses cheveux. Un chat noir se frottait contre sa jambe, tandis que les branches, au-dessus de lui, ployaient tant elles portaient d'oiseaux. Toute cette assistance sylvestre restait immobile et silencieuse, fascinée par l'exquise musique.

Sans cesser de jouer, Pan désigna le sol d'un mouvement de menton. Je compris qu'il m'ordonnait de m'asseoir devant lui, mais je ne lus dans son regard qu'une indifférence vaguement dédaigneuse.

Je ne lui plaisais pas ? M'avait-il jugé au premier coup d'œil ?

Comment fonctionne l'esprit d'un dieu ? Bien que l'espèce humaine fasse partie de la nature sur laquelle il régnait, il ne semblait pas la tenir en haute estime. Ou peut-être était-ce inhérent à son caractère ?

En tant que dieu de la nature, il devait souhaiter voir toutes les formes de vie prospérer. Mais je le soupçonnais de ne guère s'inquiéter de *chaque existence* en particulier. La nature n'était-elle pas une grande consommatrice de vies destinées à mourir et se décomposer pour être remplacées par d'autres ? Aucune d'elles ne comptait vraiment pour lui, pas plus que celles des écureuils perchés sur ses épaules.

Ces pensées augmentaient mon anxiété. Comment allait-il réagir à mon intrusion ? Je restai donc assis à distance respectueuse, sous le charme de sa musique. Finalement, il cessa de jouer et posa sa flûte sur le sol. Pas une bête ne bougea, mais les oiseaux, au-dessus de sa tête, entamèrent des chansons mélodieuses, tel un chœur formé pour célébrer leur dieu.

– Tu es bien des créatures en une seule, me déclara Pan. Prends garde de ne pas en devenir trop et de te perdre toi-même.

Hrothgar agonisant m'avait mis en garde, lui aussi. Cette erreur avait entraîné sa propre destruction. À chaque nouvelle création d'un tendineux, j'ôtai une particule de mon âme pour lui donner vie. Combien de fois pourrais-je encore le faire avant d'être trop dispersé et d'oublier ma

véritable identité ? Hrothgar n'avait pas su me donner une réponse claire. Ce n'était pas aussi simple que deux et deux font quatre. Du moins devais-je me soucier des autres plus que de moi-même. Être altruiste plutôt qu'égoïste. Pas si facile !

– Que viens-tu faire ici ? reprit Pan. Pourquoi es-tu entré dans mon domaine sans y être invité ? Que veux-tu de moi ?

– Pardonnez-moi mon intrusion, dis-je. Je suis venu sans autorisation parce que je souhaite vous parler, et que je n'ai pas trouvé d'autre moyen. Je n'ai rien à demander ; je suis seulement venu vous offrir mon aide pour devenir ce que vous devriez être...

– C'est-à-dire ?

– Le souverain de l'obscur.

Pan eut un sourire énigmatique. Je n'aurais su dire s'il était moqueur ou amical, ou si c'était un de ces faux sourires, l'inquiétant rictus annonciateur d'un coup bas.

Dans le silence qui suivit, le chat noir cessa de se frotter contre la jambe de Pan et s'avança vers moi. D'un geste machinal, je tendis la main pour le caresser. Il se mit aussitôt à ronronner.

– Et quel genre d'aide penses-tu m'apporter ? demanda Pan, les yeux fixés sur le petit animal.

– Avec Grimalkin, je tuerai le Malin.

Des papillons voletaient au-dessus de ma tête, à présent. L'un d'eux se posa sur mon épaule gauche.

– Belle parole ! Mais, même si tu pouvais la tenir, je préfère m'occuper de mes affaires. Vivre en harmonie avec ces créatures, les protéger, prendre soin d'elles, je n'en demande pas plus.

– La mort du Malin apporterait la paix, ce qui vous laisserait tout le temps de vous consacrer à ce qui compte le plus pour vous.

– Je ne souhaiterai jamais devenir le souverain de l'obscur. L'un arrive, un autre s'en va. Les choses vont et viennent. Même un dieu peut être détruit, cela a bien failli m'arriver récemment. J'ai combattu Golgoth, le Seigneur de l'Hiver. J'ai gagné d'une courte manche, et cette victoire m'a coûté cher. J'ai eu du mal à retrouver mes forces.

– Je suis désolé, dis-je, mais je devais vous le proposer. Nous tenterons de tuer le Malin, de toute façon.

– Je peux peut-être t’offrir quelque chose. Prends ceci !

Refermant fortement les doigts, il serra le poing, puis il tendit le bras vers moi. Je tendis la main à mon tour. Lorsqu’il relâcha ses doigts, une petite pluie de graines tomba dans ma paume ouverte.

– Voilà qui te sera utile, fit-il aimablement. Ces graines ont un pouvoir. Quand tu seras devant la citadelle du Malin, jette-les sur le seuil de la porte.

– Je vous remercie, mais je ne pourrai pas les emporter. Quand je change de forme, ce qui n’appartient pas au tulpa d’origine est perdu.

– Tes tulpas ont tous une bouche, non ? demanda-t-il.

Je hochai la tête.

– Eh bien, voilà ! Tâche seulement de ne pas les avaler, ce serait fâcheux. As-tu soif ?

– Oui, mais je ne dois consommer aucune substance venue de l’obscur, au risque de rester piégé ici.

Pan sourit, et un gobelet en bois apparut soudain dans sa main. Un liquide clair scintillait à l’intérieur.

Il me le tendit :

– Prends et bois jusqu’à la dernière goutte ! C’est de l’eau, et l’eau, c’est la vie. Bois, et sois rempli d’une force nouvelle !

Je le remerciai d’un signe de tête et bus une gorgée. C’était froid et pur comme l’eau d’un torrent à la fonte des neiges. Je vidai le gobelet et le lui rendis.

– Va, maintenant ! m’ordonna-t-il.

Je m’inclinai, puis je regagnai la frontière de son domaine. Là, je mis les graines dans ma bouche. Elles avaient un goût amer. Je pris bien garde de ne pas en avaler une seule, terrifié à l’idée de rester dans l’obscur pour toujours. Puis, reprenant ma forme de loup ailé, je m’envolai pour rejoindre les deux orbes, qui attendaient mon retour.

Au cours de ce vol, je constatai que toute sensation de faiblesse s’était effacée ; je me sentais aussi fort qu’au moment où j’étais entré dans l’obscur. Pan m’avait vraiment fait deux cadeaux.

Nous retournâmes dans la grotte qui nous servait de refuge. Grimalkin nous y laissa un moment, Thorne et moi, et s'en alla seule. Elle ne donna aucune explication, et je ne lui en demandai pas.

Où le Malin se trouvait-il ? Pan avait évoqué une citadelle. J'interrogeai donc Thorne, tandis que nous étions assis côte à côte à l'entrée de la grotte, contemplant à nos pieds la ville des morts déprimés, baignée par la lumière sanglante de la lune.

– Il est dans la *Forteresse d'Ossements*, me révéla-t-elle. C'est le séjour de tous les souverains de l'obscur quand ils rassemblent leurs forces pour assurer leur suprématie. Comme il vient seulement de prendre le pouvoir, il s'y trouve certainement. Il y donne des festins pour obtenir le soutien des démons et d'autres divinités mineures.

– À quoi ressemble cette forteresse ?

La question fit sourire Thorne. Elle se rapprocha de moi, de sorte que nos épaules se touchèrent.

– Elle n'est pas faite d'ossements, comme tu pourrais le croire. C'est une construction en pierres noires, avec de hautes murailles et quantité de tours et de tourelles. Mais sa façade est presque entièrement recouverte de crânes ; bientôt, il y en aura jusqu'en haut, et il faudra en mettre aussi sur l'arrière et les côtés. On appelle cette façade le *Mur de Crânes*. C'est là que s'ouvre l'unique porte. Il faudra entrer par là pour attaquer le Malin.

Je doutai soudain de nos chances de succès.

– Alors, elle doit être bien gardée ?

– Pas du tout. Aucun souverain de l'obscur n'a jamais pensé qu'une attaque puisse être menée contre son repaire. Et le Malin n'a guère d'imagination – pas comme toi, Wulf ! Que quatre fous dans notre genre envisagent de passer la porte pour tenter de le tuer n'entre pas dans ses considérations. Il n'y aura pas le moindre garde.

– À t'entendre, ça paraît si facile, dis-je en riant.

Je la sentis soudain frissonner :

– Entrer sera facile. Le plus dur sera de nous frayer un chemin jusqu'au Malin. Il faudra alors trouver le moyen de le tuer. J'aime nous désigner, Grimalkin et moi, comme les tueuses de dieux. Ce n'est pas pure

vantardise, car nous avons bel et bien tué deux déesses. Mais elles étaient seules. Ici, ce sera autrement difficile. Le Malin est plus fort qu'elles ne l'étaient, et des centaines de démons sont prêts à le défendre.

Grimalkin fut bientôt de retour avec des nouvelles fraîches. Un festin présidé par le Malin commençait à l'instant même, dans la vaste salle de banquet de la Forteresse d'Ossements. Il ne fallait pas attendre. Elle avait déjà prévenu le Flûtiste, qui s'apprêtait à nous rejoindre.

Nous allions attaquer.

OceanofPDF.com

FESTIN SANGLANT

Nous escaladâmes les marches qui menaient vers la grande porte de la Forteresse d'Ossements. Le bâtiment était impressionnant, avec ses hautes tours noires et son énorme façade, justement appelée le Mur des Crânes.

Je m'attendais à ce qu'il présente des teintes allant du blanc au jaune ou au brun, selon que les os utilisés étaient soit très anciens soit relativement récents. Mais, à la lumière de la lune rouge, tous ces crânes semblaient baigner dans le sang.

Grimalkin se tenait à ma droite, Thorne à ma gauche. Toutes deux étaient bien équipées en lames diverses, dans des fourreaux accrochés aux lanières de cuir entrecroisées sur leur poitrine. Leur cou était orné de nouveaux colliers d'os de pouces, fruits de leurs dernières chasses.

Le Flûtiste fermait la marche, un long bâton dans la main gauche, sa flûte d'argent dans la droite. La blancheur de sa barbe et de sa chevelure était si éclatante qu'elle me semblait projeter nos trois ombres devant nous. Mais la vase qui imprégnait le bas de sa robe, des genoux jusqu'à l'ourlet, laissait derrière lui une longue trace semblable à celle des escargots.

Nous atteignîmes enfin le large seuil dallé. Sous les yeux de mes compagnons, je crachai sur le sol les graines amères que j'avais gardées

dans ma bouche.

Nous les observâmes attentivement, mais rien ne se passa. Il paraissait peu probable qu'elles puissent germer et prendre racine dans la pierre.

– Chaque chose en son temps, dit le Flûtiste, comme s'il avait lu dans mon esprit. Avec les forces de la nature, il faut parfois un peu de patience...

Il n'avait pas fini de parler que de petites pousses vertes jaillirent du sol, formant bientôt des vrilles qui se mirent à ramper vers le repaire du Malin. Je compris soudain avec effroi que, si j'en avais avalé, j'aurais eu à craindre bien pire que d'être piégé dans l'obscur !

Nous approchâmes de l'énorme porte.

– Je m'en occupe, déclara le Flûtiste. Les serrures, ça me connaît.

J'aurais pu devenir saint Quentin et ouvrir moi-même la porte, mais j'attendis poliment qu'il ait marmonné une formule entre ses dents. Et, tandis que les vrilles épineuses escaladaient le mur à une vitesse vertigineuse, la lourde porte tourna lentement en grinçant sur ses gonds. Elle s'ouvrit sur un sombre corridor, où personne n'était là pour nous empêcher d'entrer. Malgré ce que m'avait assuré Thorne, je m'attendais à affronter des gardes. Mais ils devaient être au festin ; le Malin était réellement sûr de lui. Ici, au siège même de son pouvoir, il ne craignait aucune attaque.

Le Flûtiste nous fit signe de passer devant pour se poster de nouveau à l'arrière-garde.

Nous parcourûmes le corridor en cinquante pas rapides jusqu'à une double porte qui fermait le passage. On entendait derrière des éclats de voix et de gros rires, le tapage reconnaissable d'une populace en pleine ripaille.

Le Flûtiste se mit alors à souffler dans son instrument. J'avais constaté précédemment que son jeu était très différent de celui de Pan. Il l'était, certes, mais j'y trouvais aussi des similarités. Il me sembla que si ces deux airs se mêlaient, Pan et le Flûtiste jouant côte à côte, ils seraient en parfaite harmonie.

– Épée ! ordonnai-je.

J'entendis un raclement dans mon dos ; l'instant d'après, je tenais le pommeau à deux mains.

– Tu devrais frapper pour solliciter l’autorisation d’entrer, me conseilla Thorne avec un sourire complice, en tirant deux lames de ses fourreaux. Ce serait plus poli.

Je lui rendis son sourire, devinant sa pensée.

Ma botte gauche frappa donc très poliment l’un des battants de la double porte ; il s’ouvrit avec une telle violence qu’il rebondit contre le mur.

La rumeur des conversations se tut, et, pendant une seconde, un profond silence tomba sur la salle, tandis que tous les regards se tournaient vers nous.

Alors, nous attaquâmes.

La disposition des lieux était exactement telle qu’on nous l’avait décrite, parfaite pour trois attaquants. Des tables disposées en triangle nous faisaient face ; à la base du triangle, au bout de la grande salle, assis au centre de la plus haute table, se dressait une silhouette gigantesque, bestiale et cornue : celle du Malin.

Les occupants des autres tablées présentaient des apparences vaguement humaines, mais la plupart avaient les peaux écailleuses spécifiques aux entités démoniaques. Revêtus d’armures en cuir, ils portaient des armes, essentiellement des lames de formes et de tailles variées, rangées dans des fourreaux attachés à leurs corps monstrueux. Quelques-uns, cependant, les avaient posées sur la table, à côté de leur assiette.

Pendant la brève pause qui suivit notre intrusion, je m’interrogeai sur ce point. Notre attaque aurait dû être pour eux une surprise totale. Alors, pourquoi ces armes à portée de main ? L’idée me frappa alors que l’Enfer était toujours divisé contre lui-même, en constante et violente agitation. Les armes étaient une précaution contre une éventuelle menace de leurs compagnons, et non en prévision d’une attaque extérieure.

Des viandes sanguinolentes emplissaient les assiettes, et les gobelets étaient remplis à ras bord d’un liquide rouge et visqueux. C’était un menu pour gloutons cannibales, un festin de chair, de sang et d’ossements.

D’un bond, nous fûmes tous les trois sur les tables, dispersant les assiettes à coups de pied et massacrant les hideux convives. Thorne, la première, lança un plat métallique à la gorge d’un démon, ce qui sépara proprement la tête du corps.

Grimalkin, à ma droite, semblait danser sans cesse de jeter les lames qu'elle tirait de ses fourreaux avec une précision surnaturelle vers les victimes qu'elle choisissait à sa guise. Pourquoi tel démon plutôt que tel autre ? Je n'aurais su le dire. Sans doute visait-elle les plus forts de la horde, ceux qui présentaient la plus grande menace.

Moi, je balançais mon épée d'un côté et de l'autre, changeant de main à chaque fois que c'était nécessaire, sans jamais ralentir mon élan.

Nous avons traversé presque la moitié de la salle quand nous rencontrâmes la première sérieuse opposition. Certains de nos ennemis avaient sauté à leur tour sur les tables, et de plus en plus de démons les imitaient. Notre avancée s'en trouva considérablement ralentie. Je frappais et tranchais, repoussant mes adversaires, mais chaque pas gagné me coûtait de grands efforts tant la résistance était tenace et les opposants de plus en plus nombreux entre nous et notre cible, le Malin.

Pour la première fois depuis notre entrée dans la forteresse, le doute m'assaillit. Au fond de mon esprit, une voix défaitiste me hurlait combien l'espoir de triompher à quatre contre une puissance aussi formidable était ridicule.

Je sentis alors des petites griffes pointues escalader ma jambe gauche, continuer dans mon dos et s'arrêter brièvement sur mon épaule. Du coin de l'œil, je découvris un énorme rat. Il sauta soudain à la gorge du démon que je combattais et y enfonça ses crocs. Il y eut un flot de sang, et le démon s'écroula.

La musique du Flûtiste montait, de plus en plus forte. Une horde de rats courait maintenant sur les tables avec des couinements stridents ; ils passaient entre nos jambes ou grimpaient sur nos épaules pour bondir à l'assaut de nos ennemis. Des queues grises fouettaient l'air, des griffes lacéraient la chair, des dents déchiraient, et les démons tombaient sous leurs assauts furieux.

Nous avons repris notre course, chaque pas nous rapprochait du Malin. Il s'était levé, silhouette colossale, huit fois haute comme un être humain, son front féroce couronné par ses cornes de bouc recourbées. Nos regards se croisèrent, et il gronda de fureur.

Je le perdais alors de vue, une rangée de démons s'étant interposée entre lui et moi. Ceux-là étaient de plus forte carrure, et succombaient moins

aisément sous les dents des rats. Ils devaient former l'élite de la garde rapprochée du Malin, des guerriers habiles dans l'art du combat. Des rats étaient coupés en deux ou épinglés sur des pointes de poignards. Notre avance ralentit de nouveau, et je me trouvai face à un démon effroyable, à l'apparence de semi-homme. Deux défenses dépassaient de sa gueule caverneuse, hérissée de crocs aussi tranchants que des poignards. Il contrait aisément chacune de mes attaques. Je finis par l'abattre, mais un autre avait déjà pris sa place. Nous ne progressions plus.

Puis le cours de la bataille changea encore une fois. Alors que je combattais un formidable démon qui me tenait en respect avec une lance, menaçant à chaque seconde de percer ma garde, il fut soudain soulevé du sol et projeté vers le haut plafond.

Une longue vrille verte s'était enroulée autour de lui et se resserrait rythmiquement, comme animée d'une vie propre. Il hurla et mourut presque aussitôt, étranglé et transpercé d'épines. De nouvelles vrilles serpentaient le long des murs, cherchant de nouvelles victimes, tandis que, derrière nous, le Flûtiste continuait de jouer, convoquant d'autres rats pour remplacer ceux qui avaient péri.

Débordés, nos adversaires succombaient sous cette nouvelle attaque, et nous reprîmes notre avancée. Nous fûmes tous les trois en même temps devant le Malin. Grimalkin fit couler le premier sang en enfonçant profondément son épée dans la poitrine velue. Thorne visa son œil gauche, mais il détourna le coup d'un mouvement de corne. Je balançai mon épée à deux mains, dans l'intention de séparer sa tête monstrueuse de son corps. Mais il s'était déjà transformé.

Ce fut si rapide que j'en restai pantois.

Moi qui, me servant de tulpas, étais capable de changer presque instantanément d'apparence, je n'avais pas imaginé que le Malin le ferait à une telle vitesse. Je savais qu'il pouvait prendre d'autres formes, mais – croyais-je – de façon lente et progressive.

La seconde d'avant, c'était un être bestial, velu, cornu mais d'aspect vaguement humain ; la suivante, j'avais devant moi un dragon effrayant, aux écailles d'un noir d'ébène, aux yeux rougeoyants, doté d'une longue gueule aux mâchoires puissantes hérissées de crocs, et aux griffes tranchantes.

À l'instant de sa métamorphose, il avait conservé sa taille précédente. Mais quand il déploya ses ailes bordées de pointes pour s'élever dans les airs, il devint gigantesque. Le plafond de pierre n'arrêta pas son ascension. Il passa au travers et continua de monter dans le ciel, au-dessus de sa forteresse, tandis qu'une pluie de pierres et de gravats s'abattait sur la salle, tuant nombre de serviteurs de l'obscur.

Indemnes, nous regardions en l'air ; et, soudain, je compris.

Il ne fuyait pas notre attaque. Il s'envolait pour m'attirer derrière lui. Il voulait me détruire. Il voulait se venger de sa défaite de Churchtown.

Je devais le suivre. Je serais seul, alors. Car, si Grimalkin et Thorne pouvaient voler, elles ne sauraient pas combattre sous leur forme d'orbes, qui ne leur permettait que de passer rapidement d'un lieu à un autre.

– Rapporte-moi les os de ses pouces ! me cria Thorne avec un sourire carnassier.

– Prends garde, lança Grimalkin, la mine sombre. Le Malin est sournois, il frappera au moment où tu t'y attendras le moins.

Devenu le loup ailé, je m'élevai vers le trou béant dans le plafond.

CROCS ET DENTS

Le Malin frappa le premier. Alors que je surgissais à sa suite dans le ciel sanglant de l'Enfer, je me trouvai aussitôt à deux doigts de la mort. Son ombre gigantesque occultant la lune rouge, le dragon ouvrit démesurément ses mâchoires pour refermer ses crocs sur moi.

Auraient-ils atteint leur cible qu'ils m'auraient coupé en deux. Il s'en fallut d'un pouce. Je n'eus que le temps de virer avant de filer dans les hauteurs, évitant de justesse la gifle furieuse d'une queue hérissée de barbillons.

Dès lors, je commençai à apprécier l'énormité de la puissance déployée contre moi. Si je conservais la petite taille du loup ailé, mon endurance me permettrait de me battre en vol pendant des heures. Sans être plus grand qu'un être humain, n'avais-je pas combattu Circé une nuit entière ? Bien que m'affaiblissant d'instant en instant, j'avais tenu jusqu'à l'aube. Mais le Malin était si énorme que, si je restais trop petit, je risquais d'être gobé d'un seul coup.

Tout dépendait donc de l'énergie à ma disposition. Quand j'avais soulevé le Malin dans les airs, à Churchtown, avant de le laisser s'empaler sur la flèche de l'église, ma grande taille ne m'aurait pas permis une deuxième

tentative. Si j'avais manqué mon coup, j'aurais dû fuir, vidé de mes forces ; quant à Tom, Alice et Jenny, ils auraient péri sur le bûcher.

J'avais fait un pari, j'avais gagné. Mais Tilda avait raison. J'étais une tête brûlée, et le loup ailé, qui aimait le combat, l'était plus encore que moi.

Je mesurai donc mes limites, d'autant que j'ignorais les capacités de mon adversaire sur ce point. De plus, j'étais dans son domaine, l'Enfer. La prudence s'imposait ; je devais gérer mes forces au mieux.

Ces considérations faites, j'augmentai ma taille jusqu'à environ le tiers de la sienne et m'élevai dans le ciel. Il me poursuivit, tout en restant encore très en dessous de moi. Aussi, repliant mes ailes, je me laissai tomber comme un faucon sur sa proie, gagnant en vitesse à chaque seconde.

Le Malin avait beau posséder une énergie sans commune mesure avec la mienne, pouvait-il l'utiliser aisément sous sa forme de dragon ? J'avais une bonne expérience du combat, je savais utiliser les courants ascendants, j'avais perfectionné mes techniques de vol en chassant dans les champs et les forêts du Comté. J'avais affronté trois créatures de Circé qui avaient pris, elles aussi, des corps de dragons et je les avais vaincues – non sans mal, il est vrai. Face à la troisième, succombant au péché d'orgueil, j'avais surestimé mes forces. Salement blessé, je n'avais survécu que grâce aux soins de Tilda, qui avait dû déployer toute sa magie.

Mais, si je voulais attaquer avec succès, je ne pouvais me permettre de trop brider le loup ailé. Sans la liberté de prendre un minimum de risques, il ne déploierait pas toutes ses capacités.

Plongeant vers mon ennemi, je labourai de mes griffes son cou de dragon. J'entamai sa chair à travers les écailles, et le sang jaillit. Le hurlement poussé par le Malin augmenta mon assurance. Mais une patte griffue s'abattit sur moi, et j'eus de la chance de l'esquiver.

La demande de Thorne de lui rapporter ses os de pouces m'avait fait sourire. L'idée qu'un dragon puisse avoir des pouces m'avait paru absurde. Or, en prenant la forme du loup ailé, je m'étais créé des sortes de mains aux doigts griffus, qui me permettaient d'agripper et de serrer. Et je vis que le Malin en avait fait autant. Son intention n'était pas seulement de me déchirer à coups de griffes mais aussi de m'attraper pour me rapprocher de ses crocs.

La faiblesse m’envahit bien plus tôt que je n’aurais voulu. Mes forces diminuaient-elles déjà ? Le doute m’assaillit. Quelles étaient mes chances face à l’un des Anciens Dieux, qui avait été jadis le plus puissant d’entre eux ? Lui qui retrouvait déjà son ascendant et avait repris le contrôle de l’Enfer ?

Que pouvais-je faire contre ça ? Changer de forme ? Mais j’étais déjà dans le tulpa le plus à même de vaincre un tel adversaire. Mon seul vrai talent restait mon imagination, qui m’avait permis de créer ces êtres-pensées, d’apparences et de substances si variées.

M’aiderait-elle de nouveau ?

Il me vint alors une idée fantastique. J’allais voler droit vers mon ennemi et, quand ses mâchoires s’ouvriraient pour me déchiqueter, je deviendrais minuscule et m’introduirais dans son énorme gueule. Là, je prendrais la forme de Dent Noire et le dévorerais de l’intérieur jusqu’à pénétrer son cerveau.

C’était une idée folle. Quoique... Si folle que ça, vraiment ?

La tête brûlée, en moi, m’assurait que c’était le meilleur moyen. La part raisonnable me dictait la prudence. Je ne passerais peut-être pas la barrière des dents. Et si je réussissais, je serais peut-être avalé d’un coup pour me retrouver au fond d’un estomac. Sans compter ma peur du feu...

Les trois serviteurs-dragons de Circé n’étaient pas des cracheurs de flammes. Le Malin, lui, en était peut-être un. Quoi de plus probable pour un Seigneur de l’Enfer ? Non, je ne devais pas courir ce risque.

Puis je compris que mon idée n’était pas complètement stupide. Le Malin était devenu progressivement énorme en montant vers le plafond de la Forteresse d’Ossements. Depuis, il n’avait pas changé de taille. Peut-être n’en était-il pas capable ? Mais *moi*, je savais le faire, et quasi instantanément.

J’attaquai donc, positionné à la même altitude que lui, visant le côté de sa tête avec mes griffes. Il vira vers moi ; mais, avant que nous soyons face à face, je diminuai de taille de sorte à n’être pas plus gros qu’un de ces lapins que je chassais dans le Comté. Avant qu’il ait pu me saisir entre ses mâchoires ou reculé la tête pour m’éviter, je lui labourai le front d’un coup de griffes qui lui fendit aussi l’œil gauche.

À demi aveugle, il s'élança vers moi en hurlant. Je m'élevai rapidement hors de portée. Sa grande taille lui donnant l'avantage de la vitesse, il me rattrapa et lança vers moi une longue langue de flammes qui me roussit les poils du dos. J'avais eu raison : il crachait bien le feu.

Mais je repris ma taille précédente et lui échappai. Je lui avais pris un œil, et c'était une grosse perte pour lui. De plus, sa réaction furieuse l'avait probablement poussé à utiliser son feu plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Sans doute voulait-il me laisser croire qu'il n'en était pas capable, ce qui m'aurait poussé à l'imprudence. Me prenant alors par surprise, il m'aurait facilement détruit. Il avait laissé passer sa chance ; maintenant, j'allais me montrer prudent.

Notre affrontement aérien semblait ne jamais devoir finir. Je n'aurais pas su en estimer la durée, les minutes devenant des heures. Je fus blessé à plusieurs reprises, brûlé par un jet de feu dangereusement proche ou déchiré par un coup de griffes qui m'ensanglanta le flanc. Je craignais par-dessus tout que mes ailes s'enflamment, ce qui me précipiterait vers le sol et la mort en ne laissant derrière moi qu'une trace de fumée.

Mais, grâce à un mélange de chance et d'habileté, j'évitai le pire, et les blessures que j'infligeais à mon adversaire commençaient à payer. Je tentai plus d'une fois, sans y parvenir, de lui prendre son autre œil, ce qui aurait mis fin à la bataille. Chacune de mes tentatives me valut une riposte à laquelle je survécus de justesse, descendant le plus souvent en circonvolutions rapides entre les hautes tours où il ne pouvait pas me suivre.

Malgré mes difficultés à mesurer le passage du temps, j'estimai qu'il s'était passé au moins trois heures quand je crus enfin la victoire possible. J'avais continué à lui arracher des lambeaux de chair. Ses flancs étaient couverts de blessures et ses ailes trouées. Son sang pleuvait sur les pierres noires de la forteresse. Je m'attaquai donc à ses ailes vulnérables avec une fureur renouvelée, les déchirant un peu plus à chaque passage, au risque d'être saisi entre ses crocs. Mais plus je lui causais de dommages, plus ce danger diminuait.

Finalement, ses ailes devinrent mon unique cible. De petites éraflures en grosses entailles, ses immenses membranes noires étaient de plus en plus lacérées. Par deux fois, je les déchirai sérieusement en diminuant ma taille

pour les traverser, atteignant du même coup la structure qui soutenait leur vol.

Sans l'efficacité de ses ailes, le Malin ne pouvait plus positionner sa tête avec assez de précision pour me viser avec ses jets de flammes. Il y réussit presque, une fois ou l'autre, comme l'attestaient mes flancs roussis, mais je ne craignais plus d'être réduit en cendres.

Enfin, je le vis descendre en longue et lente spirale, ses ailes en lambeaux incapables de le porter. Il tomba près du Mur des Crânes, devant l'énorme porte qui était restée grande ouverte. Il heurta le sol rudement, tête la première. Mais il reprit aussitôt la gigantesque forme bestiale avec laquelle il nous avait accueillis dans la salle du festin.

Pourtant, quand il se remit sur ses pieds, je constatai qu'il était sévèrement atteint. Son corps velu ruisselait de sang, et on apercevait l'os par une déchirure de son épaule gauche. Une de ses cornes, brisée au ras du front, n'était plus qu'un moignon.

Je me posai devant lui et changeai de forme à mon tour. Mais je ne redevins pas le guerrier. Je devins Raphaël.

Les dommages causés à l'un de mes tulpas captifs les affectaient tous. Dans le corps de Raphaël, je ressentais toutes les douleurs des plaies et brûlures infligées au loup ailé. Je perdais beaucoup de sang, qui formait une flaque de chaque côté de mes bottes. Mes forces diminuaient de façon alarmante : il m'en restait tout de même assez pour lancer le coup final, à condition de l'exécuter parfaitement.

Je laissai de côté l'épée portée par Raphaël. Contre le plus puissant des Anciens Dieux, il me fallait une autre arme que celle-là.

– Épée ! criai-je.

Elle apparut dans ma main, l'arme magique à l'efficacité mortelle offerte par le Flûtiste.

Déployant mes ailes, je m'élevai de quelques pieds dans les airs. J'avais bien choisi en prenant cette forme. Qui de plus qualifié qu'un archange pour combattre le Démon ?

De même que Pisseur se prenait pour un petit bâtard, Raphaël croyait vraiment être au plus haut dans la hiérarchie des êtres du Paradis. Une sainte colère le saisit face à son pire ennemi.

De même que j'avais donné au loup ailé le droit de combattre férocement, au mépris de tous les dangers, j'offris cette liberté à Raphaël. Il ne marqua aucune hésitation. Il frappa avec une force et une vitesse surnaturelles.

La tête du Malin roula sur les dalles, tandis que sa masse gigantesque s'effondrait sur les genoux, basculait de côté et tressautait une dernière fois avant de s'immobiliser dans la mort.

OceanofPDF.com

NON SERVIAM !

Cette tâche achevée, je redevins le guerrier. Je toisai le cadavre de mon adversaire, étendu maintenant sur le sol en deux morceaux.

Grimalkin et Thorne surgirent du couloir sombre, couvertes de sang.

Thorne s'élança vers moi :

– Je peux lui prendre les os de ses pouces, Wulf ?

– Ils sont à toi, répondis-je, soudain envahi par une immense fatigue.

Ma vision s'obscurcit. Le sang coulait toujours de mes blessures, la flaque autour de mes bottes s'élargissait.

Thorne se tourna vers Grimalkin.

– Un pour toi et un pour moi ? demanda-t-elle, sur le ton d'une fille qui demande une permission à sa mère.

– Ils sont à toi tous les deux, petite, répondit la tueuse. Je ne veux rien qui provienne de cette bête immonde. Après avoir transporté sa vilaine tête dans un sac pendant des mois, je refuse de sentir près de moi aucune partie de lui, pas même ses os !

Les paroles de Grimalkin m'emplirent d'anxiété. Je me rappelai *pourquoi* elle avait gardé cette tête avec elle : pour la tenir hors de portée des

serviteurs du Malin. Ils l'auraient réunie à son corps, de sorte qu'il puisse à nouveau parcourir la terre. Le processus pourrait-il se répéter ?

Contemplant les restes hideux, j'interrogeai Grimalkin :

– Et maintenant ? Ses serviteurs vont-ils rattacher sa tête ?

Tandis que Thorne tirait un poignard et entamait sa sinistre tâche, la tueuse me rassura :

– J'en ai parlé avec le Flûtiste. Nous avons fait en sorte que cela leur soit impossible.

À peine Thorne s'était-elle relevée, ses trophées macabres à la main, qu'une horde de rats déboula par la porte. Bien plus gros que ceux que je connaissais, ils se jetèrent sur le Malin.

– Faites-leur de la place ! ordonna Grimalkin.

Nous reculâmes aussitôt.

Les rats grouillaient déjà sur le cadavre, arrachant la chair et broyant les os sous leurs dents monstrueuses. En un instant, il n'en resta rien.

– Est-ce vraiment sa fin ? demandai-je.

Tout mon corps tremblait, mes genoux ne me portaient plus, saisis d'une étrange faiblesse. Mon sang coulait toujours.

Grimalkin secoua la tête :

– C'est sa fin... pour un temps. Mais, tu le sais, l'existence des dieux dépend de la foi de ceux qui croient en eux. S'il se trouve assez d'humains insensés et de sorcières pour l'invoquer et lui rendre un culte, il répondra un jour à leurs appels et reviendra.

Il me sembla soudain que le sol montait vers moi, je tombai à genoux.

J'entendis Thorne et Grimalkin échanger des propos inquiets, mais les voix qui me parvenaient étaient faibles et lointaines. Je ne saisis qu'un seul mot, plusieurs fois répété :

Poison.

Si mes blessures étaient nombreuses, aucune n'était vraiment grave. Mais, comme je l'appris plus tard, les griffes et les crocs du Malin introduisaient un poison dans le sang de toute créature qu'ils avaient griffée et mordue.

Un poison mortel.

On m'allongea dans une pièce sombre aux murs de pierre noire, éclairée par une unique torche, et on prit soin de moi. Transpirant de fièvre, je n'avais qu'une vague conscience de la présence de ceux qui me soignaient.

Je dus essentiellement ma survie à Thorne, qui fut mon infirmière et ne quitta que rarement mon chevet. Le Flûtiste joua sa partie, lui aussi, et ce fut sa magie puissante qui me soutint pendant que j'oscillais entre la vie et la mort. Finalement, il se retira. Avait-il abandonné, ayant atteint les limites de son pouvoir ? Je l'ignore. Mais peu importe, car quelqu'un d'autre intervint alors.

C'est Thorne qui m'en fit le récit. Une source apparut soudain dans la paroi rocheuse, tandis que des herbes sortaient du sol de ma chambre, poussant à un rythme furieux, leurs racines enfoncées entre les dalles. Ces herbes ramenèrent le Flûtiste. Pour la plupart, elles étaient inconnues de lui. Elles n'avaient pas de nom. Mais, étant apparemment un don d'un Ancien Dieu, je pouvais les avaler sans danger. Elles n'auraient pas sur moi l'effet des aliments de l'obscur. Bien au contraire, en vérité.

Le Flûtiste se mit donc à les faire bouillir et à les mélanger jusqu'à obtenir une mixture qui vint à bout de ma fièvre, renforça et régularisa les battements de mon cœur, et ranima mes forces vitales. Puis, celui qui avait fait jaillir l'eau du rocher et pousser les herbes dans les dalles me rendit visite.

On ne perçut d'abord qu'un air de flûte, une musique lancinante qui faisait danser l'air et vibrer les pierres.

Le garçon aux cheveux bouclés et aux oreilles pointues ne se manifesta pas lui-même, mais j'entendis un chuchotement à mon oreille, tandis qu'un chat noir s'asseyait sur ma poitrine en ronronnant.

– Veux-tu me servir ? demanda la voix de Pan.

En dépit de ma faiblesse, je secouai la tête :

– Je vous remercie de m'avoir sauvé la vie. Mais je ne sers personne.

– Je te le demande encore une fois, reprit la voix. Veux-tu me servir ?

– Je ne sers personne, répétais-je, et le chat cessa de ronronner.

La voix de Pan siffla comme un serpent :

– Une dernière fois, je te le demande ! Veux-tu me servir ?

Pour moi, c'était folie que de servir un dieu. Je me rappelais tout ce que la pauvre Alice avait dû souffrir, en particulier sa séparation d'avec Tom, son bien-aimé. C'était au-delà de l'inquiétude, au-delà de la peur.

Et j'étais en colère. Qui étaient-ils, ces dieux, pour manipuler ainsi les humains et se mêler de leurs affaires ? Qu'ils nous laissent donc seuls face à nos erreurs ! Ma troisième réponse fut calculée, faite pour irriter Pan, sans me soucier des conséquences. Je voulais seulement qu'il me laisse tranquille. Je me rappelai un sermon que l'abbé avait prêché aux moines. Il racontait comment le Démon avait défié Dieu et l'avait rejeté. Les mots prononcés par le Diable étaient en latin. Ce fut ma dernière réponse à Pan, une redite téméraire de la première :

– *Non serviam !*

Je m'attendais à une réaction de colère de la part du dieu, à ce qu'il me détruise ou m'abandonne à mon sort. Or, la voix qui continuait de murmurer à mon oreille resta calme :

– Tu me sers en étant simplement ce que tu es.

Ma chambre fut alors remplie de créatures à la fois grandes et petites. Des papillons se mirent à voltiger au-dessus de mon lit, et le chat se remit à ronronner.

À mesure que notre conversation se poursuivait, mon humeur s'adoucissait. J'acceptais certaines choses que le dieu me proposait, car elles servaient nos intérêts à tous deux. Or, plus tard, quand je revins à moi, je fus incapable de me rappeler ses demandes et mes promesses. Tout cela ressemblait à un rêve.

Quand Pan quitta enfin mon chevet, j'étais guéri. Je me sentais encore faible, mais le Flûtiste m'assura que les forces me reviendraient. Grimalkin et lui laissèrent à Thorne le soin de m'apprendre les mauvaises nouvelles.

– Il était difficile de te soigner, même pour Pan, me révéla-t-elle.

Sa voix était douce, mais je vis passer une ombre au fond de ses yeux :

– Il lui a fallu du temps, bien plus de temps que tu n'imagines. J'ai peur... que tu ne revoies jamais Tilda.

Mon cœur rata un battement, et une vague de chagrin me submergea.

– Que veux-tu dire ? Je ne peux pas repartir ? Je ne retournerai jamais plus sur terre ?

Thorne me sourit tristement :

– Tu peux repartir, Wulf. Mais tu es resté ici si longtemps que tous ceux que tu as connus sont morts.

Je l'avais toujours su, l'Enfer peut se comporter de la même façon que les entremondes comme celui de Hrothgar. Parfois, le passage du temps est identique à celui de la terre. Parfois, il coule à un tout autre rythme. Ce phénomène, m'expliqua Thorne, était dû à un événement significatif. La perturbation due à la mort de Circé n'avait eu que de faibles conséquences hors de l'obscur. La destruction du Malin, le Seigneur de l'Enfer, avait entraîné des effets beaucoup plus graves.

Un siècle au moins s'était écoulé sur la terre.

Ma responsabilité dans la défaite du Malin en était la cause.

J'étais l'auteur de mon propre malheur.

OceanofPDF.com

UN TRAQUEUR DE L'OBSCUR

Je marchai vers la porte avec Thorne, profondément abattu. Je savais ce qui m'attendait de l'autre côté. Je n'avais plus d'espoir. Tous ceux que j'avais connus, y compris Tilda, auraient disparu. Même si j'avais eu le temps de me faire à cette idée, la douleur que me causait cette perte me frappait plus violemment que jamais.

Ce qui se passa alors me coupa un instant le souffle. Thorne glissa sa main dans la mienne et ses doigts se refermèrent sur les miens. Sa main était glacée. Je ne pus retenir un tressaillement, et elle le sentit aussitôt.

– Tu me rejettes parce que je suis morte, constata-t-elle avec amertume.

– Pas du tout, protestai-je. Ton geste m'a surpris, rien de plus !

– N'ai-je pas le droit d'aimer et d'être aimée ?

– Bien sûr que si !

– Je suis morte jeune. J'aimais me battre, j'aimais m'entraîner sous la conduite de Grimalkin. Et j'ai aimé combattre à tes côtés. Mais il me manque une chose à laquelle tout être né sur la terre a droit. Pourquoi cette surprise, Wulf ? Ne prétends pas ignorer à quel point tu comptes pour moi. J'ai tout fait pour que tu le comprennes – sauf te le dire. Maintenant, je te le dis. Je sais que je ne remplacerai jamais Tilda, mais je peux être pour toi un

réconfort. On peut se réconforter l'un l'autre. Pourquoi rester dans la solitude ?

Je la dévisageai, cherchant quoi lui répondre. Je balbutiai les premiers mots qui me vinrent à l'esprit :

– Où sont les os du Malin que tu désirais tant avoir ?

Elle haussa les épaules, désappointée que j'aie changé aussi abruptement de sujet :

– Ils sont trop gros. Attachés à mon collier, ils me tomberaient jusqu'à la taille. Mais Grimalkin et moi, nous les gardons en lieu sûr. Ils renferment une magie puissante, et nous en ferons usage si nécessaire.

Nous étions arrivés devant la porte, et Thorne me fixa avec intensité.

– Un jour, dit-elle doucement, tu auras besoin de moi. Appelle-moi par mon nom, et je serai aussitôt auprès de toi. Le feras-tu ?

– Oui, si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

Ce n'était pas un mensonge, mais je pensais que cela n'arriverait probablement jamais.

J'étais triste pour elle, sachant combien elle était seule, malgré l'amitié de Grimalkin. Mais, à cet instant, je n'étais préoccupé que par ma propre détresse. L'idée de retourner dans l'entremonde de Hrothgar et dans cette demeure où Tilda et moi avions passé tant de temps ensemble était difficile à supporter.

Jetant un regard en arrière, je contemplai une dernière fois la lune sanglante. Mon ultime impression de l'obscur fut la tristesse sur le visage de Thorne. Je lui souris, puis j'ouvris la porte et laissai tout cela derrière moi.

Quand la porte se referma dans mon dos, je restai immobile, l'oreille tendue. Les torches qui s'étaient allumées dans un souffle répandaient leur habituelle lumière jaune. Mais, en regardant sur ma droite, je constatai que les cages étaient vides. Sans doute les tulpas avaient-ils été détruits. Alice et Tom auraient pensé que c'était la meilleure chose à faire avant de quitter l'entremonde. Tilda aurait été d'accord.

Ils avaient dû attendre longtemps mon retour, surtout Tilda. Mais on ne peut attendre indéfiniment. Mon absence avait trop duré. Maintenant, aucun d'eux n'était plus ; ils avaient quitté la terre pour je ne savais où.

Je marchai jusqu'à la deuxième porte et devins saint Quentin. Elle s'ouvrit facilement. Je me rappelai combien elle m'avait résisté, jadis. Là encore, Alice avait fait ce qu'il fallait ; sa magie m'avait reconnu. Je serais l'exception qui confirme la règle, le seul à qui l'accès aurait été permis. Quand j'aurais passé le seuil et refermé le battant, la porte se verrouillerait sans doute à nouveau. Elle resterait scellée pour contenir tout futur danger venu de l'obscur ; Alice y aurait veillé.

Comme pour confirmer ma supposition, au moment où je franchissais la troisième et dernière porte menant à la demeure de Hrothgar, celle-ci se referma bruyamment dans mon dos. J'entendis alors les étranges cliquetis attestant que le puissant mécanisme, qui en faisait la gardienne de l'obscur, était de nouveau engagé.

Puis ce fut le silence. Le silence d'une maison vide.

Mon premier choc fut la découverte de la bibliothèque. Elle avait été pillée, il n'y avait plus aucun livre sur les étagères. Je ressentis un vrai déchirement, une violente sensation de perte. J'aurais pu tant apprendre de ces livres ! Mon seul espoir était que Tom Ward en ait emporté quelques-uns pour sa bibliothèque de Chipenden.

Les lieux avaient été totalement vandalisés, les échelles arrachées des murs, les tables et les chaises renversées. Un courant d'air froid parcourait la pièce, les fenêtres n'étant plus que des trous ouverts à tous les vents.

Le reste de la maison était dans le même état : vitres brisées, meubles détruits, éclats de bois jonchant le sol et, dans les pièces orientées à l'est, flaques d'eau sur les planchers gonflés d'humidité.

Mais le plus stupéfiant m'attendait à l'extérieur. Le ciel rouge n'existait plus, remplacé par de sombres nuages gris poussés par un fort vent d'ouest qui sentait la pluie.

Avec la mort de Hrothgar, son entremonde avait disparu. Les lieux faisaient maintenant partie du Comté. Je contemplai, un peu plus loin, le sous-bois autrefois habité par les monstrueux gardiens tulpas. Les arbres avaient presque tous perdu leurs feuilles ; on était à la fin de l'automne et, à en juger par la morsure du vent, l'hiver approchait.

L'inquiétude m'envahit. Je n'avais pas recouvré toutes mes forces et, de retour dans le monde, je n'étais que trop conscient de ma faiblesse. Je

retournai dans la maison abandonnée, me couchai en chien de fusil dans un coin de la bibliothèque et dormis.

Quand je me réveillai, il faisait nuit. J'avais faim. Reprenant la forme du loup ailé, je partis chasser.

Je survolai le village, consterné de voir à quel point il s'était étendu. Cela me confirmait les paroles de Thorne : trop d'années s'étaient écoulées pour qu'il me reste le moindre espoir de retrouver vivants Tilda et ses parents. J'aurais pu aller vers Chipenden, mais je ne voulais pas avoir la triste confirmation que ce que je savais au fond de moi était vrai.

De retour dans la maison désertée, je dormis de nouveau. Je ne supportais plus de rester éveillé tant mon sentiment d'abandon était grand.

Or, peu avant l'aube, l'un des loups tulpas revint. C'était Os. J'en fus stupéfait ; je pensais que mon séjour de l'autre côté des portes et ma longue absence avaient causé la désintégration de ces tendineux, qu'il n'en restait plus que de petits tas de poussière, d'os et de glaise desséchée. J'en déduisis que les gouttes de sang ajoutées par Tilda au moment de leur création leur avaient permis de survivre.

Je caressai la fourrure grise de l'animal, et mon moral remonta un peu. Je n'étais plus seul.

Au bout de trois jours, les six loups étaient revenus et partageaient avec moi l'abri de la bibliothèque. J'avais pris alors la forme du loup nommé Dent Noire. Nous chassions ensemble, nous enfonçant peu à peu plus au nord et laissant le Comté derrière nous. Puis nous voyageâmes plus loin encore, jusqu'à un pays de hautes collines et de mornes landes. Avec l'arrivée de l'hiver, la neige recouvrit la terre, et les proies se firent plus rares. Dans ces terres du nord, nous rencontrâmes d'autres loups, et leur sang rougit la neige. Ils étaient de la bonne nourriture.

Pendant un moment, je m'immergeai dans la vie de Dent Noire au point d'en presque oublier que j'étais aussi humain. Mes pensées, ma mémoire s'en allaient. En vérité, je ne supportais plus la douleur que me causaient mes souvenirs. Je préférais me perdre dans les sensations et les instincts d'une bête. Cependant, en dépit de l'adversité, je reprenais des forces de mois en mois.

Alors que l'hiver finissait, nous retournâmes vers le sud, et je retrouvai bientôt le Comté. Mon esprit s'affûta peu à peu, et, lentement, la mémoire

me revint. Je menai ma horde vers la maison de Chipenden. Nous contournâmes le jardin en gardant nos distances, car je sentais la présence dangereuse du goblin qui rôdait toujours en ces lieux.

Les souvenirs de cette maison, enfouis au plus profond de moi, se réveillèrent. Je savais que rien n'aurait changé. Malgré le passage des années, personne n'aurait osé pénétrer dans le jardin.

Je n'avais plus le cœur de retrouver ma forme humaine pour que le goblin me reconnaisse et me permette d'entrer, mais mon flair me disait que la maison était déserte. Aucun humain ne l'avait habitée depuis longtemps. Je n'arrivais pas à me rappeler qui étaient ces personnes, mais je conservais tout au fond de moi une tristesse, l'impression d'avoir perdu quelque chose que je ne retrouverais jamais.

Finalement, quand le temps s'améliora, nous retournâmes dans la maison de Hrothgar et passâmes de nouveau les premières semaines de printemps dans l'abri de la bibliothèque. Or, un jour, m'éveillant d'un rêve de chasse où je sentais le plaisir d'enfoncer mes dents dans la gorge d'une proie, un souvenir me revint brusquement. C'était une image claire de ce que cette pièce avait été, avec ses livres alignés sur les étagères, et son haut plafond adapté à la taille du géant filiforme.

Il y avait autre chose, que j'eus du mal à me rappeler : l'image d'une forte branche appuyée contre le mur. Elle était importante. Elle ne m'appartenait pas, mais je l'avais empruntée à une certaine époque.

Non, ce n'était pas une simple branche. Ça s'appelait un *bâton*.

Il était taillé dans du bois de sorbier, un matériau efficace contre les créatures de l'obscur, en particulier les sorcières.

Ce bâton appartenait à un épouvanteur du nom de Tom Ward.

Pendant des jours, ayant repris ma forme humaine, j'arpentai la maison et ses alentours sous les yeux curieux de mes loups, qui gémissaient parfois doucement. Ils sentaient le changement. Ils préféraient les choses telles qu'elles étaient avant.

Si je n'avais pas combattu le Malin en Enfer, j'aurais pu étudier dans la demeure de Hrothgar pendant des années, en sécurité dans son entremonde. J'aurais affûté mes talents et approfondi mes connaissances. Ce n'était plus

possible. Je compris que j'étais destiné à devenir un être différent du tulpan qui m'avait instruit. Hrothgar avait été un érudit, augmenter son savoir était son but premier.

Le mien était tout autre.

Comme Tom Ward avant moi, je deviendrais un traqueur de l'obscur.

Je serais le dernier Épouvanteur.

OceanofPDF.com

LE PIÈGE

À la fin du printemps, je renvoyai mes loups, en prévoyant de les rappeler si besoin. Sous la forme du guerrier, je montai à grands pas vers Chipenden, goûtant la fraîcheur du vent sur mon visage et la tiédeur du soleil sur mes épaules.

Le gobelin poussa un long grognement quand je pénétrai dans le jardin. Puis il gémit et se retira. Il m'avait reconnu, il savait que j'étais chez moi ici. Le jardin était envahi par la végétation, l'herbe me montait aux genoux et des buissons poussaient un peu partout.

La porte était soigneusement verrouillée, mais la maison, comme je m'y attendais, toujours abandonnée. Cette fois, je n'hésitai pas à entrer. S'il n'y avait personne pour m'accueillir, le bâton de Tom Ward était toujours appuyé contre le mur derrière la porte. J'eus plaisir à penser qu'il l'avait laissé là pour moi.

Le premier jour, je vérifiai l'état des fosses où étaient enfermés des sorcières et des gobelins. Certains étaient toujours captifs, d'autres s'étaient échappés. Cette importante affaire réglée, je fauchai la pelouse.

Le deuxième jour, je balayai le sol du rez-de-chaussée, lavai et essuyai pots, casseroles et assiettes. Et je jetai ce qui était hors d'usage.

Le troisième jour, je m'occupai de la bibliothèque. Je ne pus sauver certains livres qui avaient moisie. Je les brûlai dans le jardin et contemplai un moment les étincelles filant vers le ciel. La perte de ces ouvrages me navrait, mais le spectacle d'un bon feu me réconforte toujours. Et il restait encore bon nombre de volumes ; parmi eux, je fus heureux d'en découvrir plusieurs traitant de la création des tulpas. Tom Ward avait toujours été conscient de leur valeur. Il avait dû emporter les meilleurs titres de la bibliothèque de Hrothgar pour enrichir la sienne.

Et, dans la bibliothèque, je découvris un nouvel objet : une grande horloge que Tom et Alice avaient dû ajouter au mobilier. C'était ce qu'on appelait parfois une horloge de grand-père, avec un haut coffre sous le cadran, abritant le balancier. Elle était arrêtée ; mais je remis le balancier en mouvement, et un tic-tac régulier résonna bientôt, comme le battement d'un cœur tout neuf.

Le quatrième jour, je fis le ménage de l'étage, apportant un soin particulier à la petite chambre traditionnellement réservée aux apprentis de l'Épouvanteur. J'aimais voir leurs noms gravés sur le mur, plus de trente, les noms de tous ceux qui avaient été formés dans cette maison. Il y avait d'autres chambres, plus grandes, mais celle-ci restait ma préférée, celle que j'avais occupée le soir de ma première rencontre avec Tom Ward, et plus tard, quand j'étais revenu avec Tilda. Elle me rappelait des temps heureux. C'était là que j'avais l'intention de dormir.

Le cinquième jour, je réparai la cloche, au carrefour des saules. Puis, chargé d'un sac en toile de jute et de mon bâton, je descendis au village pour acheter du bacon et des côtes de porc chez le boucher. Je visitai les autres boutiques, m'y fournissant en pain, légumes et fromage, et m'assurant que la population notait qu'un nouvel épouvanteur occupait la maison.

Le sixième jour, j'allai voir les tombes. Les plus récentes avaient été creusées, comme je m'y attendais, non loin du banc où les épouvanteurs dispensaient leur enseignement à leurs apprentis quand le temps le permettait.

Je me recueillis devant la première, celle de John Gregory ; puis je m'approchai de la plus grande, où Tom et Alice avaient été ensevelis côte à

côte. Ils en auraient été heureux, même s'ils n'étaient sans doute pas ensemble dans l'au-delà, Tom étant parti vers la lumière et Alice vers l'obscur. Tilda m'avait confié un jour que la plus grande peur de sa mère était qu'ils soient séparés après la mort. Il y avait là un mystère : si Alice était vraiment dans l'obscur, n'aurais-je pas dû l'y rencontrer avant de quitter cet endroit sinistre ?

Près de la double tombe, il y en avait une plus petite pour Tilda. Je ne pus la contempler trop longtemps. Puis je notai qu'il n'y en avait pas pour Jenny. Je supposai que, devenue vieille, elle était allée finir ses jours ailleurs. Qu'avait-il bien pu lui arriver ? Après la mort de Tom et d'Alice, Jenny était-elle devenue pour un temps l'Épouvanteur local ? Et si elle était morte, reviendrait-elle ? En tant que Samhadre, elle en avait le pouvoir. J'espérais avoir de ses nouvelles un jour.

Malgré mon désir de me montrer fort, je ne pus retenir mes larmes en pensant à mes amis perdus. Puis je coupai l'herbe autour des tombes et nettoyai les pierres pour dégager les inscriptions.

Le septième jour, j'allai pêcher. Je descendis sur les rives de la Hodder et, après m'être battu avec mes appâts, je réussis à attraper une paire de truites. Je leur rendis aussitôt la liberté en hommage à Pan, et je les regardai s'éloigner à grands coups de nageoires.

Le huitième jour, la cloche sonna au carrefour des saules. Un vieil homme m'y attendait ; il me parla d'une sorcière des ossements, qui avait élu domicile dans une ferme de la vallée de Coot, abandonnée quelques années plus tôt. Elle mendiait alentour et jetait des sorts à quiconque refusait de lui donner. Trois enfants étaient morts récemment. Et, la veille, une des tombes avait été profanée ; des ossements avaient été volés.

Il me paya d'avance, ayant récolté l'argent auprès des habitants terrifiés.

Je fis mine d'ignorer la lueur sournoise dans ses petits yeux de cochon.

Ma destination n'étant qu'à une heure de marche, je partis vers onze heures du soir pour arriver avant minuit. Je ne portais ni sac ni bâton. Au bout de trente minutes environ, je vis quelqu'un sortir du couvert des arbres et s'avancer vers moi.

C'était un jeune prêtre, à peine plus âgé que moi à l'époque où j'avais quitté le monastère.

– Je viens vous demander une faveur, me dit-il. Mon église est occupée par un gobelin importun. Il secoue le portail et jette des pierres sur le toit. La plupart de mes ouailles ont bien trop peur pour assister aux offices. C’est la paroisse Sainte-Marie, non loin d’ici. Venez tout de suite, je vous en prie ! C’est très important.

Je secouai la tête :

– Pas maintenant, j’ai une affaire urgente en cours. Votre gobelin sera encore là demain.

À ces mots, il me saisit par la manche avec des mains tremblantes ; je dus le fixer sévèrement pour qu’il me lâche.

– Si je ne peux pas vous conduire en sûreté quelque part, qu’au moins je vous mette en garde, déclara-t-il alors. L’Enfer se rassemble dans la vallée de Coot. Une horde de démons et de sorcières venus de plusieurs miles à la ronde s’y réunit, sous la conduite d’une créature monstrueuse à trois yeux. C’est *vous* qu’ils attendent ! N’y allez pas ! On vous a tendu un piège !

Sa démarche me fit plaisir. La plupart des prêtres ne lèveraient pas le petit doigt pour aider un épouvanteur.

– Merci de m’avoir averti, mon père, dis-je. Mais, s’il vous plaît, ne vous inquiétez pas pour moi. Priez pour vos fidèles et pour vous-même, et je m’occuperai de votre gobelin demain au coucher du soleil.

Je poursuivis mon chemin dans le soir qui tombait. Seul et désireux d’avoir un peu de compagnie, je convoquai mes loups gris, Croc, Griffé, Sang, Os, Cuir et Poil.

Ils sortirent de l’obscurité pour bondir vers moi, et je m’agenouillai pour les caresser. Ils semblaient particulièrement affamés. Quand je repartis, ils se placèrent comme à leur habitude, trois à ma droite, trois à ma gauche. La salive coulant de leurs babines brillait à la lumière de la lune.

Comme j’avais presque atteint la bordure de la vallée, l’excitation fit battre mon cœur plus vite. J’entendis alors un son léger, apporté par la brise. Les loups se figèrent, les oreilles rabattues en arrière, attentifs à cette musique lointaine.

Pan jouait de la flûte.

M’étant arrêté moi aussi pour écouter, je me remémorai une de nos conversations.

– Graines ! criai-je.

Ma bouche se trouva soudain emplie de semences amères, et je les crachai devant moi. Puis je puisai dans mon imagination. L'inspiration vola droit vers moi, et je la modelai exactement selon mon désir.

En quelques instants, des vrilles épineuses jaillirent du sol et se mirent à ramper vers la droite et vers la gauche, telles de véloces flammes vertes, pour encercler la vallée. Elles formeraient bientôt une barrière impénétrable avec une seule entrée, juste devant moi.

– Épée ! appelai-je.

Et je perçus le frottement de la lame qui se glissait dans le fourreau vide, derrière mon dos. Il y eut un raclement réconfortant quand je saisis le pommeau par-dessus mon épaule et tirai l'épée, l'empoignant à deux mains.

Je lançai un troisième appel :

– Thorne !

Un orbe d'argent descendit vers moi et se transforma aussitôt en une jeune fille au sourire éclatant, des lames dans tous ses fourreaux.

Le jeune prêtre avait raison.

C'était bien un piège.

Mais c'était *moi* qui le tendais.